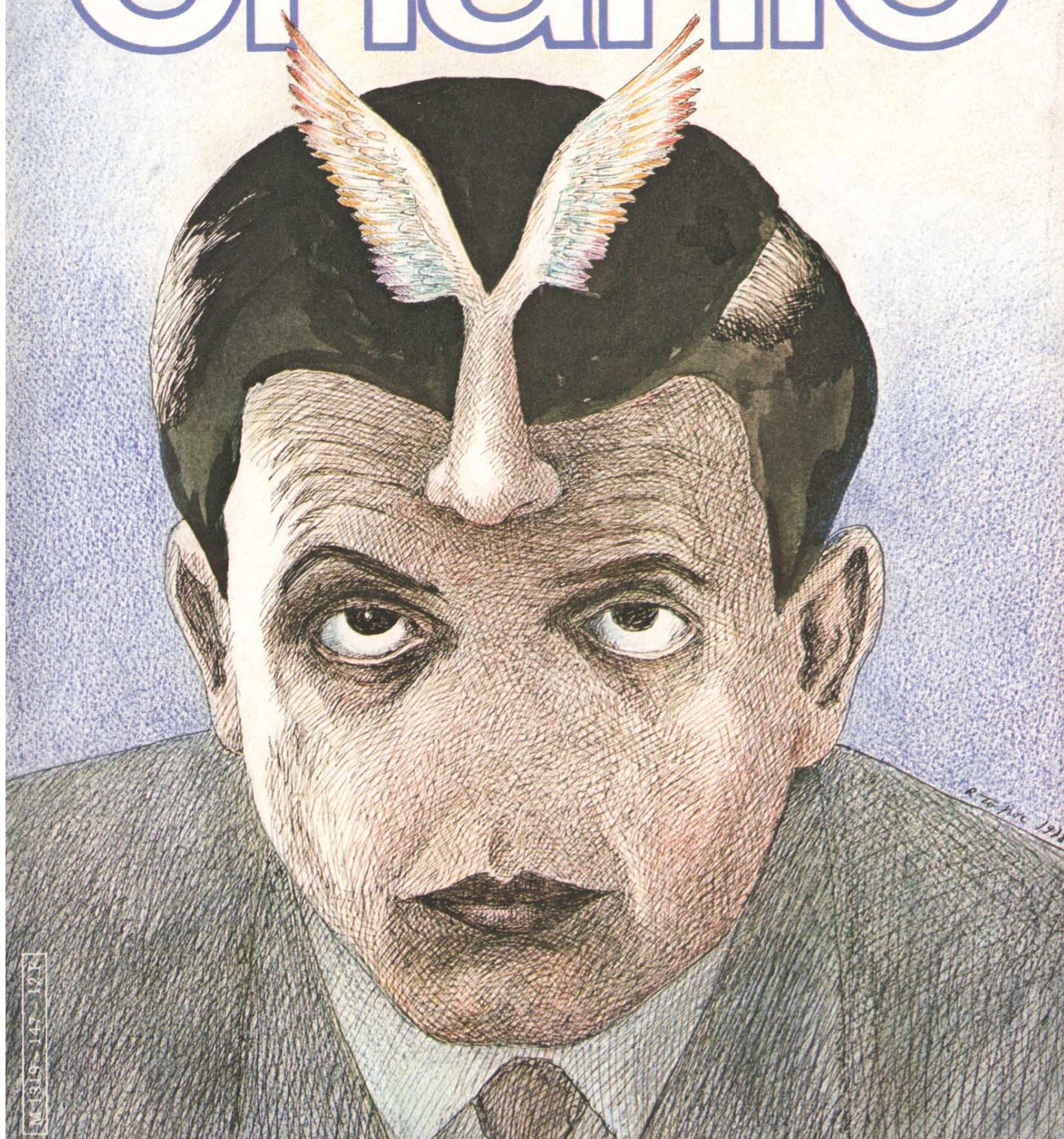


mensuel charlie

Avril 81 - n° 147 - 12 F
Portugal : 175 escudos
Suisse : 6 F.S.
Canada : \$ 1.95



147-148-149



Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI
en 1981 tout en sachant qu'ils
avaient tort de ne pas
l'acheter en 1971 ?

Qu'ils
crèvent !

- 6 VIE ET MORT
- 8 PETITS MIQUETS
- 10 QUICKETTE ET FLUPKETTE
- 12 FERMEZ VOS GUEULES
- 14 LE TRÉSOR PERDU
- 16 NOURRITURES BIZARRES
- 18 PARUZEL
- 20 L'ASPEROUSE
- 30 BEAUCOSTAR
- 34 VÉRITABLE DICO B.D.
- 35 ALEX BARBIER
- 46 POUSSIN
- 48 CONTE ORIENTAL
- 61 POLARS
- 64 GAUTIER
- 67 WHAT'S UP DOC?
- 70 ANDY CAPP
- 72 FOSDYKE SAGA
- 74 SQUIRREL CAGE
- 77 MURUA
- 71 L.J.B.
- 81 CARNETS FRANÇAIS
- 83 TOPOR
- 98 DOMMAGES DE GUERRE



Erik, l'histoire par Roland Topor, a été dessinée en 1968 et est restée inédite jusqu'à ce premier avril ci.

Sanglant, anti-parent, c'est le genre de rêve d'enfant que les adultes aiment à supprimer. A mettre dans tous les mains.

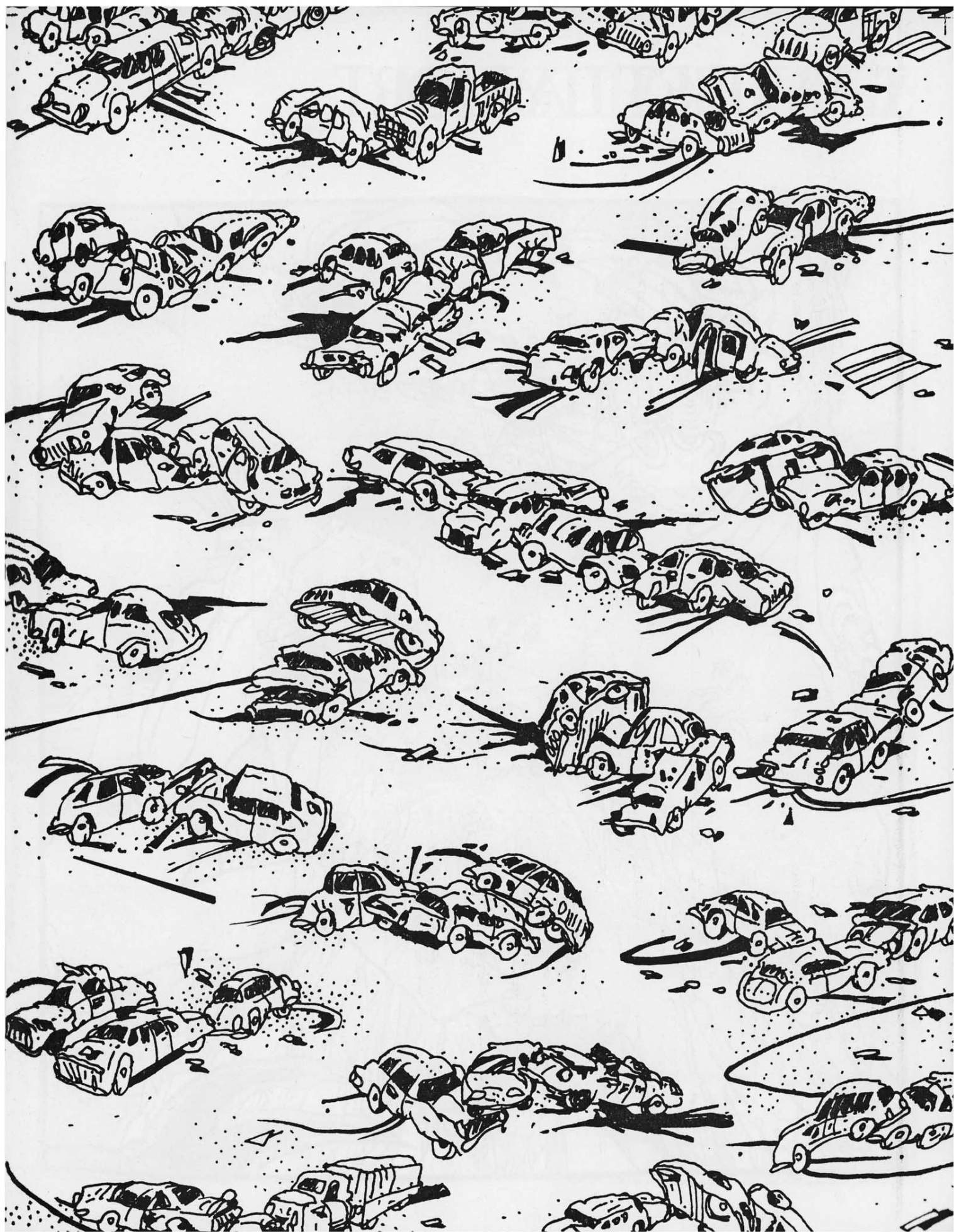
En général je n'aime pas spécialement la science fiction et je ne tiens pas à piéger le lecteur avec des histoires à suivre (comme certains autres journaux qui ne vous servent à rien sans que vous possédez aussi le numéro précédent et le numéro suivant).

Mais quand arrive un fou comme „le n° 023014” avec trente pages sous le bras je suis sans



défense. Vous n'avez pas une idée des choses inattendues qui sont présentées chaque semaine à la rue des Trois Portes... *Gilly*

G. HATELLOUX
1980

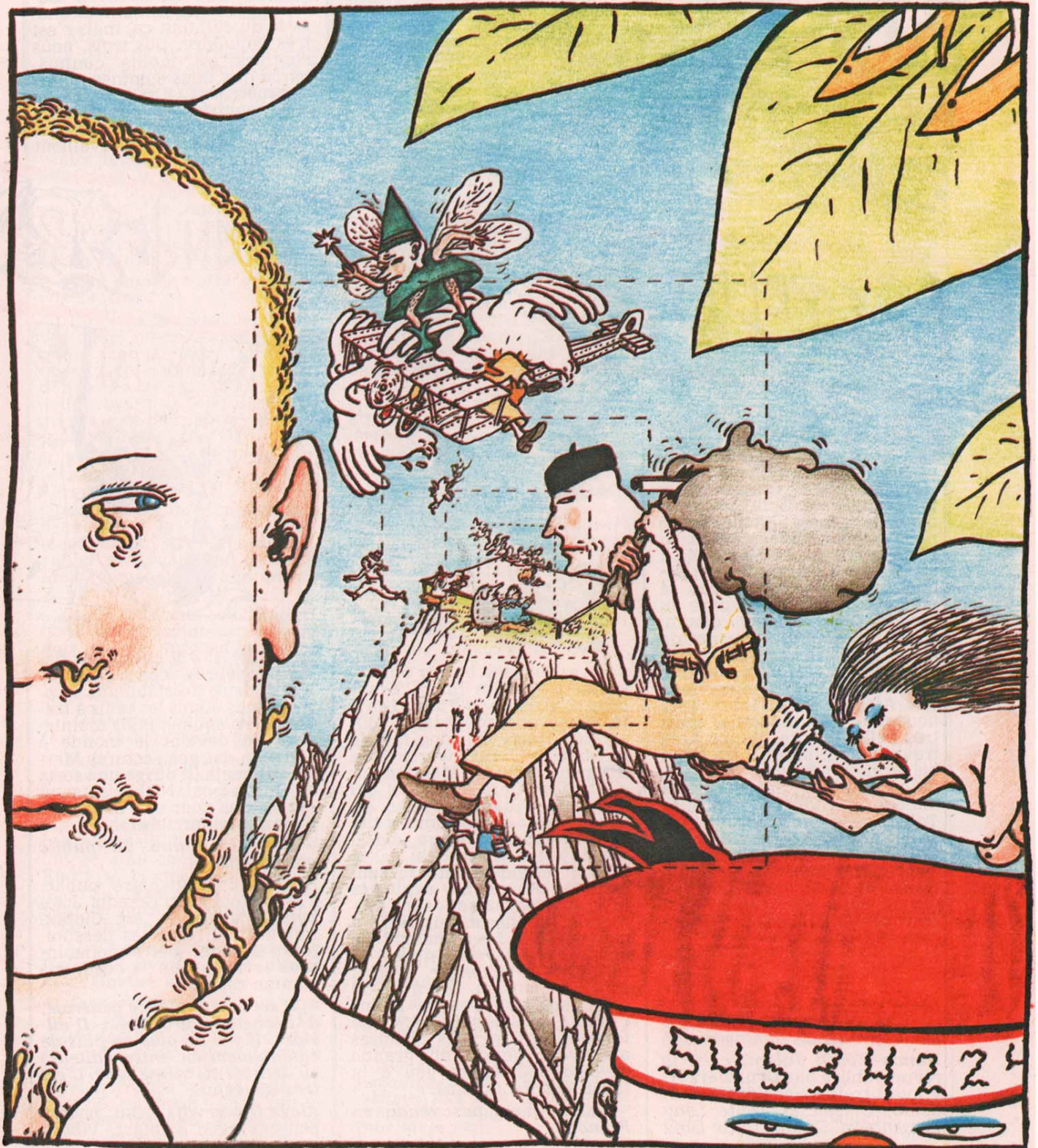


LA VIE ET LA MORT

Suite du numéro précédent



JOOST ROELOFSZ





H. Kolk : Artefact en a dans son magasin (3, rue du Marché, 95880 Enghien), c'est tout. Les vrais amateurs savent le trouver... En Hollande, il y a trois magazines pour le public de type étudiant, qui achètent les BD françaises ou américaines. Par exemple *De Vrij Balloen*, qui est très commercial, avec du cul, tout ça, mais c'est très populaire. Des trois, nous sommes les moins connus, parce que nous sommes moins commerciaux, il n'y a pas de cul pour faire vendre chez nous. Il devient de plus en plus normal que les gens travaillent

LES PETITS FONT LES GRANDES

PLUSIEURS reprises je vous ai parlé de ce qui se passait en Hollande, autour de *Tante Leny*, puis de *Talent*. Au Salon d'Angoulême, cette année, c'était la toute nouvelle génération de dessinateurs hollandais qui était là, en la personne de Hanco Kolk et d'Aloys Oosterwijk. Le public français n'aura pour le moment accès qu'à l'œuvre du second. Son premier album, « un Impeccable Ensemble blanc immaculé », vient d'être traduit chez Artefact. Bizarre histoire d'un prêtre infect dans une Afrique à la Tintin. Très nouveau, très moderne, mais très belle histoire. Hanco Kolk travaille, lui, dans la tradition belge mais pervertie par l'underground des dix dernières années. Il codirige désormais *Talent* avec Evert Geradts. On se reportera à l'interview de Geradts et de Swarte dans cette même rubrique (n° 136). Hanco et Aloys ont 24 ans. Ce qui se passe en France les a marqués. D'ailleurs, ils parlent bien le français.

ALOYS OOSTERWIJK et HANCO KOLK

– Si vous résumiez l'histoire de *Talent* depuis l'an dernier ?

Hanco Kolk : *Talent*, c'est la revue publiée par Drukwerk. Il y avait trois magazines avant, *Spido*, *Omelet* et *Tante Leny* Presenteert. Quand *Tante Leny*



s'est arrêté, les autres ont fusionné pour faire *Talent*. Beaucoup d'artistes de *Tante Leny*, la génération précédente, ont arrêté : Harry Buckinx fait de la peinture, Joost Swarte de la BD pour enfants. Maintenant, c'est Evert Geradts et moi qui avons la rédaction, avec les dessinateurs. Nous sommes désormais tous à Arnhem, à 100 km à l'est d'Amsterdam, où la plupart des dessinateurs sont installés. Avant, il y avait des articles « magazine », sur l'animation, etc, désormais, il n'y a que des BD. Le numéro 7 va paraître en février. Après, la formule va changer, *Talent* sera un mensuel, tiré à 8 000 exemplaires ; ce sera moins « libre », plus tourné vers une formule précise ; les histoires aussi vont changer, une grande et cinq petites, un peu à la façon des EC Comics.

– *Talent* n'est pas vendu en France ?



ensemble, il y a chez nous des duos célèbres, comme Pruts-werk, deux dessinateurs associés. Nous étions les seuls à travailler en équipe, mais maintenant ça devient le monde à l'envers, des gens comme Martin Lodewijk (il dirige une sorte de *Spiro* local, NDLR) essaient des choses pour eux-mêmes et moins commerciales.

– Qui est connu du public parmi vous ?

H. Kolk : Pour notre public, c'est surtout Evert Geradts. Joost Swarte aussi, et Art Clerkx. Aujourd'hui, tous les dessinateurs essaient d'être moins introvertis, plus « comics » comme esprit.

– C'est une tendance générale, à l'échelon européen... D'ailleurs, il y a de plus en plus de communication entre éditeurs ou artistes du même type. C'est très nouveau.

Aloys Oosterwijk : Oui, nous y pensons avec Artefact, Vibora

en Espagne, U-Comix en Allemagne, en Angleterre peut-être aussi...

- Faire des co-éditions d'albums, ça reviendra beaucoup moins cher, d'ailleurs les grands trusts d'édition font de même... Et bien des journaux ont aujourd'hui des éditions étrangères (Métal, l'Echo).

H. Kolk : Le danger, c'est que cela pourrait se fermer un peu pour les jeunes dessinateurs...

A. Oosterwijk : Quoique, maintenant, en Hollande, il y a *Trauens* (« Quand Même ! ») qui ne s'intéresse qu'aux nouveaux dessinateurs. Il y a aussi beaucoup de contacts entre les artistes, on se rencontre, on peut avoir des conseils... *Omelet*, aujourd'hui, serait impossible à faire, les premiers numéros étaient mal réalisés...

- Vous gagnez votre vie avec vos dessins ?

A. Oosterwijk : Moi je donne des cours de dessin. Mais j'aimerais bien arrêter. Durant la crise, il y a moins de travail dans l'éducation, mais les chômeurs lisent plus de BD parce qu'ils s'emmerdent ; je vais profiter de la crise !

H. Kolk : Je n'ai pas de travail, je dessine, mais je gagne de l'argent surtout avec la publicité, le commerce s'intéresse beaucoup à la BD en ce moment. C'est l'avantage de travailler en groupe, en atelier... Mais j'aimerais ne faire que de la BD.

- Quels contacts ou traductions les dessinateurs hollandais ont-ils aujourd'hui dans les autres pays ? Je me souviens de Dutch Treat aux USA autrefois...

A. Oosterwijk : Depuis *Wipe Out* et *Dutch Treat*, non, rien.

H. Kolk : Evert est traduit. Il a même eu un contact avec *Playboy*. Il leur a fait une histoire, ils lui ont dit : c'est bien mais il y a un détail qui ne va pas, la petite bretelle devrait être plus foncée, une chose comme ça ; Evert a compris qu'ils voulaient lui faire sentir qu'il était le boss, ce genre de conneries et il a déchiré le contrat... (rires).

- Aloys, ton album est paru en Hollande avant, mais c'était dans Omelet aussi ?

A. Oosterwijk : Il a deux ans. J'ai commencé ça à la fin d'*Omelet*, mais seul le prologue est paru, dans *Talent*, le reste directement en album. Pour la version française, j'ai tout redessiné, ou presque, j'ai fait la première traduction, le lettrage - dont je ne suis pas très fier...

- Vous travaillez ensemble dans le même endroit ?

H. Kolk : Evert et moi, oui, mais dès février, nous allons travailler à six dessinateurs ensemble, avec Aloys, Ben Jansen, René Meulenbroek (le dernier nom est inaudible). C'est mieux, on se stimule.

(Une longue discussion sur les années soixante et soixante-dix s'engage alors, dont il faut retenir que les seventies ont été pour eux un grand vide culturel, au contraire de la France.)

A. Oosterwijk : Quand j'étais en culottes courtes, c'est *Tante Leny* et *Spruit* (revue étonnante du groupe belge Ercola) qui m'ont marqué.

H. Kolk : *Tante Leny* surtout. Mais après, *Métal hurlant*, tout a été différent pour moi. Quand ça a commencé, *Tante Leny* est devenu vieux à mes yeux, ce n'était plus moderne. *Métal hurlant* est le meilleur magazine dans le monde. Ils ont pris des risques avec des jeunes dessinateurs qui sont depuis mes idoles : Serge Clerc, Chaland, Cornillon, ils sont fantastiques. Ici, au Salon d'Angoulême, j'ai essayé de trouver quelque chose à acheter, mais rien...

- Tout est noyé dans la masse.

- Les éditions Osalides rééditent la légendaire « *Saga de Xam* » de Nicolas Devil. Ça tient pas mal le coup, sauf le scénario. Ne nous rajeunit pas.

- Les éditions du Rond-Point éditent « *Passe ton bac, après on verra* », de Cabu, dernier avatar du grand Duduche. Ça, ça ne vieillira jamais.

- Premier album édité par P.L.G.P.P.U.R. : « *Vertigo* » de Bouligner, qui d'habitude vend les livres des autres. Étonnant, même dans quelques malades.

- *Bédéràma* sort les « *Révélation posthumes* » d'Andréas et Rivière, parues dans *A Suivre*. Superbe.

- *Pepperland* a fait « *Mézières* », où l'on voit les débuts du papa de Valérian, qui ne savait pas dessiner, mais le faisait avec une salubre pêche !

- Volny a recueilli toutes ses « *Vokluz story* » chez Méfi-Artéfact, désormais associés pour le meilleur (le pire étant déjà arrivé). Rigolo.

- Pas de gros éditeur cette fois, sauf le second *Valhardi* de Jijé et Charlier, « *le Gang du diamant* », chez Dupuis, un modèle.

- *Revues* : *Frigidaire en Italie*, magnifique. Méfi l'illustré n° 2, sublime. Aux USA, *Young Lust* n° 6, spécial Tabous, étonnant. Vous savez tout.

Que de merdes !

H. Kolk : Tout esprit en a disparu... La seule découverte pour moi, c'est Vuillemin.

- Revenons à ton album, Aloys, pourquoi une histoire de religion, et pourquoi en Afrique ?

A. Oosterwijk : Je ne suis jamais allé en Afrique. C'est l'Afrique de Tarzan, un décor, que j'utilise. Je ne suis pas capable de parler de l'Afrique, c'est le personnage du prêtre que je connais bien, c'est autour de lui que l'histoire s'est faite...

- Mais pourquoi un héros prêtre ?

H. Kolk : Parce qu'il est catholique !

A. Oosterwijk : Dans le village où j'ai vécu, il y avait toujours une lutte entre les catholiques et les protestants. C'est vrai, je déteste les protestants !

H. Kolk : Merci ! (rires).

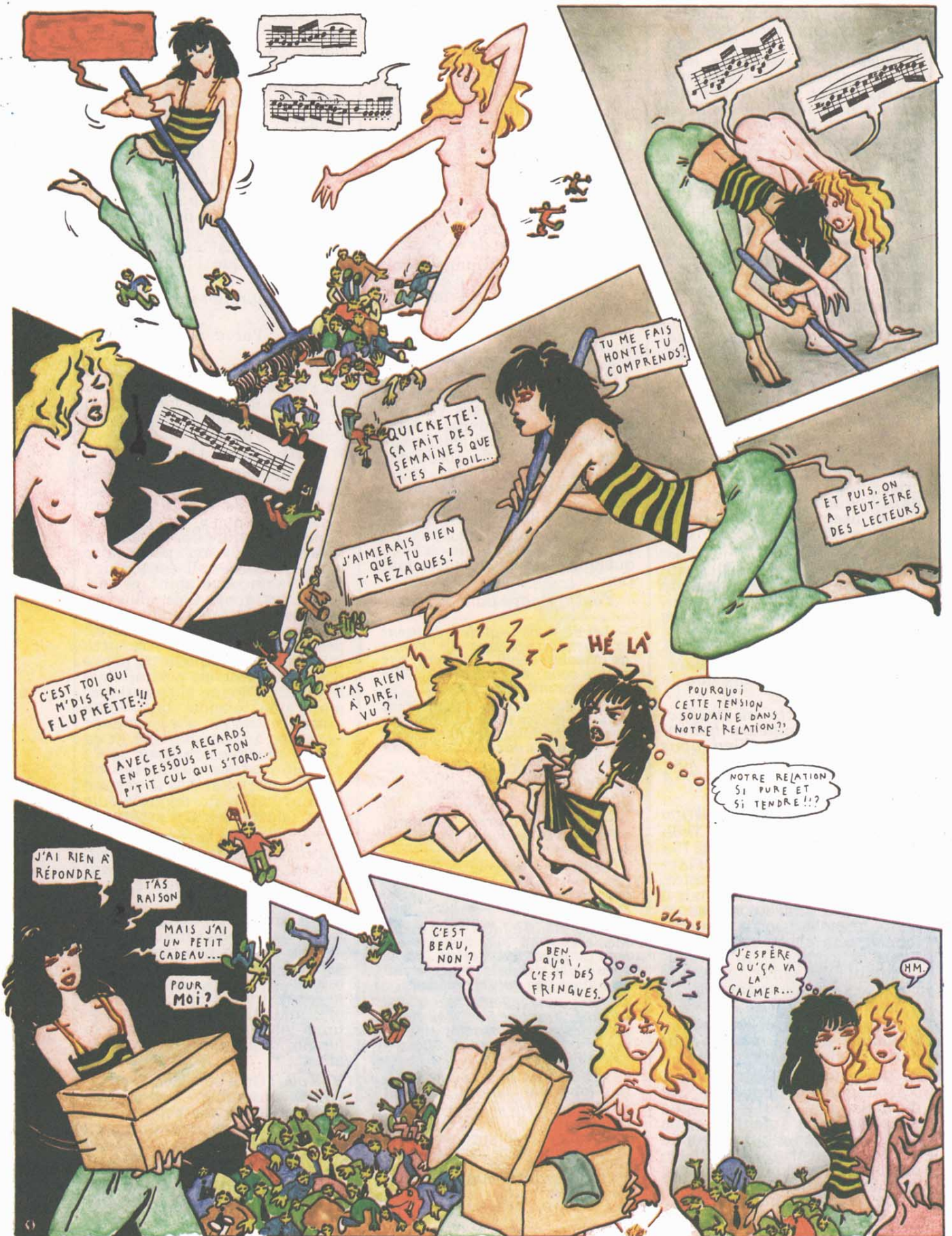
A. Oosterwijk : Ce que j'aime bien dans les catholiques, c'est leur façon de dire « oui » qui veut dire « non ». Avec un tel personnage qui pense « oui » en disant « non » on peut faire plein de choses, il est ambigu dans sa façon d'agir, ça surprend les gens. C'est plus facile, donc, de faire une histoire avec un catholique qu'avec un protestant ! (rires). La première chose à laquelle on pense quand on voit un prêtre, c'est le sexe. Ça donne automatiquement une tension dans toute l'histoire, qu'on n'a pas avec un héros, un macho, etc. Et ça donne une tension pour moi : Est-ce qu'il va la baiser ou non ? (rires) J'ai fini le second album, j'ai la fin du troisième dans la tête, après j'arrête.

- Tu as une curieuse façon d'utiliser l'ellipse, tu sautes rapidement d'une histoire à l'autre, dans le cours même de la planche.

A. Oosterwijk : J'essaie de contrôler tout ça maintenant. J'en ai fait un peu trop, changement de lieu et de temps au même moment. En fait, je m'arrête quand la scène est finie, mais il y a aussi que certains jours je me sens dans la jungle, d'autres dans un café, alors...

H. Kolk : On a commencé à travailler ensemble, il y a trois ans, après une visite à Gir, on a décidé ça dans le train, avec Aloys et Meulenbroek, ça a été la flamme...

*Propos recueillis par
Théophraste Epistolier*



C'EST TOI QUI M'DIS ÇA, FLUPKETTE!!!

AVEC TES REGARDS EN DESSOUS ET TON P'TIT CUL QUI S'TORD...

J'AI RIEN À RÉPONDRE

T'AS RAISON

MAIS J'AI UN PETIT CADEAU...

POUR MOI?

QUICKETTE! ÇA FAIT DES SEMAINES QUE T'ES À POIL...

J'AIMERAIS BIEN QUE TU T'REZAQUES!

TU ME FAIS HONTE, TU COMPRENDS?

ET PUIS, ON A PEUT-ÊTRE DES LECTEURS

HÉ LÀ

T'AS RIEN À DIRE, VU?

POURQUOI CETTE TENSION SOUDAINES DANS NOTRE RELATION?!

NOTRE RELATION SI PURE ET SI TENDRE!!?

C'EST BEAU, NON?

BEN QUOI, C'EST DES FRINGUES.

J'ESPÈRE QU'ÇA VA LA CALMER...

HM.



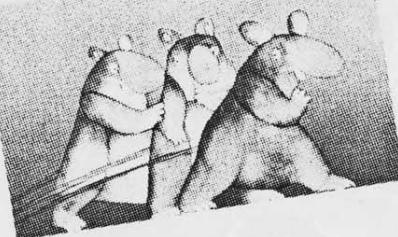
Si j'avais un gorille
je l'emmènerais avec moi à l'école
Le Gorille, de Mercer Meyer.

NOS lecteurs attentifs auront remarqué que pour parler cette fois encore des livres destinés à nos chers petiot, on aura contourné délibérément les Fêtes-de-fin-d'année. Cette attitude quasiment révolutionnaire nous attirera sans doute les foudres de quelques éditeurs, mais aussi, n'en doutons pas, les félicitations de ceux qui préfèrent attendre les périodes assoupies pour aller fouiller des après-midi entiers dans les rayonnages « enfants » des libraires, afin de pouvoir lire tranquillement tous ces bouquins pleins de couleurs qu'on ne prendra même pas la peine d'acheter, puisque nos enfants, c'est bien connu, préfèrent *Goldorak* et *Astérix* à Maurice Sendak ou Binette Schroeder.

On ne le dira jamais assez : ceux qui fabriquent des livres pour enfants le font pour eux-mêmes, et pour les adultes qui leur ressemblent. D'ailleurs, les meilleurs enfants ne sont-ils pas les adultes retournés en enfance ?

LA PRIME DU TRIMESTRE

On la donnera aux Editions Chandia (84160, Lourmarin), parce que c'est une petite boîte qui se monte, et que ladite boîte est furieusement régionaliste et provinciale. Vive l'idéologie. Et aussi parce que les quatre livres que madame Chandia a édités pour le moment sont profondément originaux, en ce sens qu'ils donnent



la parole à des gens qui racontent leur métier, en texte et en dessin. C'est diversement réussi, mais enfin voilà enfin du bouquin qui s'accroche à la réalité, sans mièvrerie ni pomade. Et vive le monde du travail, la classe ouvrière et tutti quanti.

Les quatre titres parus sont :

– *Je m'appelle Roger, je suis forgeron.*

– *Je m'appelle Catherine, je suis architecte.*

– *Je m'appelle Jean-Pierre, je suis menuisier.*

– *Je m'appelle Aimée, je suis bergère.*

Naturellement, madame Chandia, on attend « je suis CRS, je suis général de la force de frappe, je suis braqueur, » etc.

TRÈS TRÈS BEAU

Il s'agit de *Le voyage de Monsieur Dujarret*, un grand album très fortement cartonné et qui mesure au bas mot 29 cm sur 32. Le système est celui du découpage interne des images, donc des pages, ce qui fait que chaque planche (en papier très bougrement épais) possède deux ou trois lectures successi-

ves, et ouvre aussi, par une fenêtre, ou une porte, ou quelque autre orifice, sur la planche suivante. C'est cinématographique, donc, mais cinématographique muet, puisqu'il y a pas une parole. L'histoire (un explorateur tartarinesque cochon : à savoir que c'est un animal humanisé de type porc, qui projette à sa famille les diapos de ses explorations) n'a aucune importance. C'est délicieusement dessiné (petites hachures et couleurs passées, du Sendak dans ses meilleurs jours) par madame Tatjana Hauptmann. C'est édité par monsieur Gallimard. Ça doit coûter cher.

COLLECTIONS

On ne va pas tout de suite quitter monsieur Gallimard, pour rappeler toutes les joies que nous donne la collection « Enfantimages », la plus belle sur le marché depuis le silence d'Harlin Quist (où es-tu, que fais-tu, Harlin Quist ?), et la plus prolifique aussi puisqu'elle doit bien atteindre ses cinquante numéros. Il n'y a qu'à fouiller dans les présentoirs, ce sont des petits bouquins au format agréable (19,5 x 14), pas trop épais (une trentaine de pages), avec de magnifiques dessins en couleurs, par les meilleurs, et des textes bien bons aussi, par des grands noms. Je vous cite parmi les récents titres *Le lait de la lionne*, un joli conte médiéval d'Isaac Bashevis Singer, illustré par Philippe

Fix, un émule de Claude Lapointe, ce qui n'est pas rien, et *Le vent du large*, de l'ami Daniel Boulanger, une rêverie urbaine sous le béret d'un balayeur, illustré par Blachon.

Monsieur Gallimard, décidément très en forme ces temps, a également lancé vigoureusement sur le marché la collection de poche « Folio benjamin », qui est en principe réservée aux plus petits que « Folio junior », mais vous savez ce que je pense de ces prétextes oiseux. Il y a naturellement un peu de tout et davantage dans cette collection. Là aussi : fouillez, les ménagères ! Je retiendrai pour ma part, au hasard Balthazar, *La princesse et la crinière d'or*, parce qu'il y a un ogre vraiment très laid qui poursuit une princesse, et *Si j'avais un gorille*, de Mercer Meyer (c'est un Américain), sur les rêveries d'un gosse qui aimerait bien avoir comme copains des tas d'animaux féroces, qui le défendraient contre les plus grands que lui. Il y a comme ça plein de livres sur les rapports entre enfants et animaux. Autrefois, c'était culcul. Maintenant, il y a, à la fois, plus de respect, plus d'amour, et plus d'ironie aussi dans ces amitiés fantasmées. C'est donc plus vrai. Et puis peut-être que si ce genre de livre tombe sous l'œil d'un sale gosse, entre son *Goldorak* et son *Astérix*, il l'aura nouveau (ledit œil) pour regarder les animaux. On s'en réjouit !

Troisième collection, chez monsieur Hachette-Matra cette fois : « Gobelune ». Un beau titre, un format carré sympathique, et six titres parus. On en sort immédiatement et on hisse à bout de bras *Le loup blanc*, texte (peu) et dessins (beaucoup, larges, et vivement colorés) de Michel Corentin, qui est avec Lapointe et quelques autres un des champions de la nouvelle figuration enfantine (je viens de trouver ça tout seul). *Le loup blanc* est un album contre la chasse, et contre tous les salauds de chasseurs (*note de ma conscience politique et sociale* : on sait bien que les chasseurs ne sont pas des salauds, mais des pauvres petits frustrés sexuels et/ou professionnels, qui se défoulent en tirant du plomb sur n'importe quoi : collègues, bergers, marginaux, etc.), qui prétendent « aimer, protéger, équilibrer la nature ». A la fin du livre, on voit des lapins dans un char d'assaut, qui partent à la chasse aux chasseurs,

les mêmes arguments aux lèvres.

Les autres Gobelune pâtissent un peu de la comparaison, mais il faut au moins citer encore *O papibulle !*, des comptines d'Anne Bellec, avec les ravissants dessins de Jacques Rozier et Monique Gaudriault, qui viennent de chez Harlin Quist, et qui savent vous bichonner des décors de bonbonnière avec de la couleur crème anglaise : dé-li-cieux !

LÉON

Les juvéniles éditions Léon Faure (25-29 rue des Lilas, Paris 19^e), dont on suit ici même, depuis leur création, les efforts dynamiques et sympathiques, doivent leur nom à un véritable Léon Faure, cordonnier et libertaire, mort l'an dernier à l'aube de ses 80 ans. Leurs deux derniers-nés sont *Je n'attends pas d'être grand*, des poèmes assez étranges de José Abel, illustrés plus étrangement encore par Livia Javor, qui dessine un peu comme Samivel au temps de *Gargantua*, dans des camaïeux de bleus ou d'orangés. On peut préférer toutefois *Les chaussures de Siméon* (Marie-Pascale Collange, dessins d'Anne Jogand), sur l'amitié contrariée d'un petit cirreur noir et d'un petit écologiste blanc... Ça se passe en Afrique du Sud. Où c'est, l'Afrique du Sud, papa ? Tais-toi, et regarde la télé.

ENCORE QUATRE BOUQUINS ET ON S'EN VA

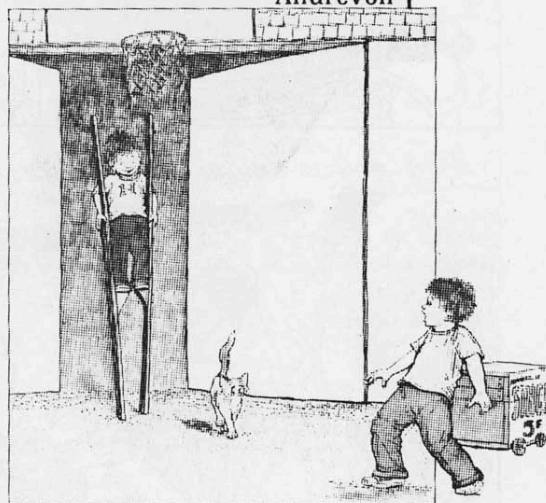
Le paysan, la paysanne et les trois sœurs (texte Chantal de Marolles, dessins Carme Solé Vendrell) raconte comment un gentil paysan nourrit en cachette et cache en les nourrissant des souris que sa femme veut chasser en chaussettes de sa maison. C'est dans la grande tradition, mais les dessins, du genre naïf yougoslave, sont bien chouettes (Grasset).

Chez Grasset aussi, une bande dessinée carrément superbe pour laquelle les superlatifs manquent cruellement : *Les aventures de Gentleman Jim*, par Raymond Briggs. Il ne s'agit pas là du boxeur interprété par le sémillant Errol Flynn dans le film de Raoul Walsh, mais d'un minable et touchant petit laveur de chiottes, à la face ronde, au nez rouge et au crâne couvert de trois cheveux, qui rêve à une autre vie. Il regarde les petites annonces, voudrait devenir

mercenaire, cadre, publiciste, artiste, tous ces métiers où on a de belles maisons avec piscine, des costumes trois-pièces, des voitures longues comme ça... Mais pour devenir tout ça, comme il le dit régulièrement à sa bobonne, « il faut des diplômes ». Lui n'en a pas, et il ne sait même pas exactement de quoi il s'agit. Il finit donc par devenir « bandit de grands chemins ». Mais il n'a pas de quoi s'acheter un cheval, juste un âne vieux et malade ; et pas de quoi s'acheter un vrai revolver, juste un pistolet à flèches. Alors il finit en prison. Mais là il commence à étudier. Il aura peut-être des diplômes ? Voilà un livre qu'on ne peut s'empêcher de raconter, alors je n'ai pas pu m'empêcher de le raconter. Ah ! j'oubliais : Jim dit tout le temps « *Purée !* » C'est drôle à en pleurer.

Les deux derniers albums sont parus chez Lotus, une maison belge sise à Anvers, et sont dus au même dessinateur, anglais lui aussi, Steven Kellogs. Kellogs dessine très anglais, au trait rehaussé par une couleur pas trop pesante. *La maison d'Herbert*, c'est l'histoire du petit garçon qui invente pour ses copains une maison merveilleuse, avec des tours, des animaux sauvages, etc. *Bien plus grand que Martin*, c'est l'histoire du petit frère de Martin, qui voudrait devenir plus grand que son frère Martin, et qui fait pour ça tout ce qu'il est possible de faire : il s'étire, il mange, il se mouille... et il rêve beaucoup, bien sûr (vous avez remarqué combien souvent on rêve, dans les livres pour enfants ?). Bref, on reste dans l'imaginaire quotidien, et c'est très bien vu. Ce pourquoi on en reste là aujourd'hui.

Andrevon



Martin et son grand frère

LE TRÉSOR DE L'ÎLE (suite) - Embarqués dans une histoire de course au trésor par un connard à barbe, nos amis se font enfler tout leur poignon...



Youpi! Le trésor est à nous! Allons vite le chercher!



Voilà le sac! Comme il a l'air très gros!



Alors, que contient-il?



des pommes de terre! Il n'y a que des pommes de terre dans ce sac! Je ne comprends pas!



Comment ça intéressant? Nous avons fait tout ce voyage et dépense tout ce fric pour un sac de pommes de terre?

La pomme de terre est une denrée très rare dans cette région! Nous pourrions en revendre à prix d'or aux indigènes!



ça va pas, non? Je ne suis pas venu chercher un trésor pour finir marchand de patates! Du calme!



Vous êtes décidément incapable de garder votre sang-froid! Sortons dehors et examinons la situation de plus près, voilà tout!



Peut-être notre voyage a-t-il été un échec, tout simplement! Ça n'est pas dramatique! La vie des chercheurs d'or n'a pas toujours été une partie de plaisir!



HÉ, MAIS QU'EST-CE QUE JE VOIS, LÀ-BAS? C'EST IMPOSSIBLE!

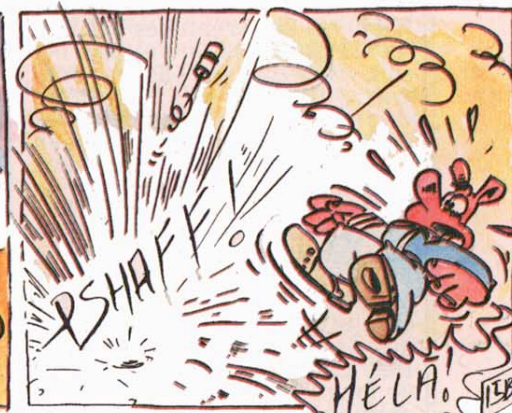
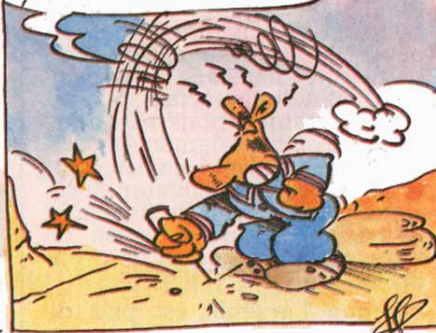


Pendant ce temps, Tambour Destartinn était bien emmerdé...

Hoo, non! Je suis bien trop lâche pour me piquer tout seul! J'ai peur, Je... Je...



RAAM merde, tiens! Je ne suis qu'un bon à rien!



HÉ LA!
à suivre...

NOURRITURES AIZADES

L'ARSENIC

L'ARSENIC est le poison le plus couramment utilisé pour les homicides. L'arsenic blanc est, dans ce cas, remarquablement adapté, puisque l'une de ses formes – une poudre blanche que l'on peut aisément prendre pour de la farine ou du sucre glace – est dépourvue de couleur et pratiquement privée de goût, ce qui permet de la mélanger à la nourriture ou à la boisson de la malheureuse victime sans éveiller de soupçon.

Aussi funeste que cela puisse paraître, l'arsenic peut aussi, dans certains cas, être considéré comme un aliment. Il s'agit, en fait, d'un de ces oligo-éléments comme le fer ou le calcium, lesquels sont également indispensables à l'équilibre de notre santé.

L'arsenic se trouve à l'état naturel dans le corps humain et même, en concentration différente, dans les tissus de tous les animaux et végétaux (la plus petite concentration se trouve dans le lait, la plus forte dans le poisson et les crustacés). Nous en puisons aussi dans le sel gris, le jaune d'œuf, le chou-rave, le navet, certaines céréales, et même dans l'eau de source. Sa présence dans le corps humain est donc indiscutable ; en revanche, qu'il soit indispensable à notre bonne santé est un autre problème... bien que l'on puisse faire remarquer que la nature n'a guère pour habitude de distribuer à ses créatures des éléments dont elles n'ont pas besoin. Le docteur Klaus Schwarz, directeur du Laboratoire de recherches sur les Troubles du Métabolisme, à Long Beach en Californie, ne pensait pas que nous ayons besoin d'arsenic lorsqu'il écrivait, en 1972 : « Permettez-moi de dire que tout ceci m'apparaît comme pure foutaise. Même chez les animaux, on n'a pas réussi à établir de façon certaine qu'il y ait des carences en arsenic. Des chercheurs ont, pendant de longues périodes, nourri des animaux en leur donnant des doses aussi infimes que 0,05 parties d'arsenic pour un million de parties d'aliments, sans

constater aucun trouble ni observer le moindre effet bénéfique provenant des suppléments en arsenic. C'est pourquoi, dans l'immédiat, la thèse en question doit être considérée comme une simple conjecture. Nous ne pouvons pas exclure la possibilité qu'il y ait réellement un besoin d'arsenic à très faibles doses dans la nourriture ; mais cela reste à prouver dans l'avenir. Pour l'instant, ce n'est pas le résultat d'une connaissance objective. »

Le *Grand Larousse Encyclopédique* convient que « son rôle physiologique est mal connu », mais le *Larousse gastronomique* remarque que les quantités infimes d'arsenic que nous ingurgitons en mangeant sont « suffisantes pour les besoins de l'organisme », ce qui pourrait laisser supposer que nous avons *effectivement* besoin d'arsenic.

Tandis que la science poursuit son débat pour tenter de déterminer si l'arsenic trouvé dans le corps humain est ou non essentiel – tout comme certains autres oligo-éléments –, les gens continuent d'en donner aux animaux qu'ils nourrissent et d'en prendre eux-mêmes délibérément sans aucune intention meurtrière. Une des raisons d'en absorber fut décrite dans le « *London Spectator* » du 9 février 1856 : « L'arsenic peut être pris pour des raisons cosmétiques. On l'absorbe d'abord en très petites quantités ; les doses peuvent être augmentées, comme c'est le cas pour beaucoup d'autres poisons, jusqu'à ce qu'elles atteignent une quantité qui pourrait être dangereuse, sinon fatale, au début. Mais l'arsenic reste, et on dit que le patient peut continuer la prise pendant une période prolongée, bien qu'à long terme il y ait mort certaine ; mais s'il interrompt trop brutalement les prises et s'en abstient complètement, le corps perd son pouvoir de résistance à l'action du poison et le patient meurt à cause de l'arsenic qu'il a cessé de prendre. »

Lorsque l'arsenic est pris de cette façon, sur une période assez longue et à doses infimes, il se concentre dans les glandes mammaires, le thymus et la

thyroïde, ainsi que dans les poils.

C'est pour une raison différente que l'arsenic est consommé délibérément en Styrie et au Tyrol : on lui prête, et cela s'explique, un effet toxique... que ses consommateurs définissent comme en effet, aphrodisiaque. (Les seuls véritables aphrodisiaques que je connaisse sont tous des poisons... tout comme l'amour lui-même.) Théoriquement, cette pratique devrait affaiblir de façon appréciable la population de cette région de l'Autriche car l'arsenic, le plus important des poisons vénéneux, provoque des ravages absolument drastiques des muqueuses internes de l'appareil digestif. L'immunité des Autrichiens consommateurs d'arsenic peut s'expliquer par le type d'arsenic qu'ils ingurgitent... Sa toxicité est moindre dans des conditions de faible solubilité, et aussi lorsqu'on l'absorbe bien mélangé à des aliments solides. Ne pourrait-on pas penser que les Styriens et les Tyroliens sont également protégés par le fait qu'ils vivent dans des régions laitières ? Le lait réduit les effets d'intoxication par l'alcool en tapissant l'estomac d'une couche de sa propre substance grasseuse, retardant ainsi l'absorption d'alcool par le flux sanguin ; peut-être rend-il le même service aux amateurs d'arsenic.

La théorie autrichienne selon laquelle l'arsenic est un aphrodisiaque est d'une respectable ancienneté : un des mots qui composent son étymologie plutôt compliquée signifie « mâle », ou « viril ». Le mot « arsenic » est parvenu jusqu'à nous à partir du mot syrien « *zarnig* », en passant par une série de mutations comportant deux exemples de ce que les philologues nomment l'étymologie traditionnelle et que les profanes pourraient définir comme le fait de prendre un mot pour un autre. Le mot *zarnig* fut lui-même confondu avec le mot avestan *zaranya*, l'or (apparenté au sanscrit *naranga* qui donna notre mot « orange »), et plus tard au cours de sa carrière, il y eut une autre confusion entre les mots grecs *arrhenikos*, mâle, et ar-



senikos, jaune. Ainsi le jaune fut-il attribué à une substance qui, à l'état naturel, est normalement d'un blanc un peu gris. Ceci n'est pas si éloigné qu'il y paraît car l'arsenic attirait d'abord l'attention des anciens sous la forme de ses sulfures. La première description connue de ce que l'on croit être un genre d'arsenic fut fournie au quatrième siècle avant J.-C. par Aristotele ; ce qu'il appelait *sandarach* était probablement du réalgar sulfure d'arsenic qu'ils appelèrent *auripigmentum* et qui est doré ; nous le nommons aujourd'hui de la même façon, bien qu'il soit, de manière quasi méconnaissable, comprimé jusqu'à donner le mot « orpiment ». L'orpiment est jaune citron. D'autres formes d'arsenic deviennent jaunes lorsqu'on les chauffe et la vapeur d'arsenic est également jaune.

Il existe une autre raison qui fait que des êtres humains absorbent volontairement et sciemment de l'arsenic, ceci en dehors de tout objectif cosmétique ou aphrodisiaque : il s'agit de la médecine. L'arsenic a été prescrit dans les cas d'anémie, leucémie, rhumatismes, malaria, troubles nerveux, syphilis et infections à trypanosomes, et même dans la maladie du sommeil ; on en prescrit encore de petites doses

comme tonique. Mais nous en absorbons bien davantage, involontairement et sans le savoir, par la nourriture, en beaucoup moins grandes quantités, toutefois, que celles qui parvenaient jusque dans les estomacs humains avant que les gouvernements n'acquiescent l'habitude de contrôler les aliments nocifs, détail qui ne semble pas jusqu'ici avoir dérangé les consciences des industriels de l'alimentation. Aux Etats-Unis, le premier décret concernant la composition des aliments et des médicaments fut signé en 1906 ; c'est seulement à cette date que le gouvernement se décida à faire retirer l'arsenic qui entraînait dans la composition de la levure et de la gélatine. Au début du siècle, à Londres, 6 000 personnes souffrirent d'empoisonnement par l'arsenic ; soixante-dix d'entre elles trouvèrent la mort. Ce cas démontrait clairement comment l'arsenic se répand. L'épidémie provenait d'une bière contaminée ; mais ce n'était pas la faute des brasseurs... ils furent victimes du glucose et du sucre inverti (sucrase) qu'ils avaient acheté à des fournisseurs et qui, de fait, contenait une importante quantité d'arsenic. Ce n'était pas non plus la faute des fournisseurs de sucre ; ils avaient récupéré l'arsenic dans l'acide sulfurique acheté à leurs four-

nisseurs. Ces derniers n'étaient pas véritablement coupables non plus, tout au plus un rien négligents : ils avaient élaboré leur acide à partir d'une base de sulfure de fer à forte teneur en arsenic, détail qu'ils ignoraient.

De plus, l'arsenic circule largement et de façon insoupçonnable lorsqu'il tapisse l'intérieur des cheminées des usines qui utilisent des matières premières arsenicales, et il arrive qu'il s'échappe dans l'air que nous respirons. C'est ce type de contamination qui a fait de l'arsenic la première substance à être reconnue comme susceptible de donner le cancer, en des temps qui peuvent nous paraître bien éloignés... C'est il y a deux siècles, en effet, qu'un médecin anglais a noté l'incroyable incidence de la suie de cheminée sur le cancer.

L'arsenic est également absorbé par les humains à cause de l'usage massif de pesticides, désherbants et autres poisons qui en renferment. Sans jamais avoir été mêlé à la nourriture de quiconque, l'arsenic menaçait jadis la vie d'un être humain via l'erreur judiciaire et la guillotine ; il s'agit du célèbre cas de Marie Besnard, de Loudun, une ville qui possédait déjà une certaine expérience en matière d'erreurs judiciaires. Marie Besnard fut soupçonnée lorsqu'elle hérita de treize personnes mortes à intervalles assez rapprochés, bien qu'il puisse fort bien arriver, quand on est le dernier survivant d'une grande famille, que ce genre de chose soit le fait de causes naturelles, en particulier lorsque plusieurs des défunts en question sont largement octogénaires. Les supposées victimes furent exhumées et des quantités substantielles d'arsenic furent retrouvées dans les corps de six d'entre elles au moins. Elle fut inculpée en 1949 ; trois procès et cinq ans plus tard, quelqu'un eut l'idée d'exhumer du même endroit les corps de quelques personnes n'ayant aucun lien avec Madame Besnard. On découvrit qu'ils étaient également truffés d'arsenic. Le cimetière entier en était saturé ; il est en effet situé près d'un champ dont les plantations ont

(suite page 19)



FILETS de CANETON au CHERRY MARNIER
(pour 2 personnes), NEWPORT PAGNELL 2/3/73

Mardi 18

C'est la première fois que je remarque le « Jours de France ». Il est le premier sur la pile de journaux à côté des chiottes.

Sur la couverture, le visage d'une jeune fille, princesse venant de se marier.

J'ai beau tourner la tête, m'appliquer à confectionner mes cinq feuilles de papier-cul : dérouler une longueur jusqu'aux pointillés, la replier, en dérouler une autre que je replie également, et détacher le papier seulement quand j'ai trois épaisseurs, mon regard revient toujours à son regard. Le photographe en a sûrement accentué le bleu.

Je décide de ne penser qu'à ma crotte, j'essaie d'en suivre la progression dans mes boyaux. Mais le visage est là, sur papier glacé.

Mercredi 19

Incidemment, ce matin, je lis dans un canard : « Le voyage de noces du couple princier interrompu. La jeune mariée malade ? »

Jeudi 20

Je n'y pensais plus, mais quand je me suis assis sur la lunette, elle était là qui souriait, la peau rosée, bronzée, deux ronds bleus au milieu.

Je voyais dans ce visage si lisse, si parfait, avec une couronne de fleurs mauves dans les cheveux, une insulte à ma position de défécateur. J'imaginai mon cul blanchâtre, bougonneux peut-être ; je le levai, le déplaçai de quelques centimètres et je pétaï sur la photo.

Vendredi 21

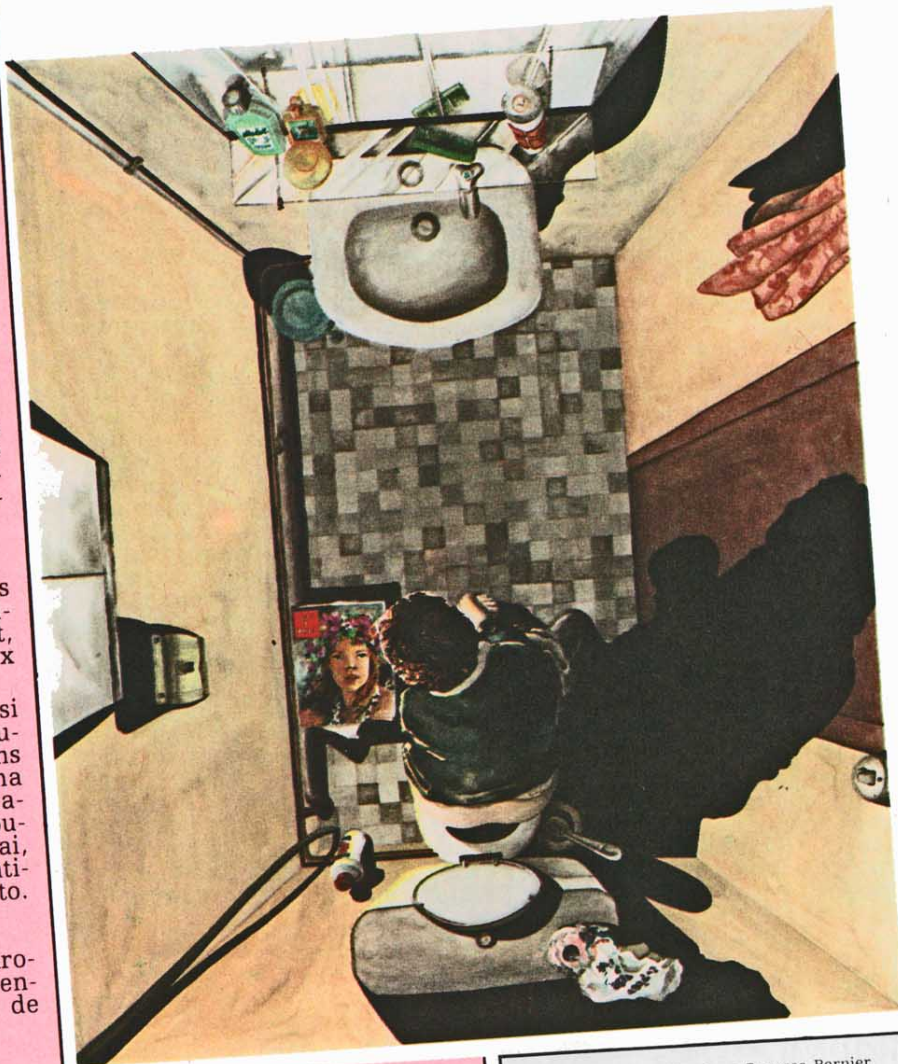
J'achète France-Soir : « Caroline alitée ! Le professeur Pennol parle d'une maladie de peau... »

Samedi 22

Ce matin, je suis allé chier comme on monte sur les barricades. Pas un regard au journal. Et puis, quand j'ai poussé ma bite pour pas pisser sur la lunette, j'ai vu ses lèvres avec le petit reflet de soleil qui en accentue le pulpeux, la lèvre inférieure un peu lourde, juste pour montrer que tout le reste est parfait. Les dernières gouttes de pisse, je les ai secouées sur la photo.

Lundi 24

« L'entourage de la princesse indique que des boursofflures sont apparues en plusieurs endroits, dégagant une odeur nauséabonde. »



Mardi 25

En passant devant la porte des WC, ça a été plus fort que moi. J'ai ouvert, j'ai sauté à pieds joints sur le tas de journaux et j'ai frappé du pied l'hebdomadaire, cornant le coin supérieur.

Mercredi 26

« Hospitalisée, la jeune princesse dérouta le monde scientifique : « Nous sommes très inquiets », déclare le professeur Pennol. »

Jeudi 27

Ce matin, j'ai chié sur la photo.

Paruzel

Directeur de la publication : Georges Bernier.
Ange tutélaire : Cavanna.
Rédacteur en chef : Willem
Rédactrice en chef adjointe : Blandine Jeanroy.
Correctrice : Michèle Colibert.
Éditions du Square.
S.a.r.l. capital de 250 000 F.
Siège social : 10, rue des Trois-Portes.
75005 Paris. Téléphone : 329.74.50.
Abonnement 12 numéros : 120 F.
Étranger (bateau) : 138 F.
Changement d'adresse : joindre 2,50 F en timbres.
C.C.P. 16 458 77 C Paris.
Dépôt légal : 2^e trimestre 1981
Imprimerie : I.G.E.
Photocomposition : Presses Maubert.
Distribution : N.M.P.P.
Printed in Italy.
Commission paritaire n° 61 425.
Promotion/publicité :
Thierry Souccar
Tél. : 747.11.65

L'ARSENIC

(suite de la page 17)

été traitées depuis des années à l'arsenic. Elle fut acquittée.

Pulvérisé à tort et à travers par des avions spéciaux et sur de très grandes surfaces, l'arsenic est entré en contact de façon de plus en plus étroite depuis quelques années avec les animaux et aussi avec l'homme, ce qui est parfois désastreux.

On a constaté des épidémies d'empoisonnement chronique à l'arsenic touchant des populations entières pendant de longues périodes. Des environnements contaminés par l'arsenic ont également été cause de maladie, voire de mort, parmi des chevaux, vaches, chèvres, cochons, cerfs, poissons et abeilles ; malgré ces constatations, les pulvérisations d'arsenic sont largement pratiquées. Dans les régions cotonnières du sud des Etats-Unis qui ont subi des arrosages d'arsenic, l'apiculture est une industrie qui a pratiquement disparu. Des fermiers qui avaient pulvérisé de l'arsenic pendant assez longtemps ont été atteints d'empoisonnement chronique par l'arsenic ; du bétail a été empoisonné par des désherbants et produits divers à base d'arsenic. Des résidus d'arsenic ont été charriés à partir de champs de bluets jusque sur les fermes des environs, contaminant des rivières ; empoisonnant et tuant des abeilles et des vaches et causant des maladies chez les humains. « Il paraît quasiment impossible (...) de manier l'arsenic avec davantage de mépris pour la santé des êtres vivants que cela a été fait ces dernières années dans notre pays », a déclaré le Dr W. C. Hueper, du National Cancer Institute, une autorité en matière de cancers liés à l'environnement. « Quiconque a vu à l'œuvre les vaporisateurs ou pulvérisateurs d'insecticides à base d'arsenic doit normalement avoir été frappé de l'insouciance quasi absolue avec laquelle on répand ces véritables poisons. »

L'eau de mer contient naturellement de l'arsenic, mais pas autant que ce que l'on y déverse aujourd'hui, que ce soit accidentellement par les écoulements résiduaires des usines ou délibérément lorsqu'on se débarrasse des déchets, ainsi qu'on avait coutume de le faire bien avant que les déchets nucléaires ne suivent le même



POULET CHOP SUEY, MERTHYR TYDFIL, 26 SEPTEMBRE 1971

« Les grands désastres culinaires par Glen Baxter »

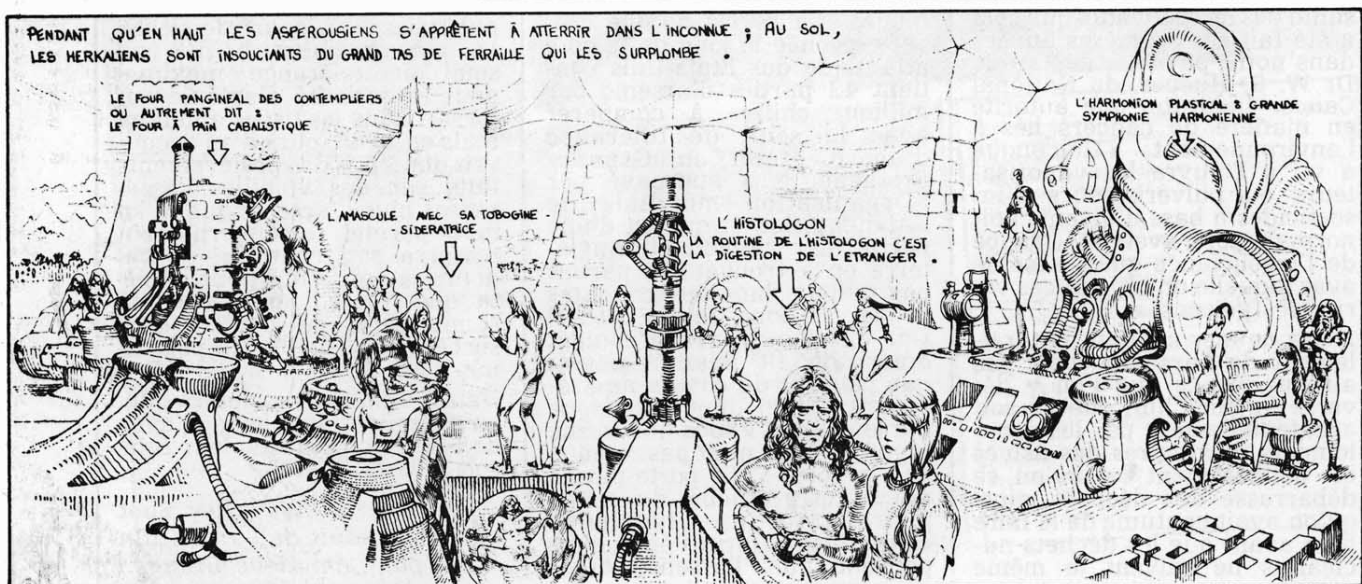
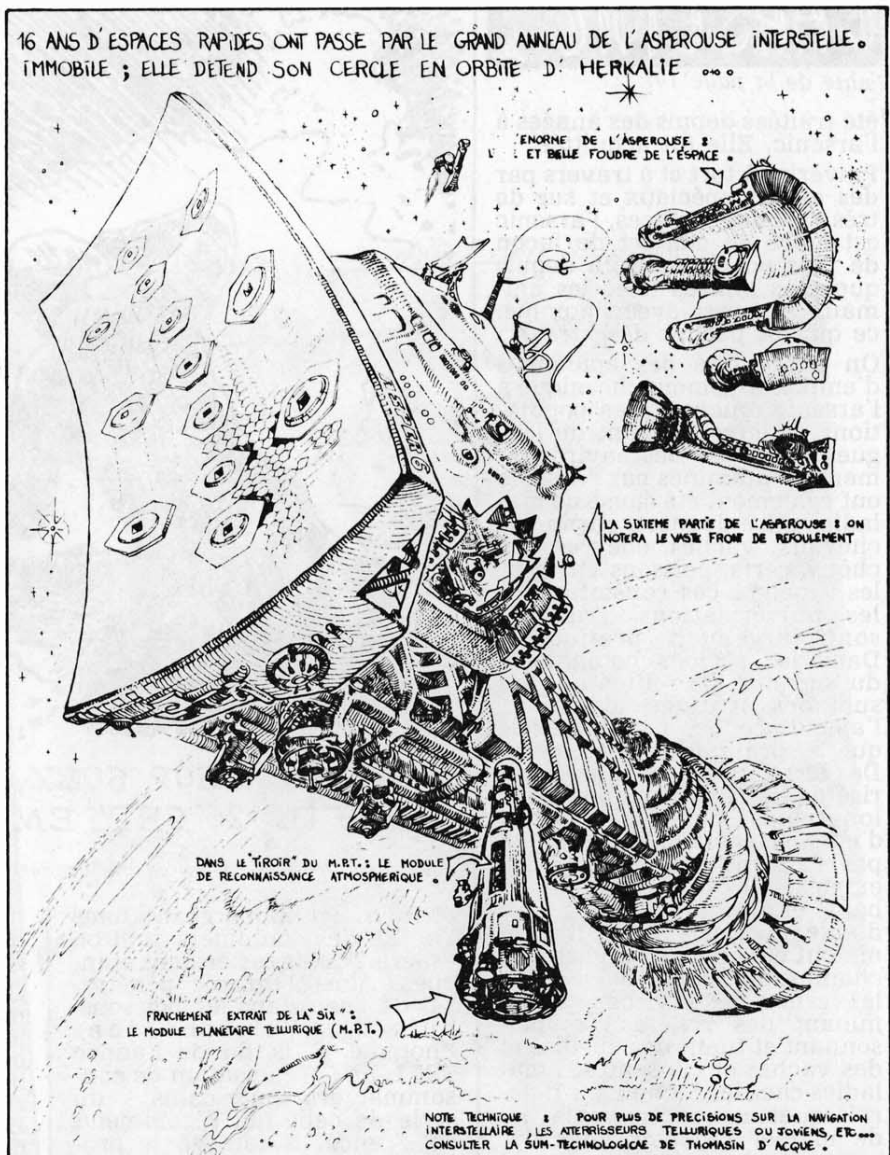
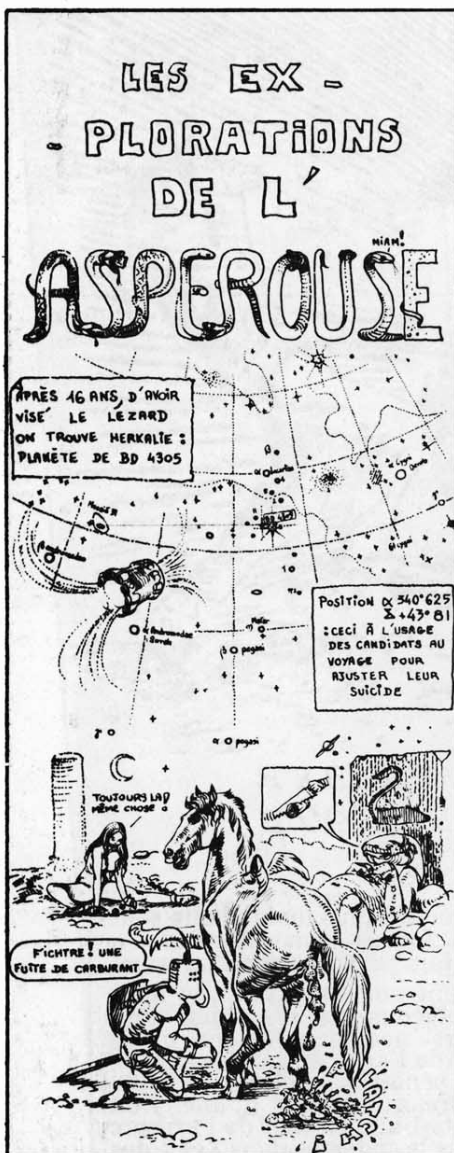
chemin, en immergeant dans l'océan des containers dont on espérait qu'ils resteraient étanches. Ainsi l'arsenic pénètre-t-il de l'eau dans les poissons, puis des poissons dans l'homme. A la fin de l'année 1971, une organisation de consommateurs américains - du style de celle qui récemment, en France, a soulevé le problème du veau traité aux hormones - a révélé qu'une crevette pêchée le long de la côte atlantique des Etats-Unis contient 42 parties d'arsenic par million, chiffre à comparer avec le seuil de tolérance d'abord établi en Grande-Bretagne, puis approuvé par l'Organisation mondiale de l'Alimentation et qui est d'une partie par million. (L'Angleterre en a trouvé 174 parties par million dans des crevettes pêchées le long de ses côtes !) Une officine du gouvernement américain fit aussitôt savoir que cet état de choses ne présentait aucun danger puisque l'arsenic était « sous une forme organique qui n'est pas retenue par le corps ». Le porte-parole d'une autre officine du même genre rétorqua vivement : « Certaines autorités éminentes pensent que l'arsenic orga-

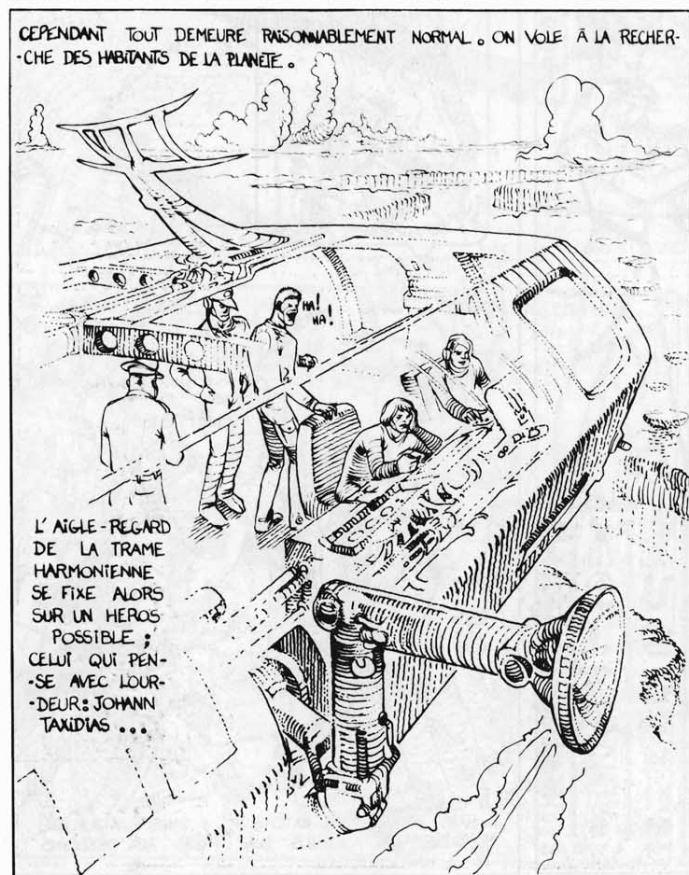
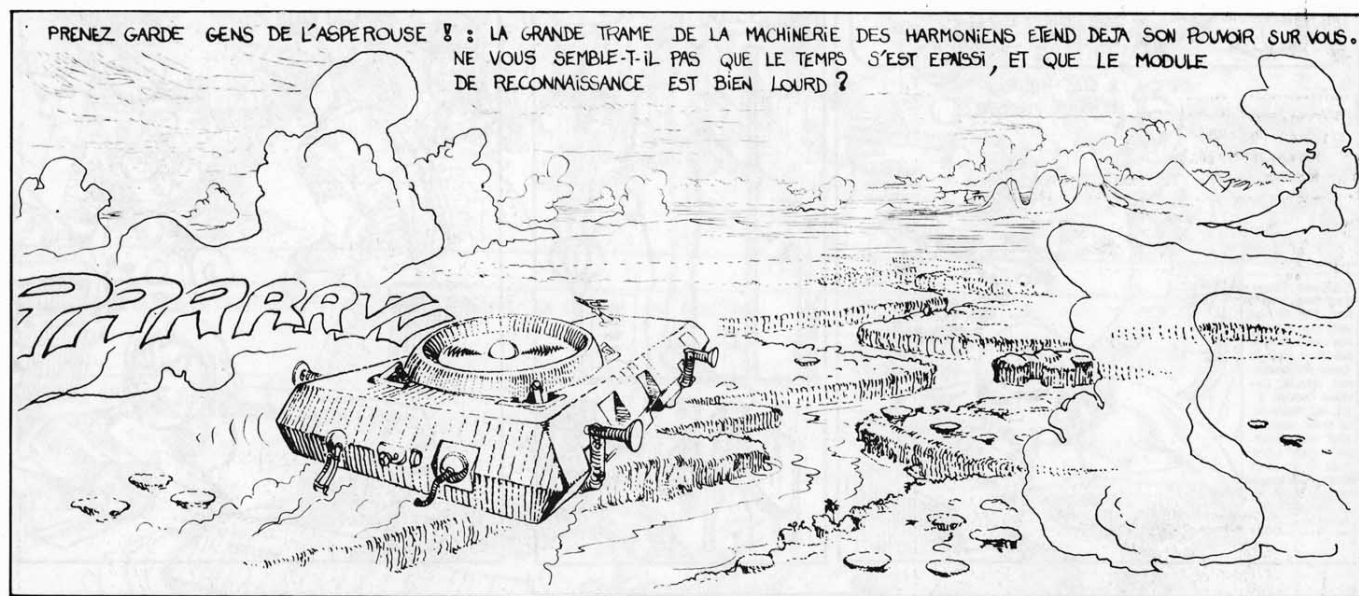
nique est plus toxique que sous des formes non organiques ». En fait, personne n'en sait rien.

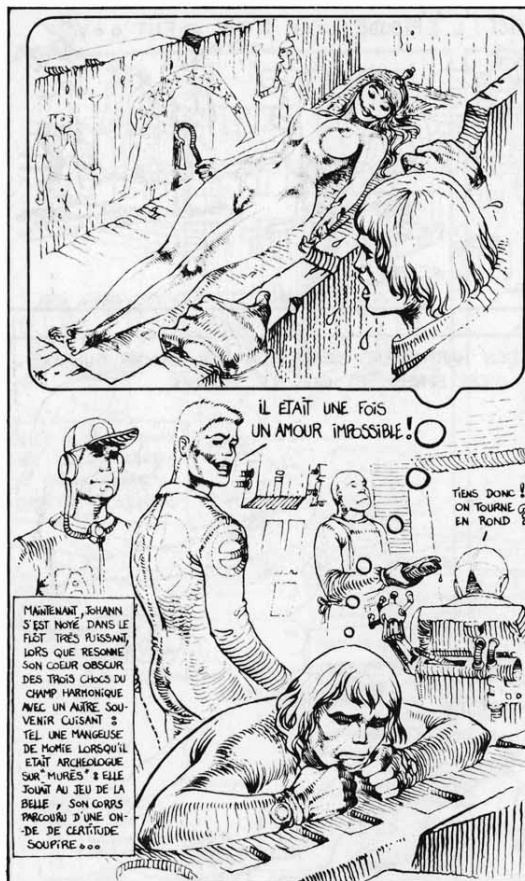
Quant aux animaux que nous mangeons, ce n'est pas toujours accidentellement qu'ils ont de l'arsenic dans le corps ; il y pénètre parfois par la nourriture qu'on leur donne. Aux Etats-Unis, on met de l'arsenic dans la pâtée et dans l'eau des poulets, dindes et cochons depuis plus d'un quart de siècle. Le gouvernement a fixé un seuil de tolérance maximal pour la quantité d'arsenic autorisée dans les tissus animaux mais en 1968, quand on découvrit que 28 % des prélèvements faits sur des volailles contenaient plus d'arsenic que la loi ne le permet, le gouvernement resserra son contrôle, ce qui donne aujourd'hui pour résultat que 7 % seulement des consommateurs de poulets sont susceptibles d'être empoisonnés.

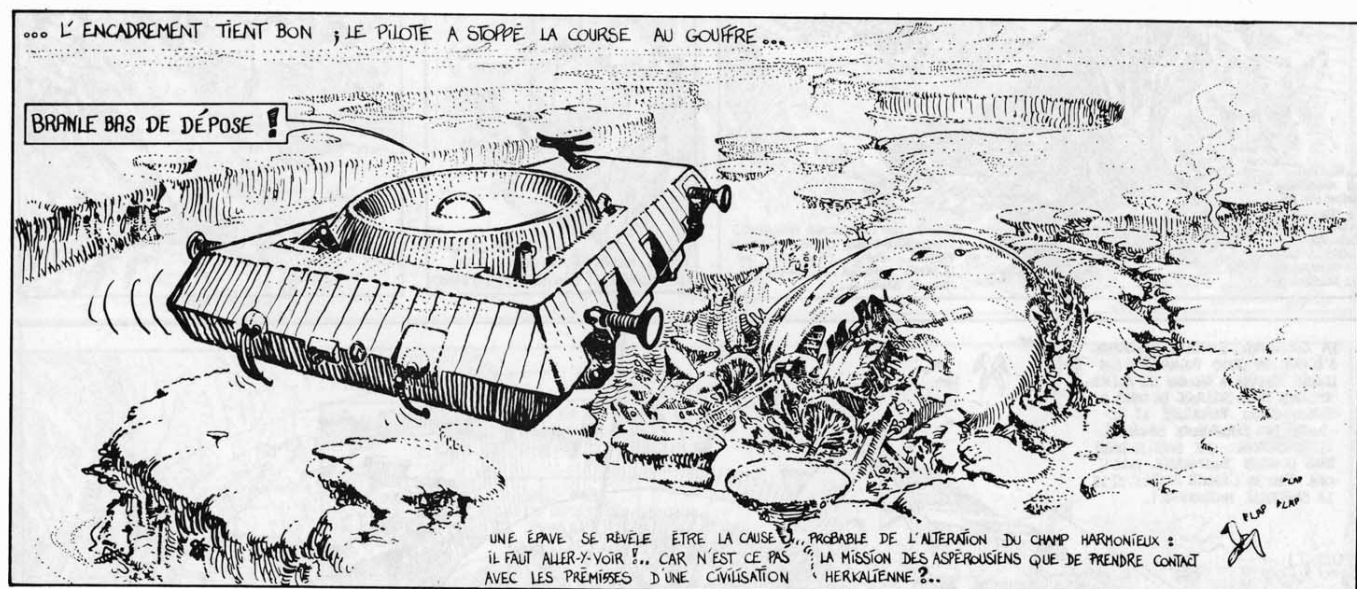
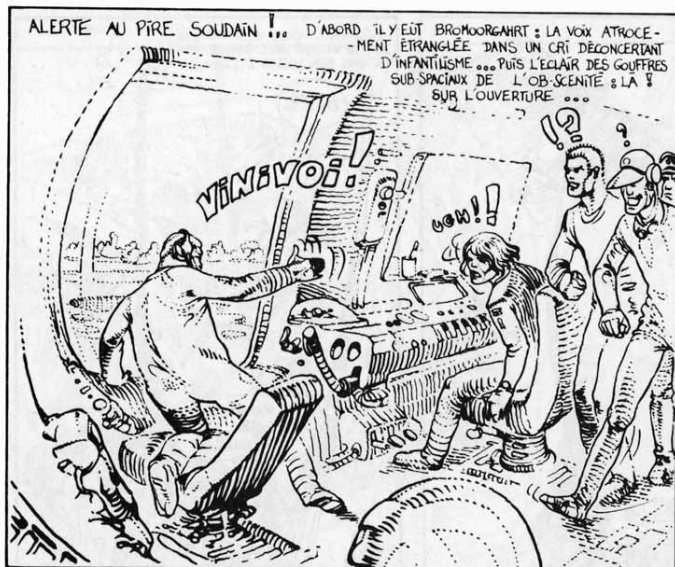
Dans l'Angleterre victorienne, on nourrissait les chevaux avec de l'arsenic pour que leur robe soit plus brillante.

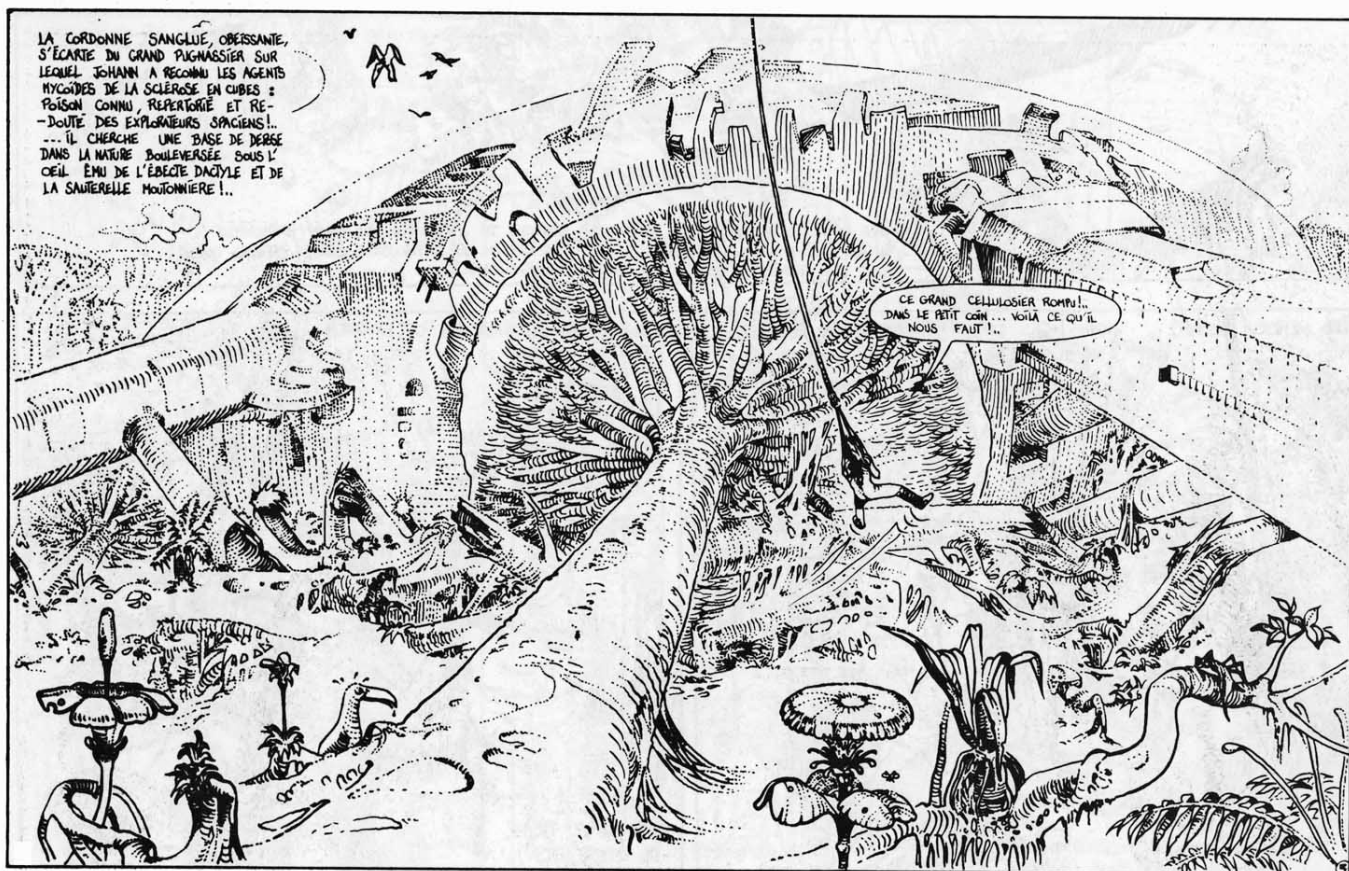
Waverley Root
(traduit de l'américain
par Dominique Grange.)

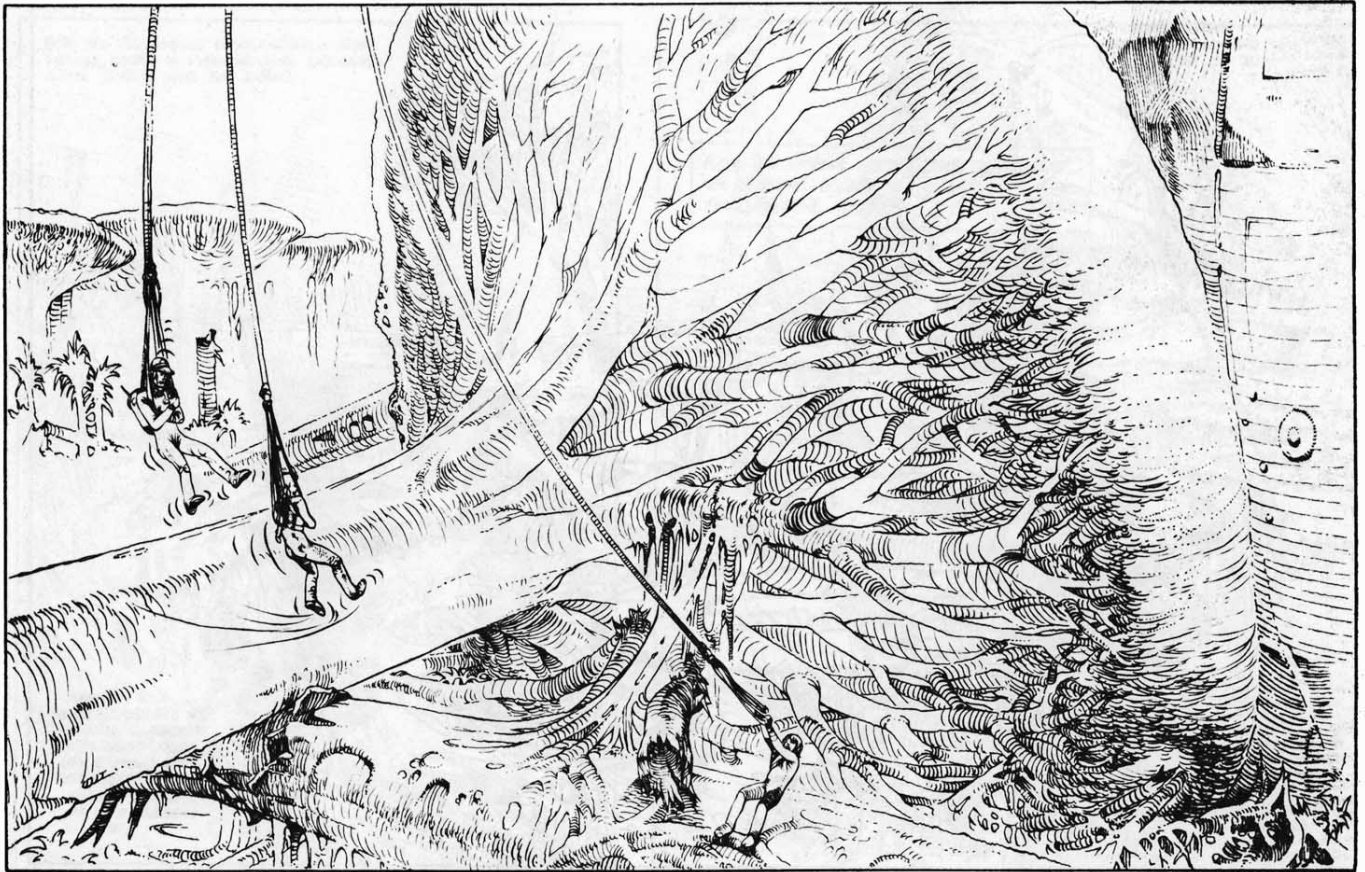


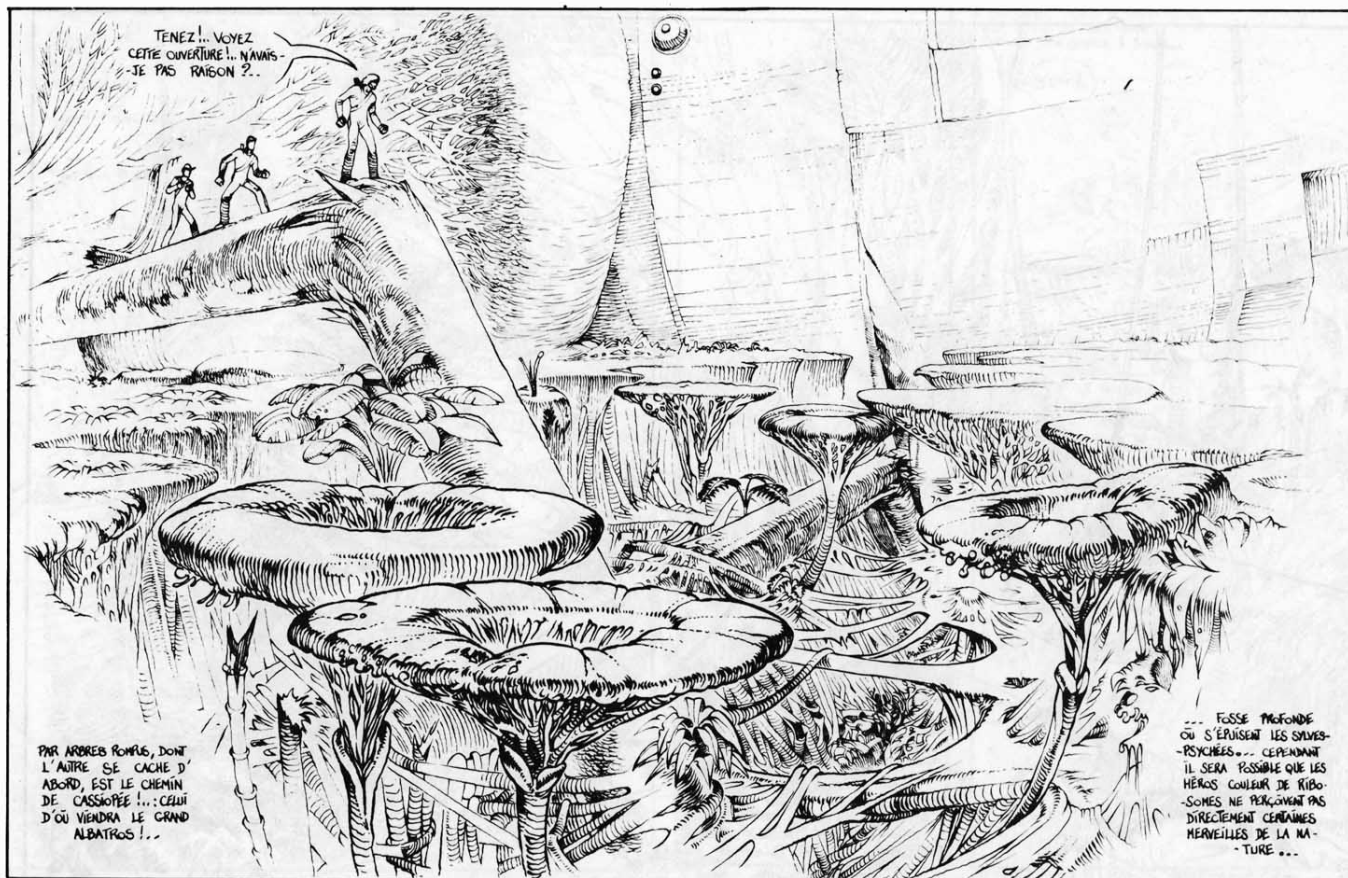


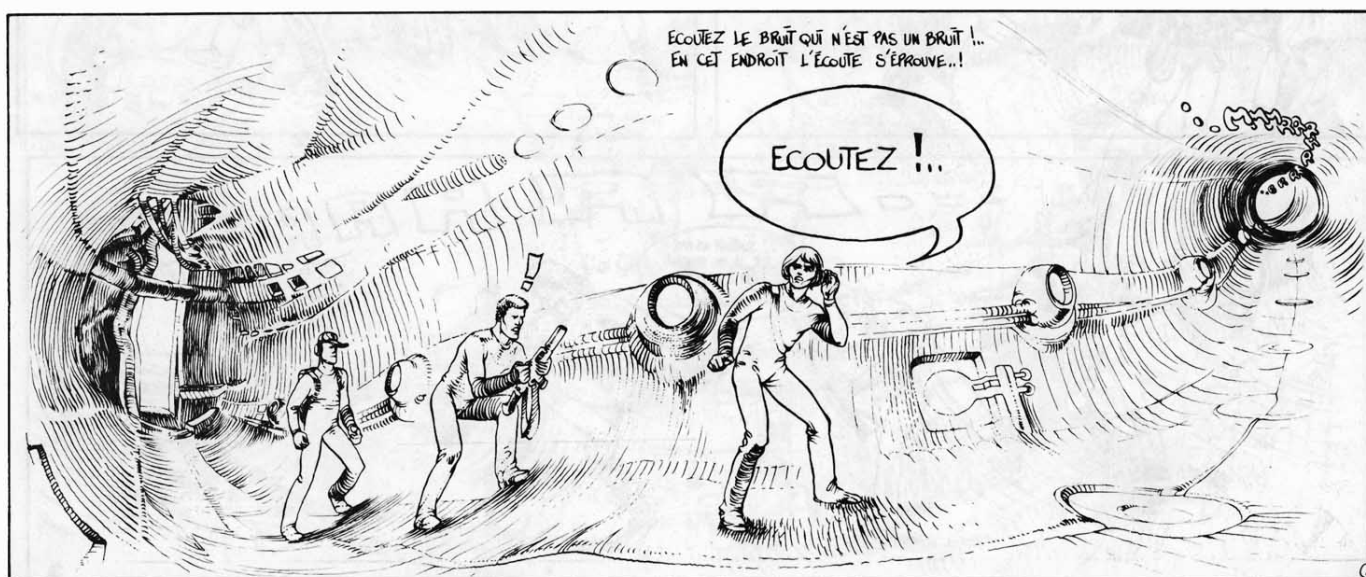
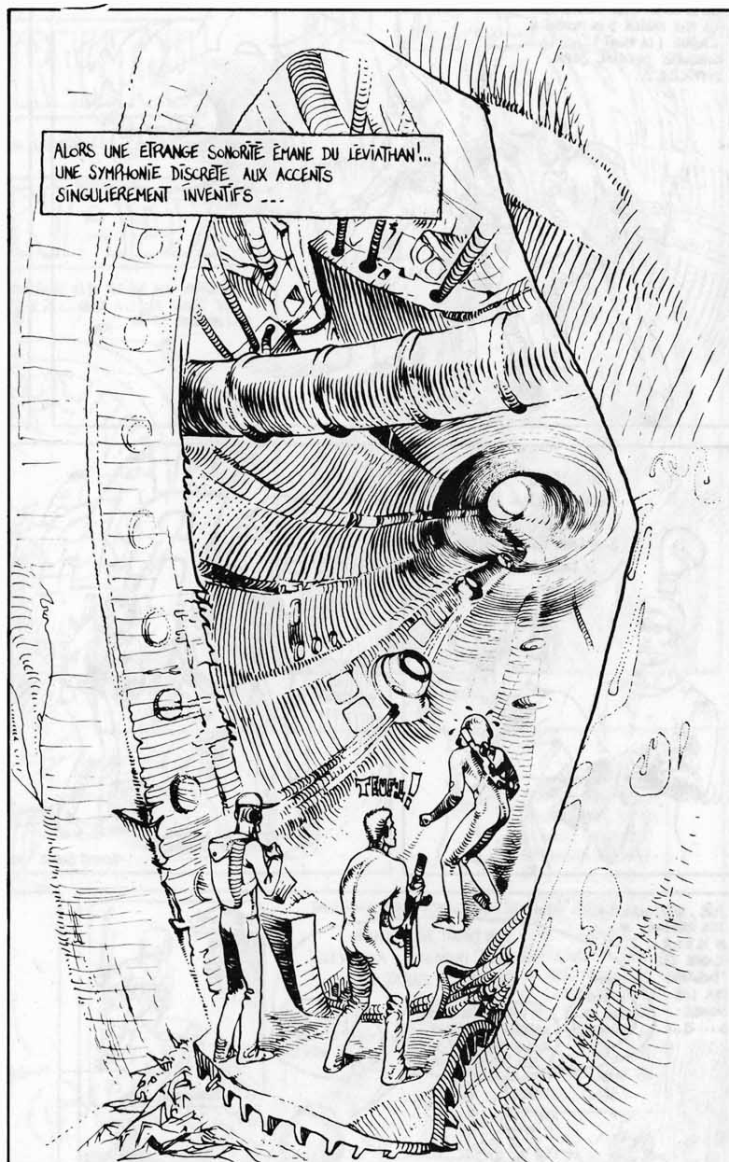














MORKATREKTOU

LES MOTS SÉPARENT DEUX PERSONNAGES (EN PASSANT L'ÈRE DE DÉCRIRE ...)

ANNĀDYA

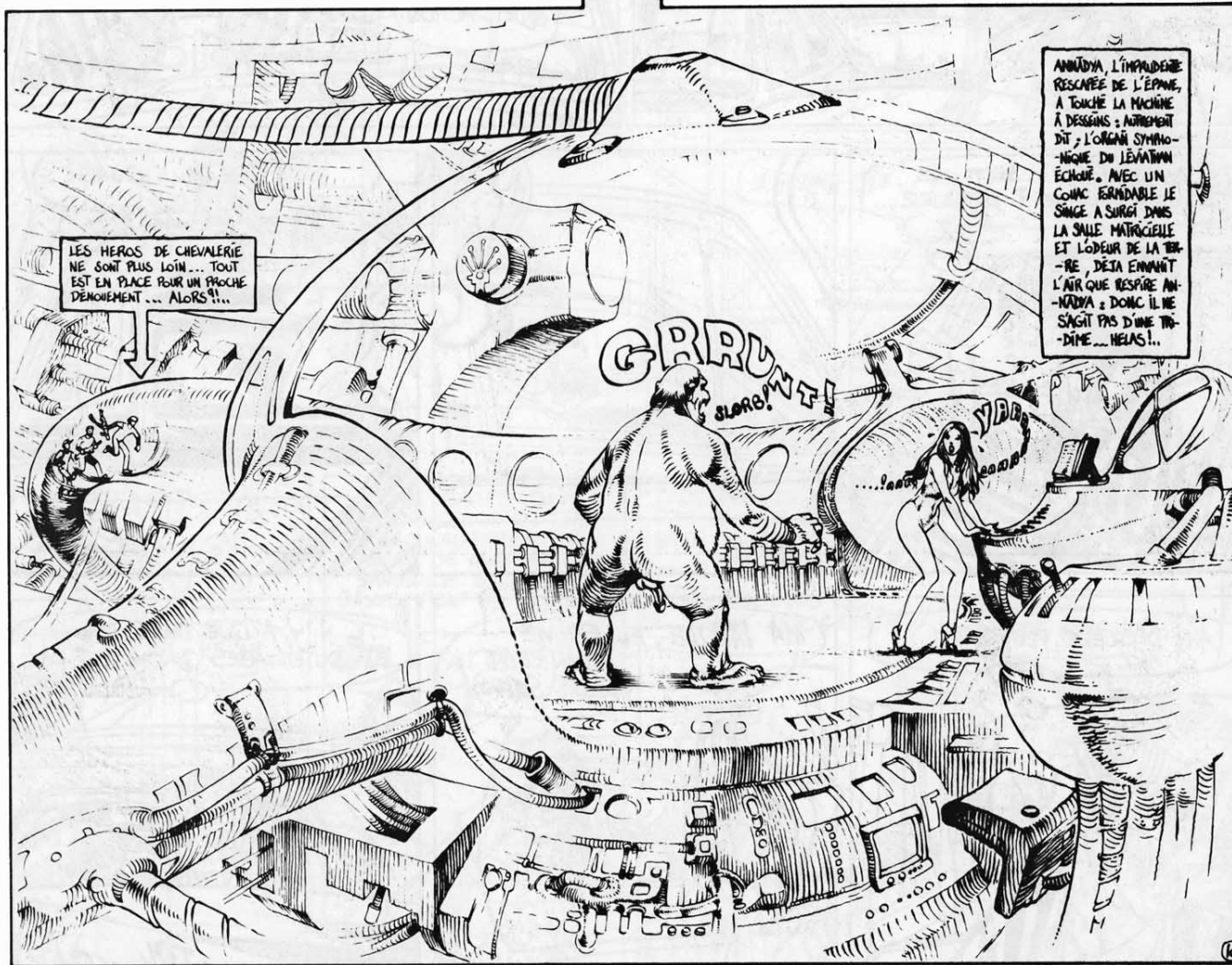
M: JE SENS QUE NOTRE HISTOIRE VA EN MANGER UNE AUTRE !
A: PARDIEU! QUE VEUT-IL DIRE ?! CE SINGE FOU SE CROIT TOUT PERMIS !...

M: ALLONS, MA SOEUR, UN PEU DE GI-GOT !...



A: QUEL GI-GOT ?! VOUS PARLIEZ D'UNE HISTOIRE !...

M: JE CONFONDS TOUT, ET M'EN RÉGALE!... SI JE LE POUVAIS, JE COMMERCE L'UNIVERS ENTIER !...



LES HEROS DE CHEVALERIE NE SONT PLUS LOIN... TOUT EST EN PLACE POUR UN PROCHE DÉNOUEMENT... ALORS !...

ANNĀDYA, L'IMPUDÈRE RESCUTÉE DE L'ÉPÉE, A TOUCHÉ LA MACHINE À DESSINS : AUTREMENT DIT : L'ORGANISME SYMBOLOGIQUE DE L'ÉVOLUTION ÉCHOUÉ. AVEC UN COMME ÉCRIVABLE LE SINGE A SURGÉ DANS LA SAULE MATRICELE ET L'ŒUR DE LA TERRE, DÉJA ENNAUT L'AIR QUE RESPIRE ANNĀDYA : DONC IL NE SAGIT PAS D'UNE TRIDINE... HELAS !...

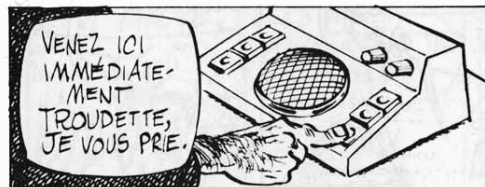
Hugot

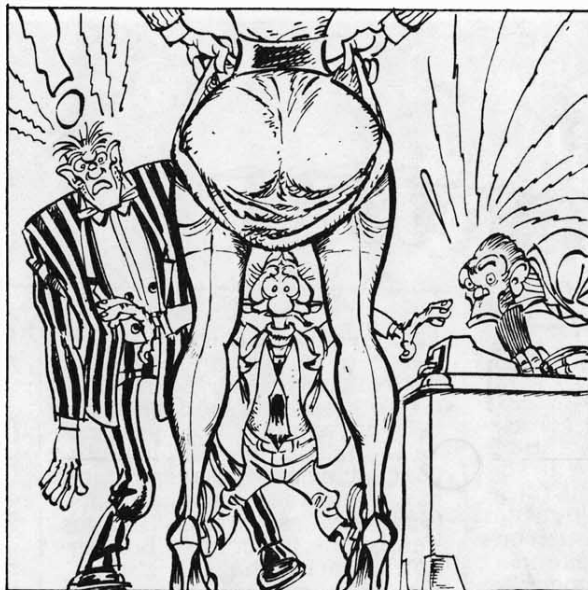
CAUCHEMAR POUR BEAUCOSTAR



MÉFIE -TOI,
BEAUCOSTAR!





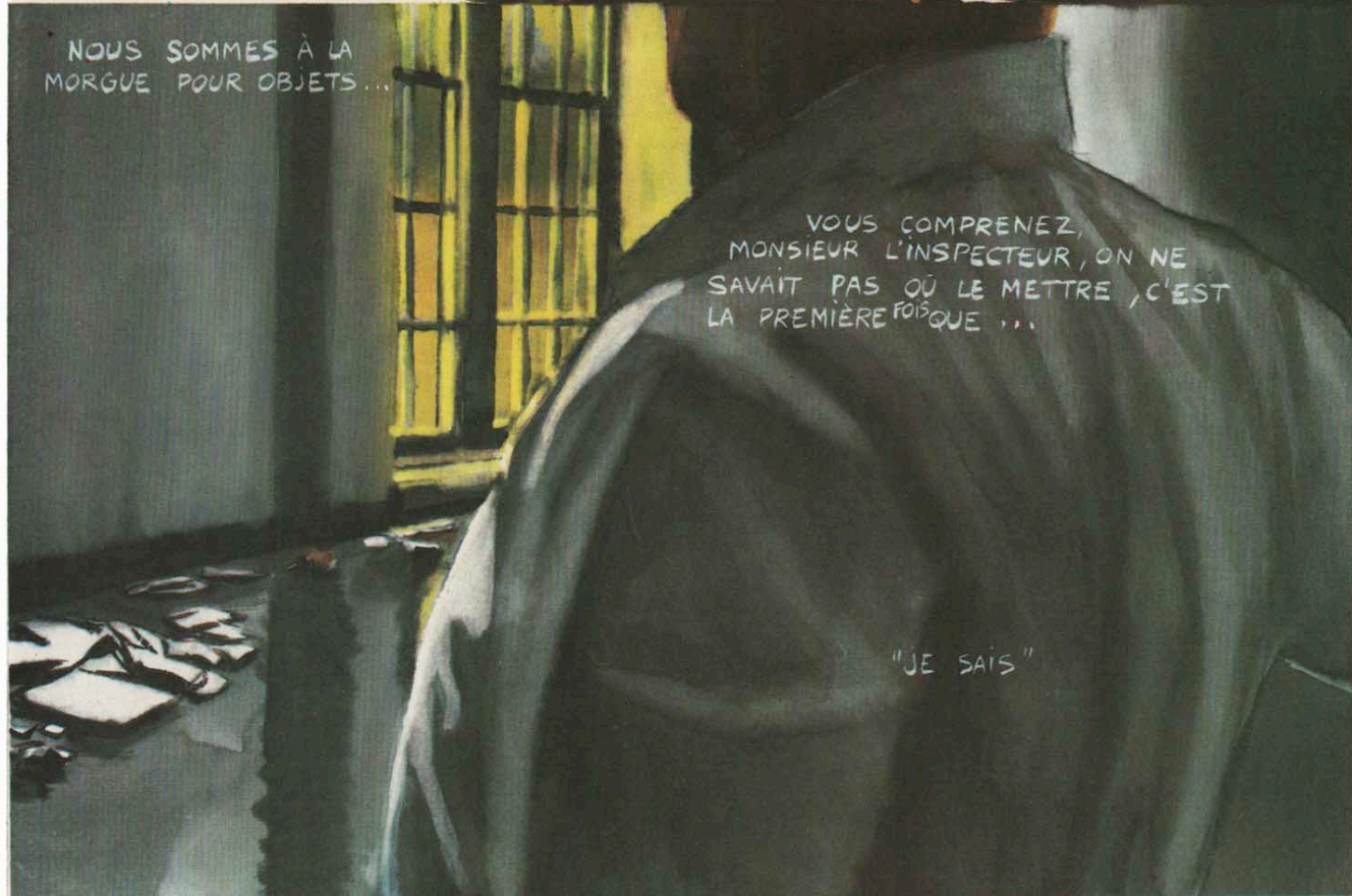
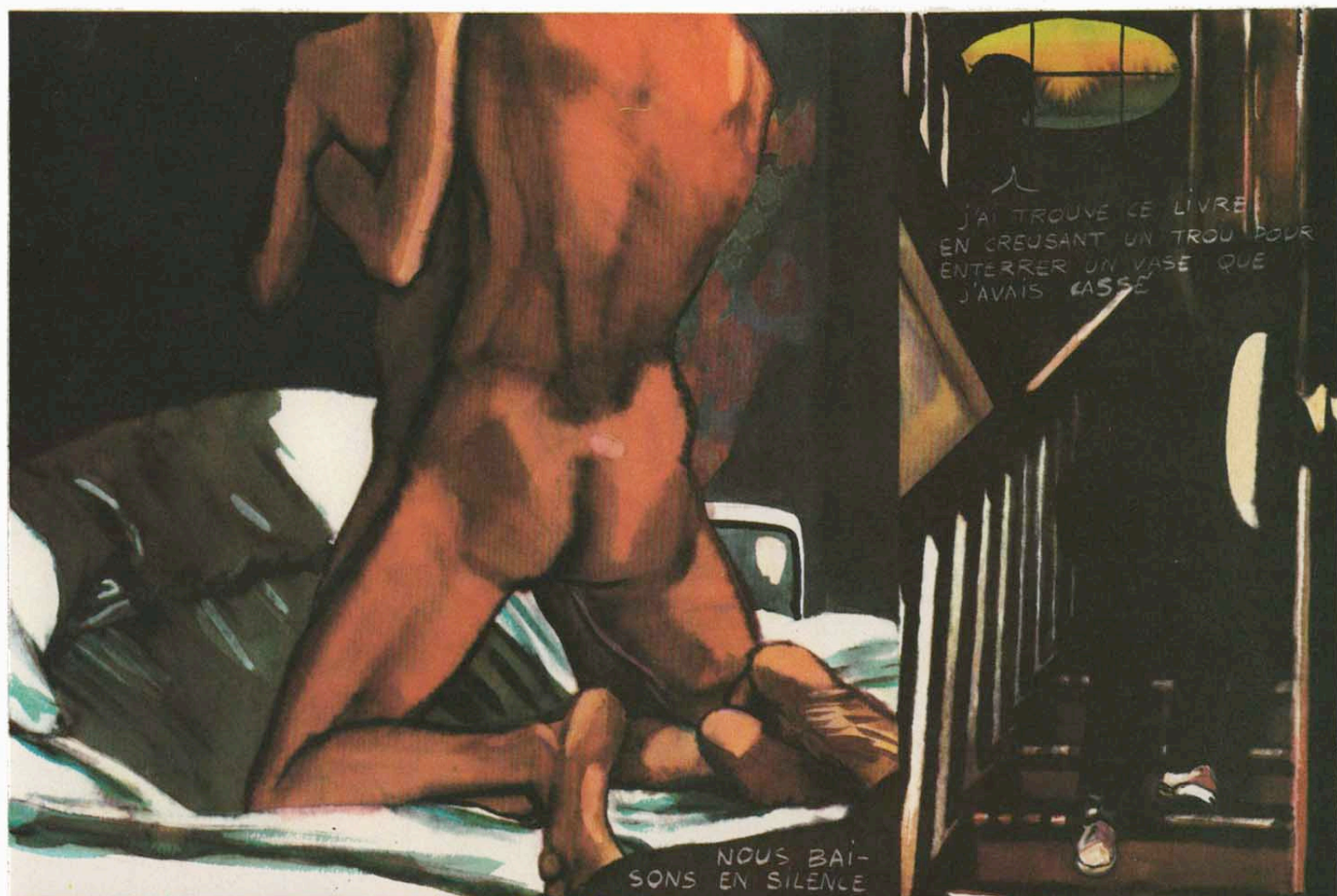


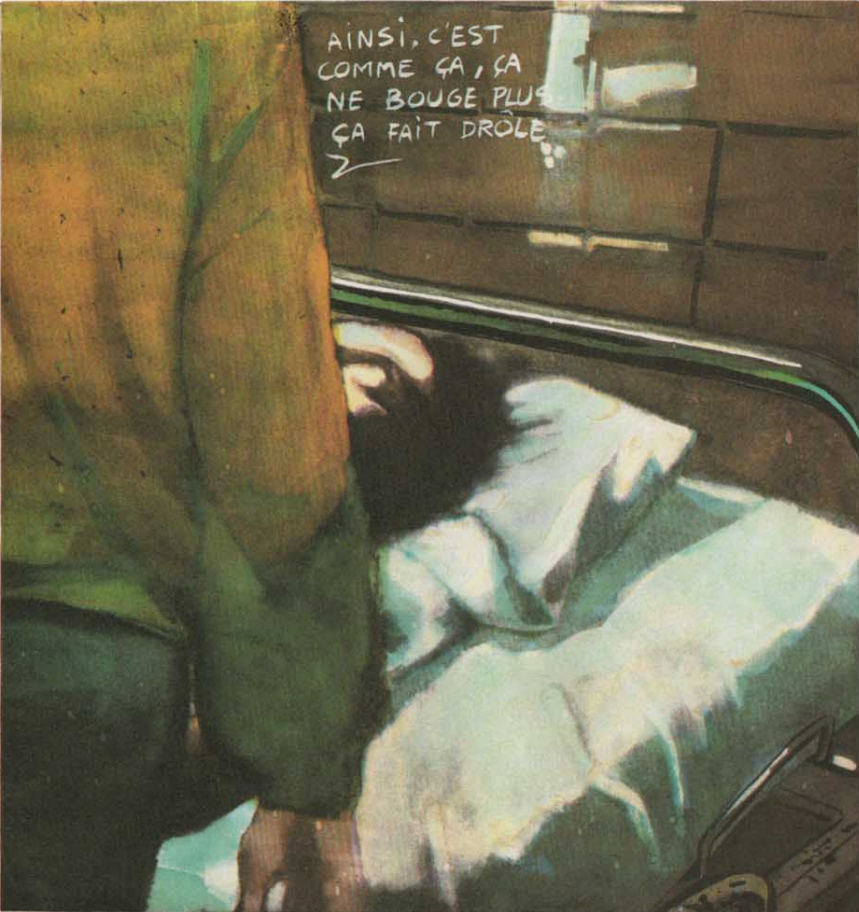


LE
VÉRITABLE

BONBEK (Louison) : Dessinateur tchèque ayant accompli la majorité de son œuvre en France. Ayant fui la Tchéquie lors de son invasion par les slovaquais, cet être sensible se consacra à la dénonciation, à travers les innocents mésaventures de Clacdubek, le poulbot cul-de-jatte, de la diffi-

Dessin de couverture de l'album : Clacdubek trouve un allié





AINSI, C'EST
COMME ÇA, ÇA
NE BOUGE PLUS.
ÇA FAIT DRÔLE



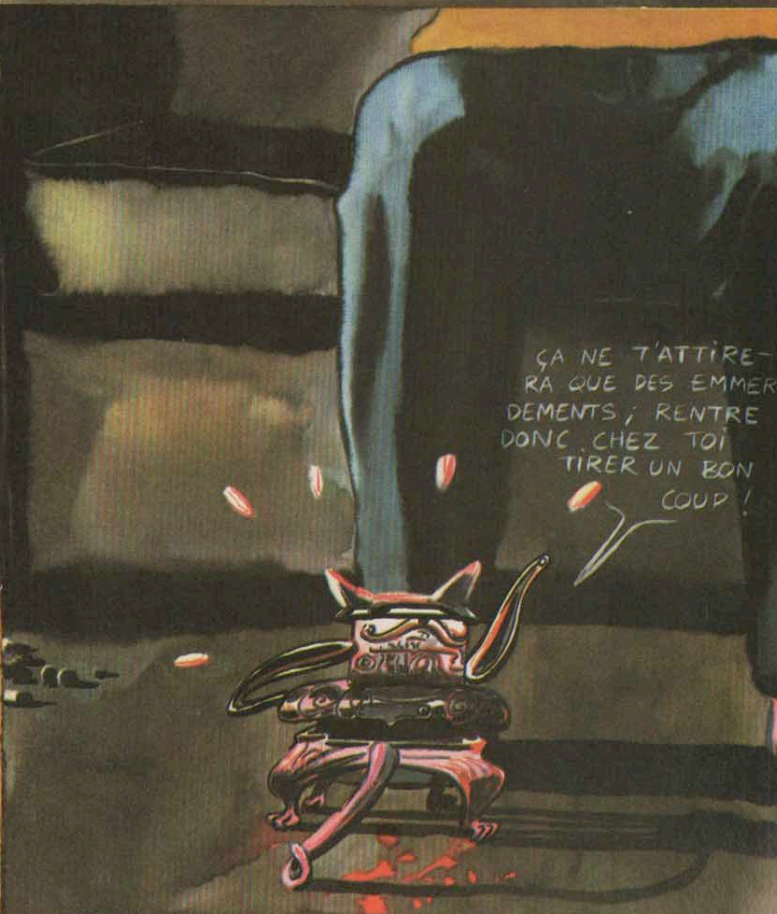
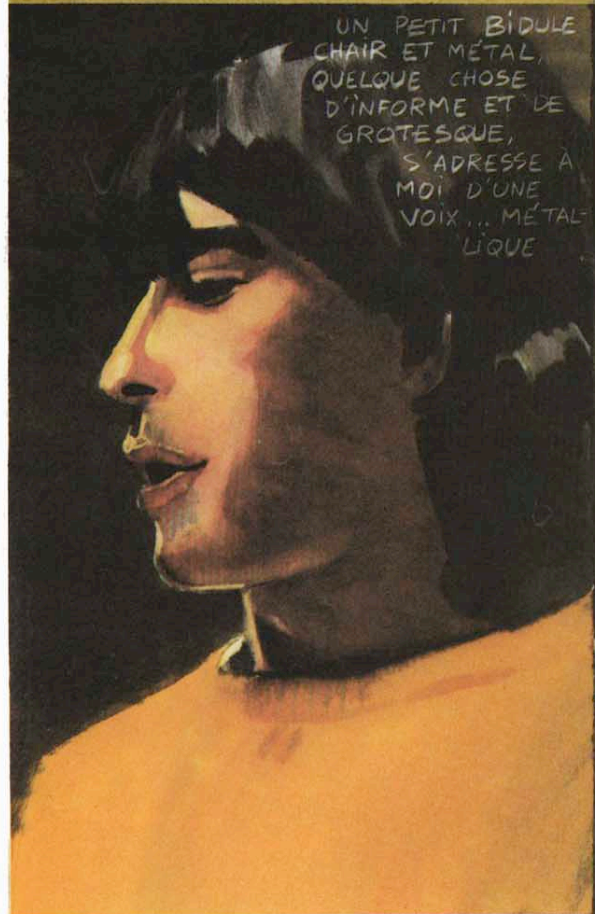
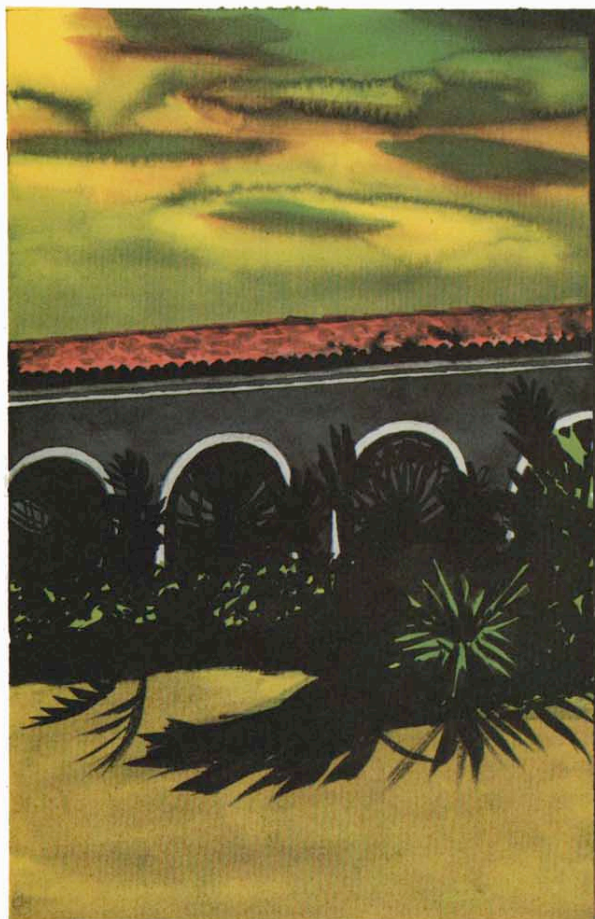
EUH ! OUI OUI, OUI,
OUI ! C'EST COMME ÇA,
ET, HEM ! ON NE SAIT
PAS COMMENT ÇA ÉVO-
LUE, FORCÉMENT, UNE FOIS
QUE LA VIE N'EST PLUS ...
EN FAIT, JE NE CROIS PAS
QUE CE - EUH ! - CADAVRE
VOUS APPRENDRA GRAND-
CHOSE POUR VOTRE ENQUÊ-
TE.

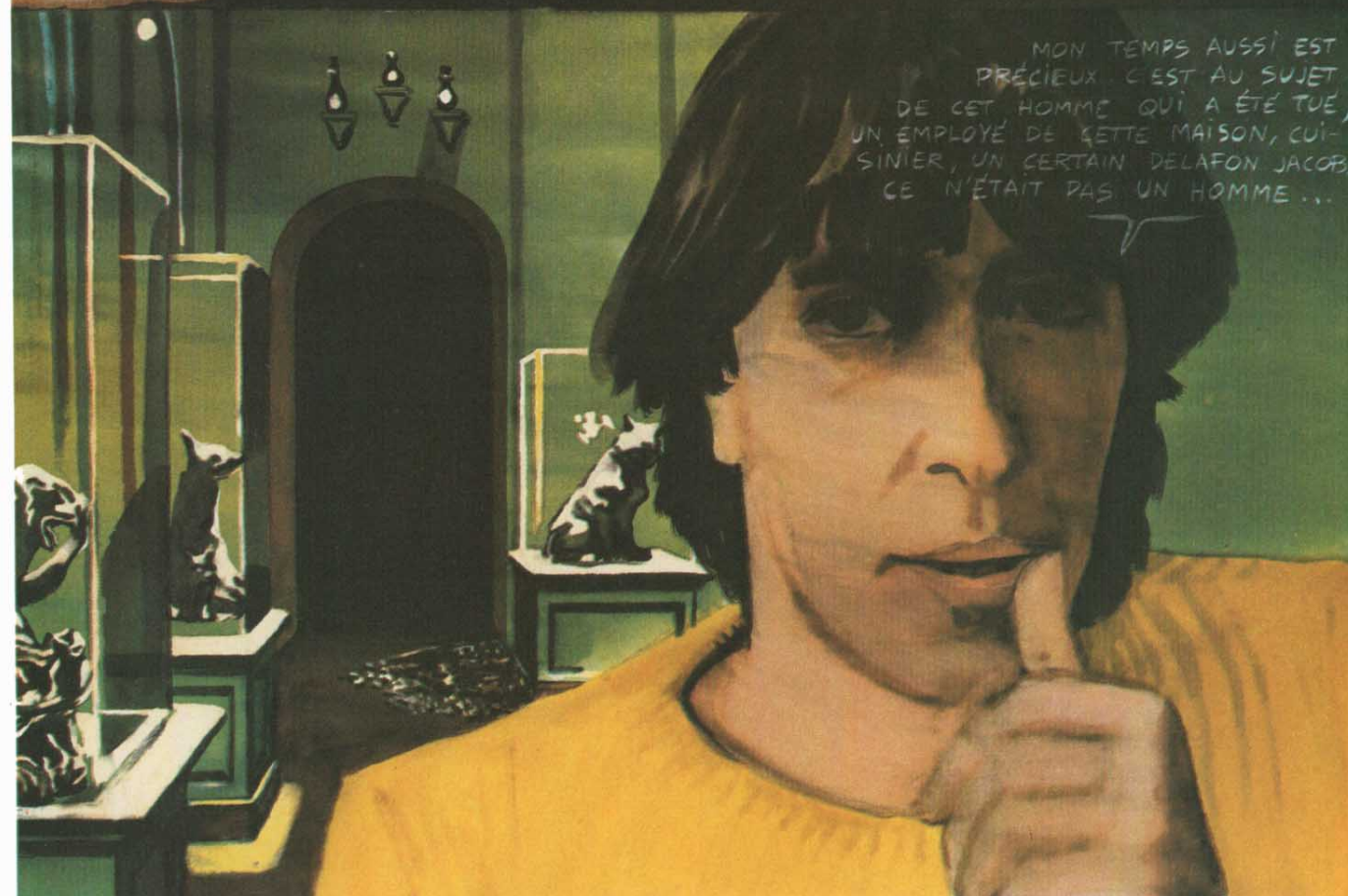
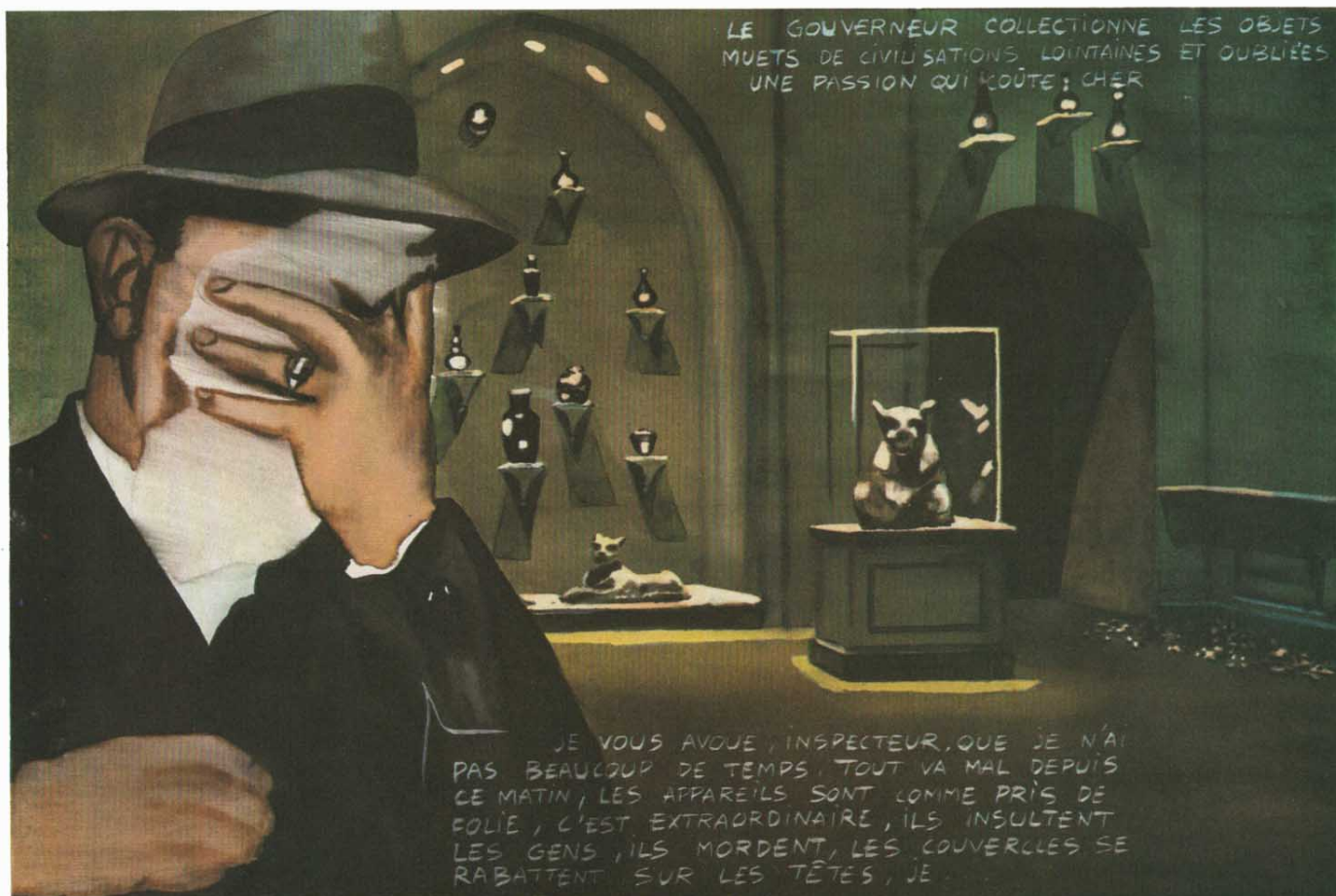


PANNE DE COURANT, CHOSE RARISSIME,
CE N'EST PAS ARRIVÉ DEPUIS ... CHICO
MONTRANT UN POINT SUR LE CORPS :

ET ÇA, C'EST
QUOI, PAPA ?

ON VOIT APPARAI-
TRE UN FIL QUI
RESSEMBLERAIT À
UN VER DE TERRE
SI LES VERS DE
TERRE ÉTAIENT
BLEUS





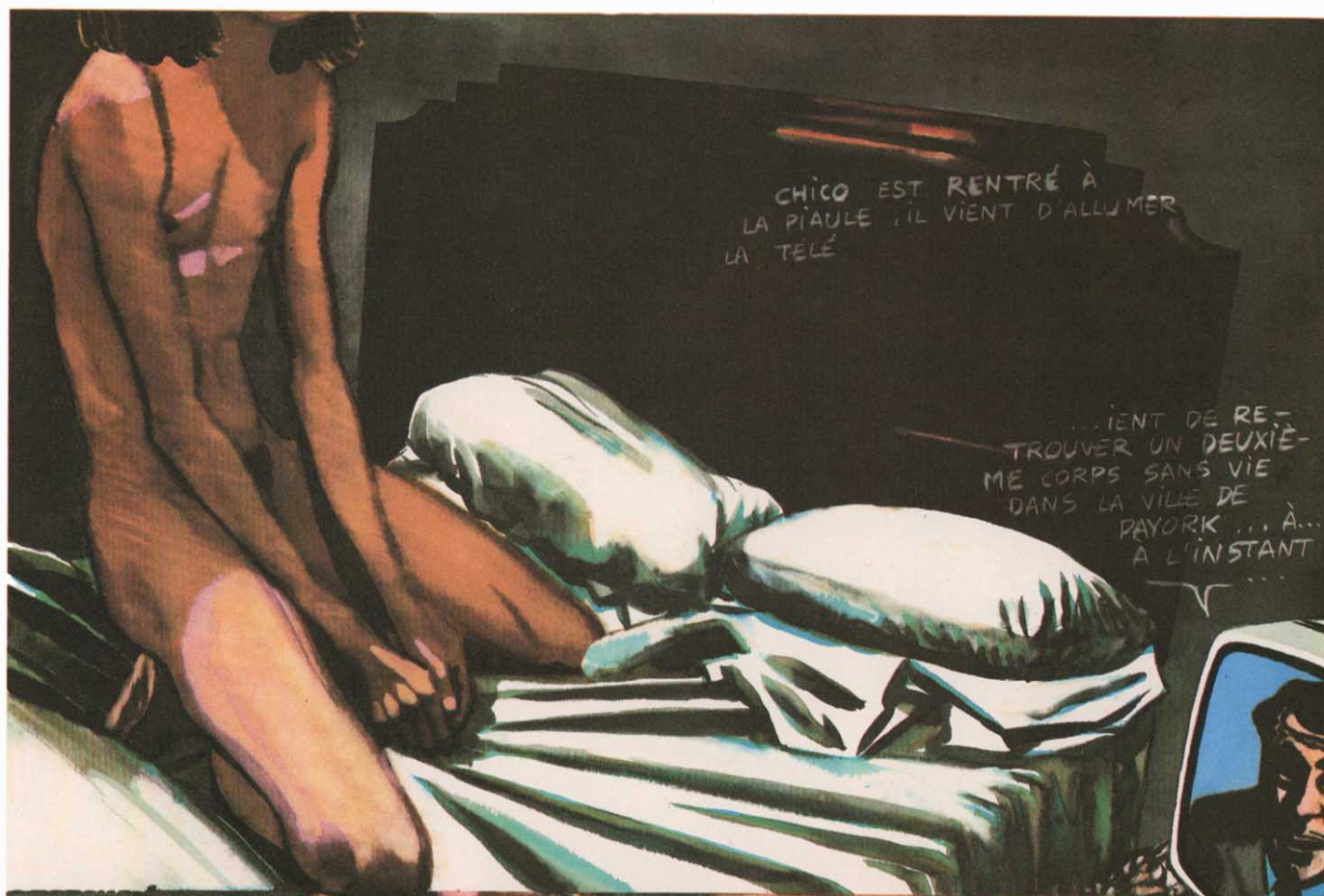


MAIS ! QUE...
QU'EST-
CE
QUE...

CET HOMME
EST COMPLÈTEMENT MARQUÉ
VOUS NE POUVEZ LUI FAIRE CON-
FIANCE, M'SIEUR L'GOUVERNEUR,
IL A COGNÉ UNE ARMOIRE PAS
PLUS TARD QUE C'MATIN !



TCHOUF ! LE BIDULE
M'EXPLOSE AU NEZ, AU MO-
MENT OÙ J'ALLAIS LE FAIRE
TAIRE



CHICO EST RENTRÉ À
LA PIAULE, IL VIENT D'ALLUMER
LA TÉLÉ

...IENT DE RE-
TROUVER UN DEUXIÈ-
ME CORPS SANS VIE
DANS LA VILLE DE
PAYORK ... À...
À L'INSTANT



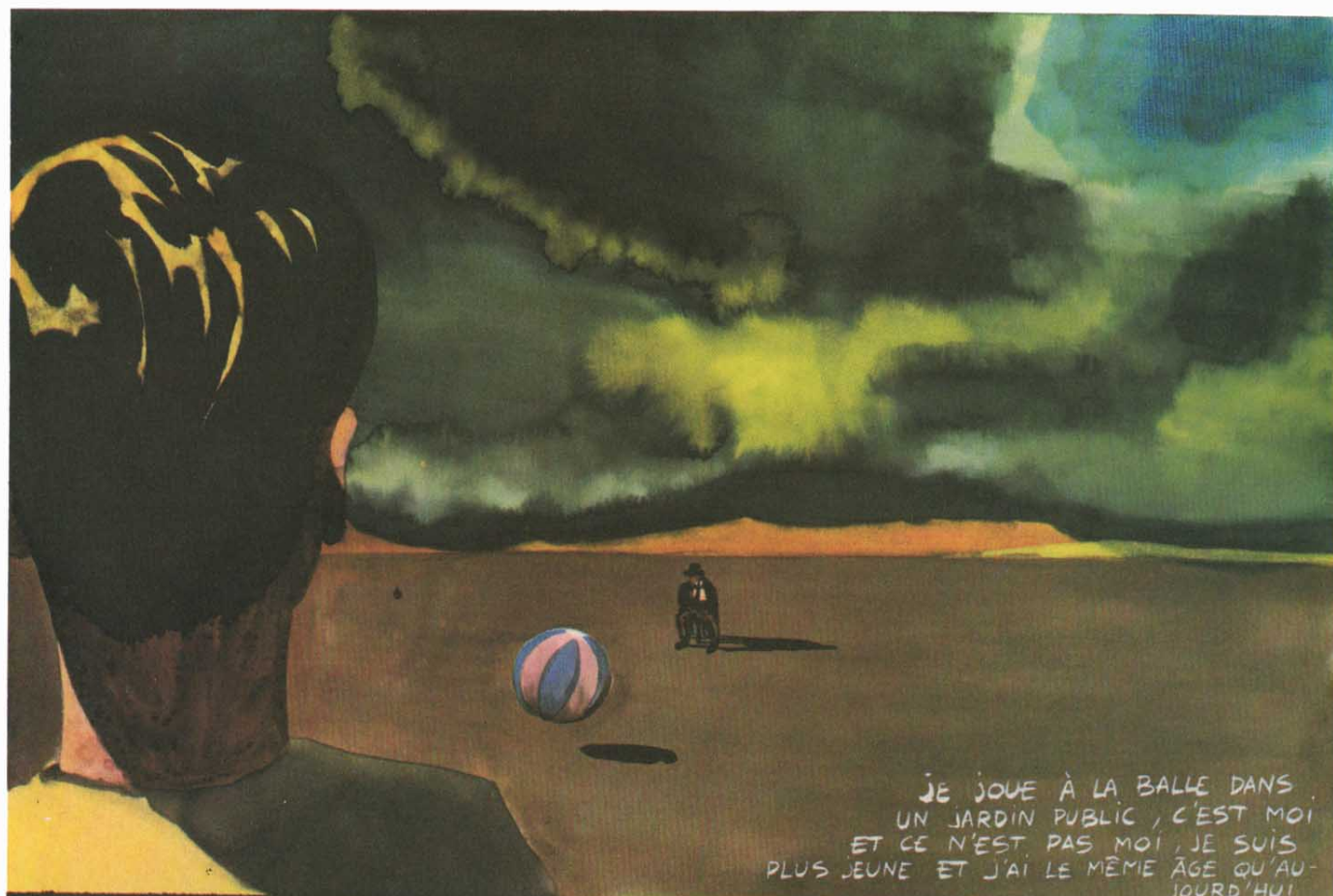
PÂLE SOURIRE
SUR LE VISAGE
DE CHICO

PUIS SON RE-
GARD SE POSE
SUR LE LIVRE OU-
BLIÉ SUR LE LIT
ET LE SOURIRE
SE CHANGE EN
EFFROI



LES LETTRES
SONT MÉLANGÉES
EN UNE SORTE DE
BOUILLIE, DE
MÊME QUE LE VI-
SAGE DU GRAND
BILL

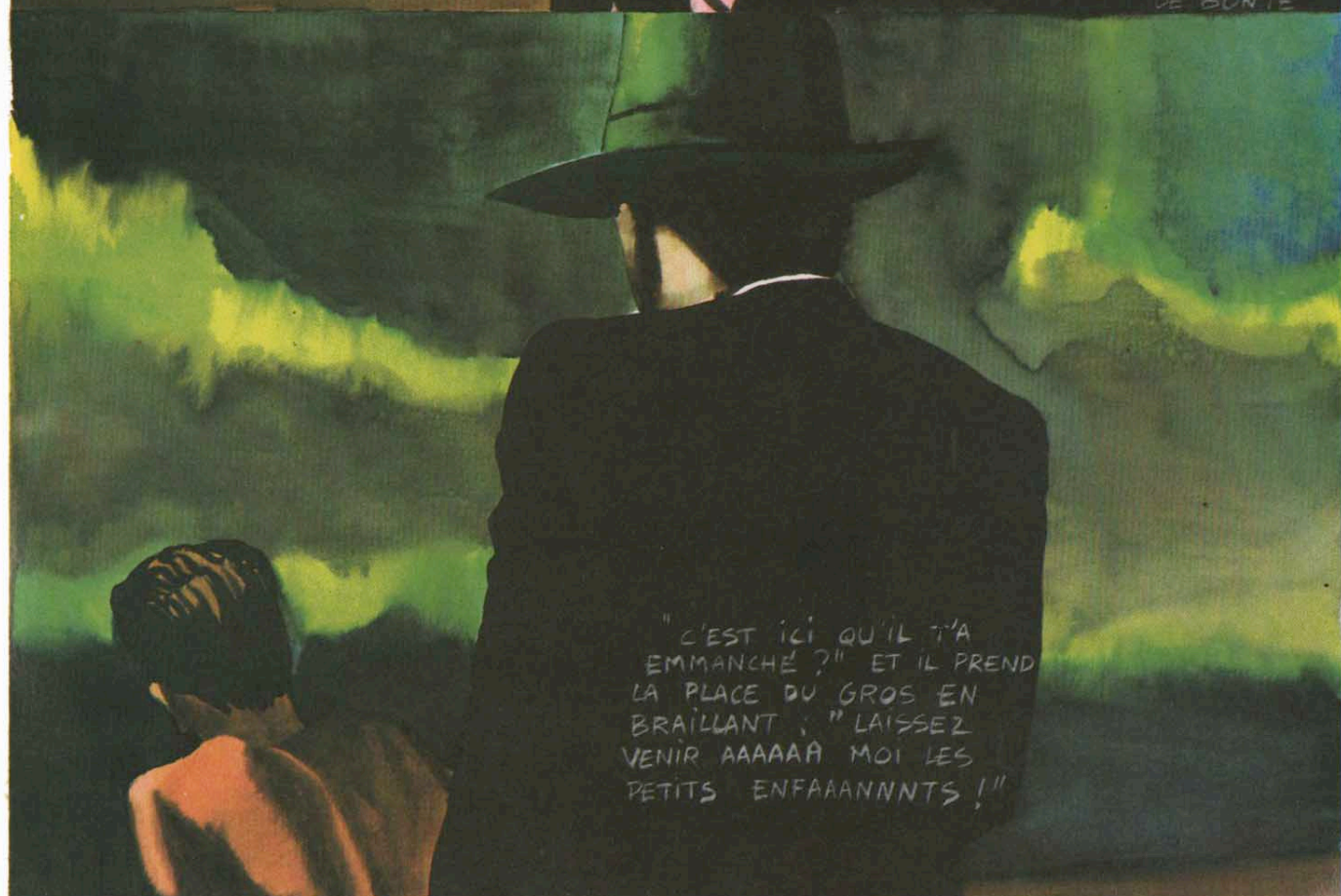
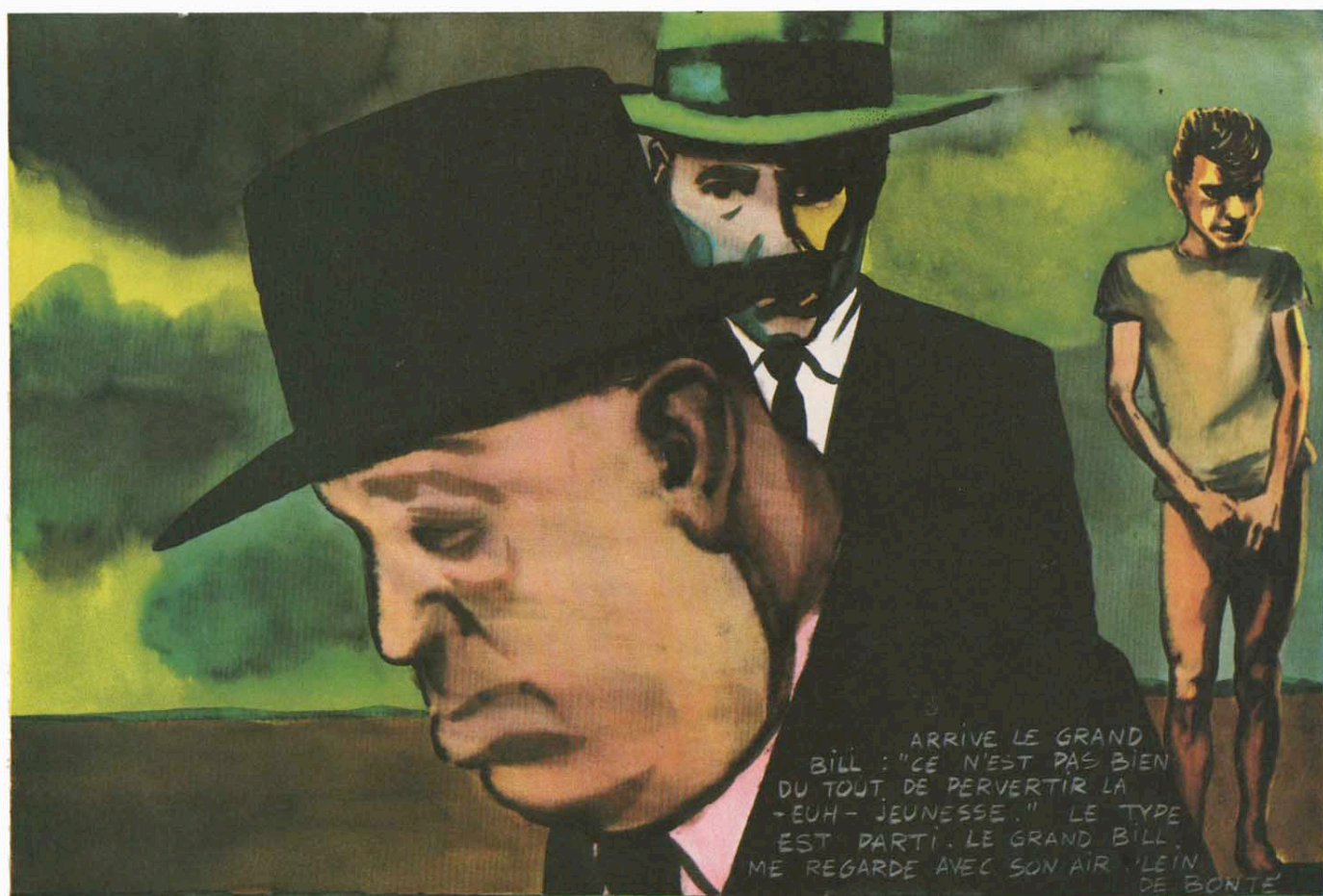




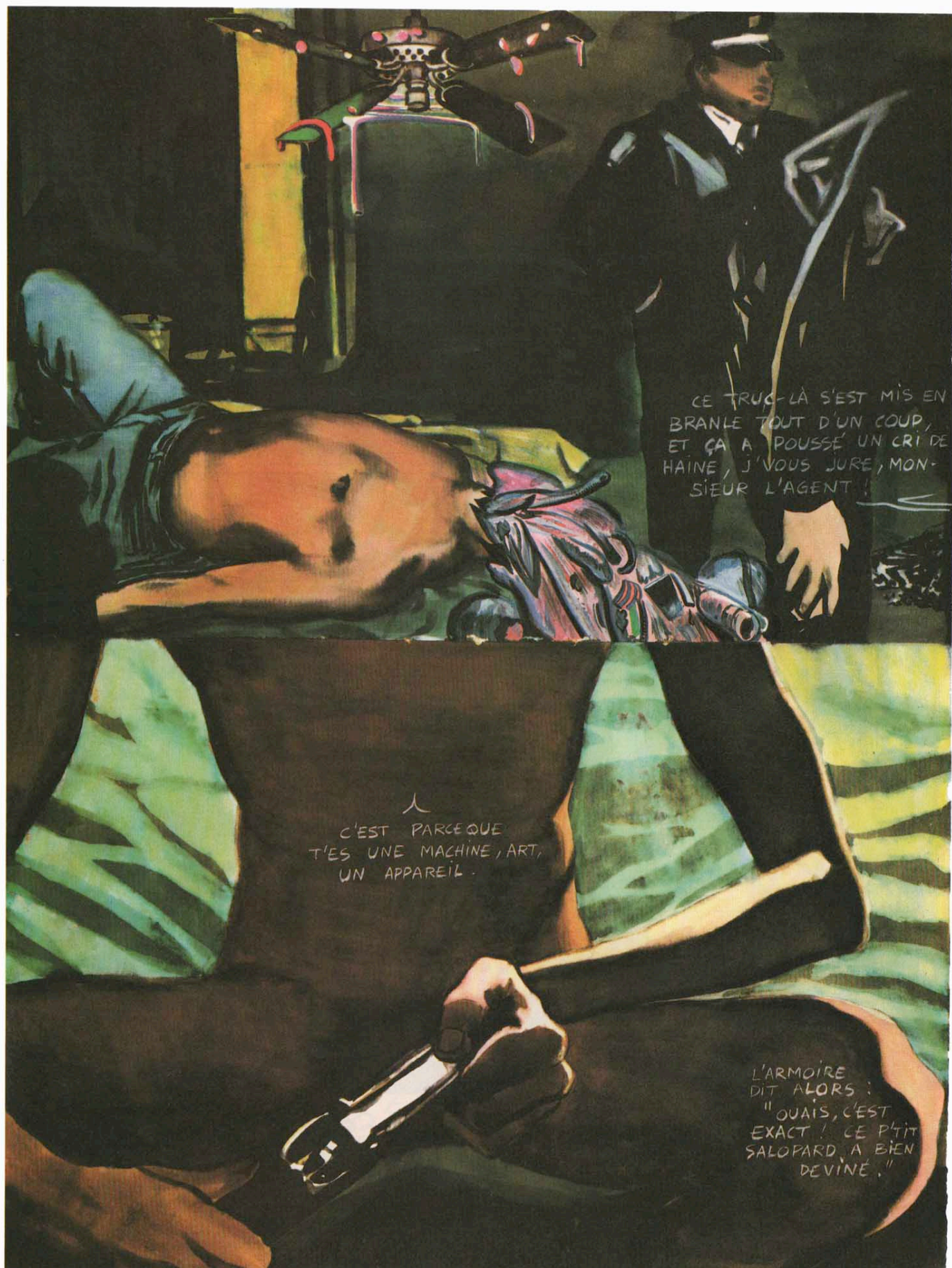
JE JOUE À LA BALLE DANS
UN JARDIN PUBLIC, C'EST MOI
ET CE N'EST PAS MOI, JE SUIS
PLUS JEUNE ET J'AI LE MÊME ÂGE QU'AU-
JOURD'HUI



MA BALLE
ROULE AUX PIEDS
D'UNE GROSSE TAN-
TOUZE QUI ME PROPOSE ...







CE TRUC-LÀ S'EST MIS EN
BRANLE TOUT D'UN COUP,
ET ÇA A POUSSE' UN CRI DE
HAÏNE, J'VOUS JURE, MON-
SIEUR L'AGENT !

^
C'EST PARCEQUE
T'ES UNE MACHINE, ART,
UN APPAREIL.

L'ARMOIRE
DIT ALORS :
"OUAIS, C'EST
EXACT ! CE P'TIT
SALOPARD A BIEN
DEVINÉ."

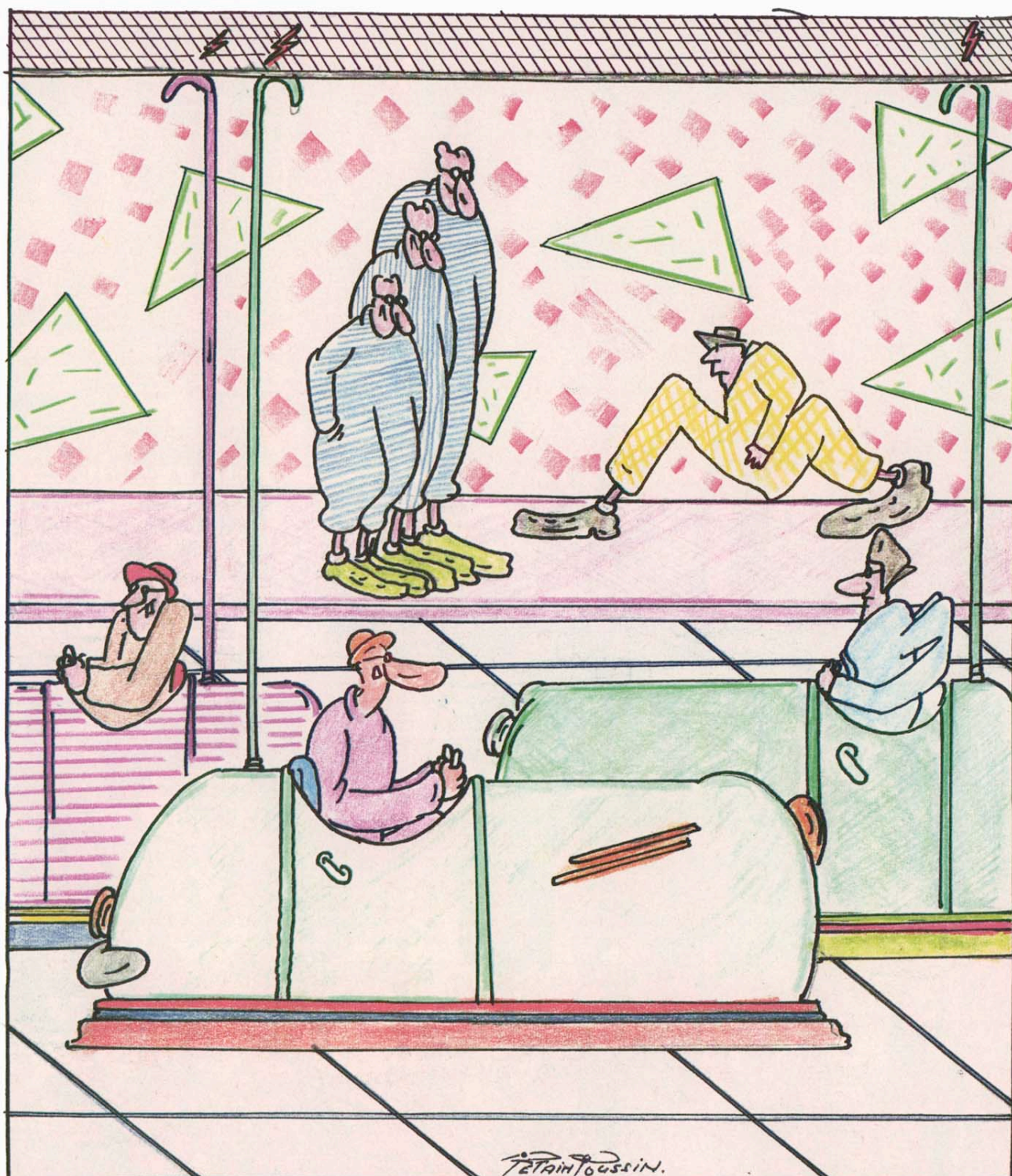
(à suivre)

LES DEUX FRANCE

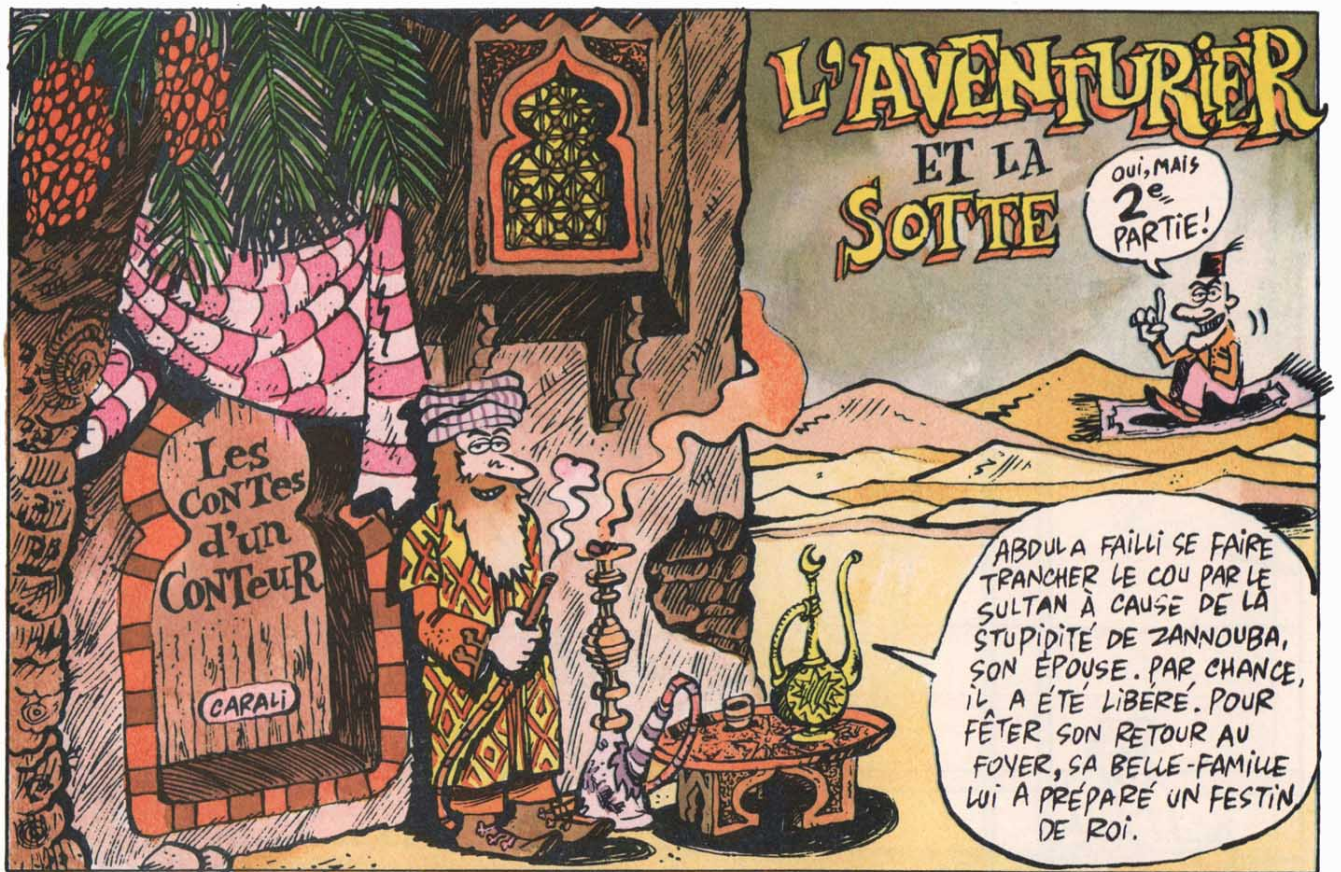


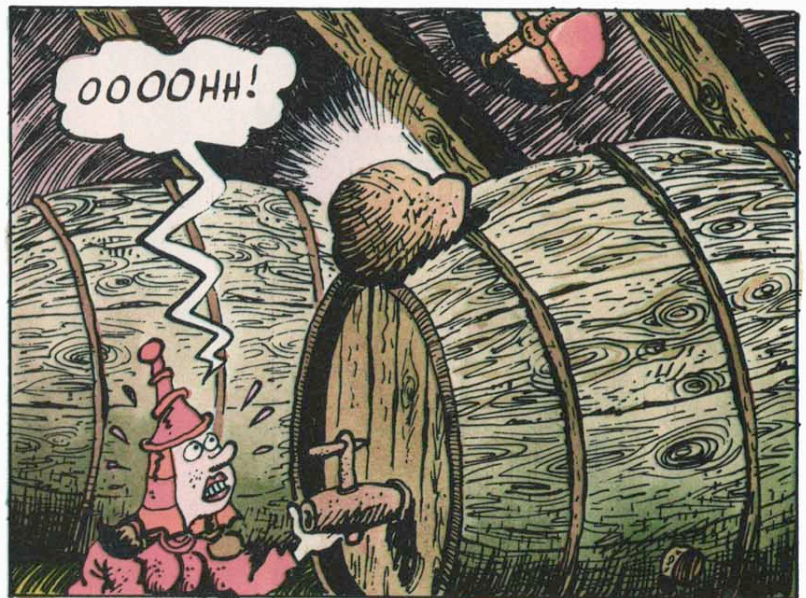
Voici LA FRANCE QUE JE HAIS, CELLE QUI RAMPE,
QUI S'AGENOUILLE, CELLE QUI EST SOUMISE DEVANT
LES ROIS ARABES. POUR MOI, CETTE FRANCE
PEUT CREVER.

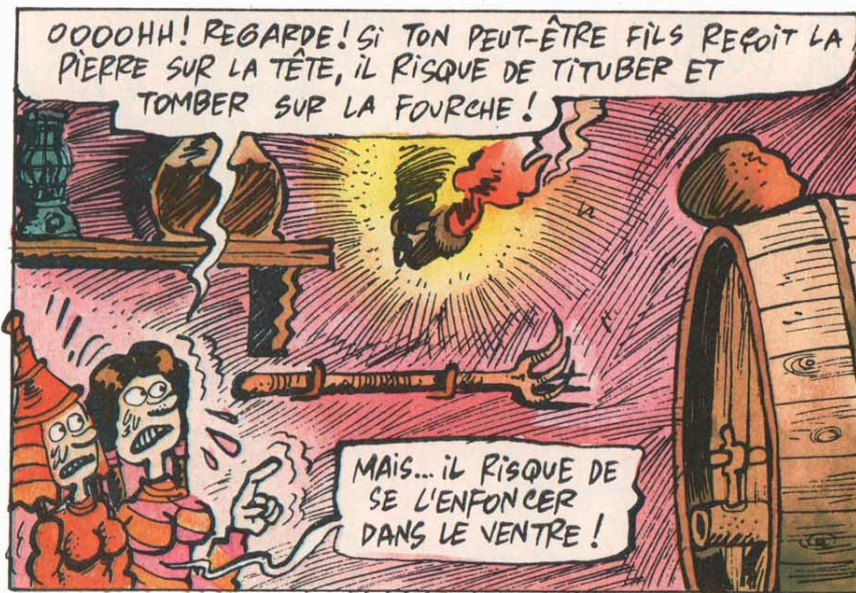
①



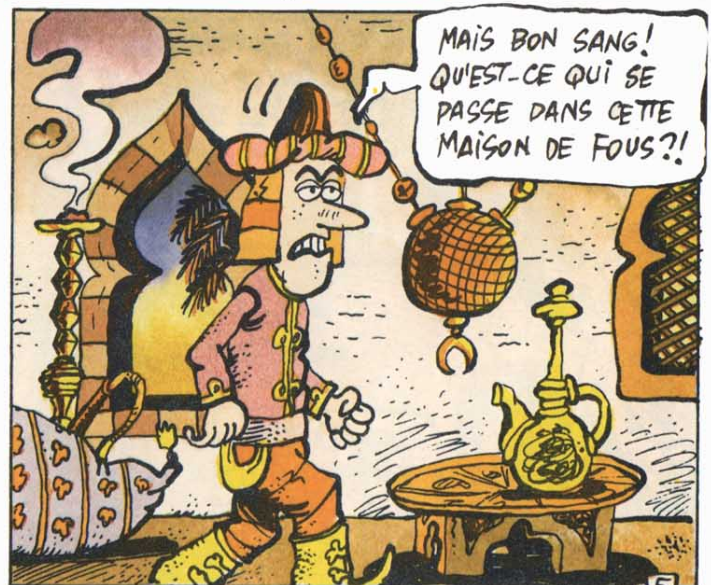
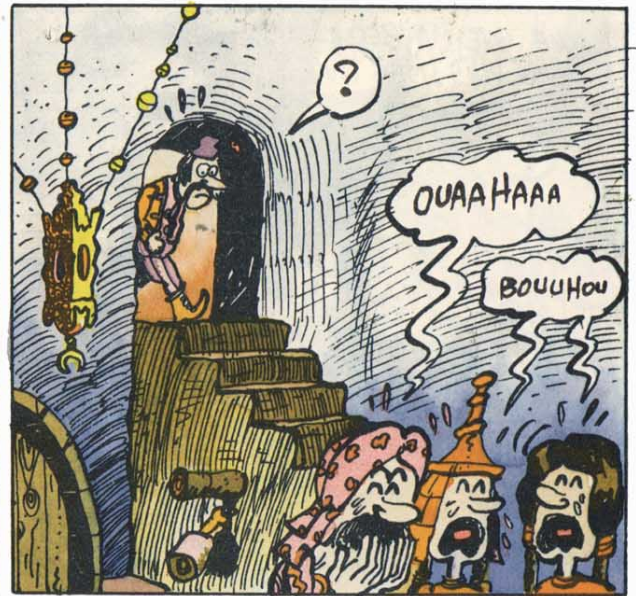
Voici LA FRANCE QUE J'ADMIRE, CELLE QUI EST LIBRE, "DÉMERDE". VOYEZ L'IMAGE CI-DESSUS: ELLE SE PASSE À BOURG-EN-BRESSE. ET C'EST GRÂCE À SON ÉLÉGANTE CENTRALE ATOMIQUE QUE LA MUNICIPALITÉ A RÉUSSI À ÉLECTRIFIER TOUTE LA VILLE ET 30 KILOMÈTRES AUX ALENTOURS. ICI, PLUS DE BESOINS DE PÉTROLE, DONC PLUS BESOIN DE RAMPER... "VIVE LA FRANCE LIBRE."

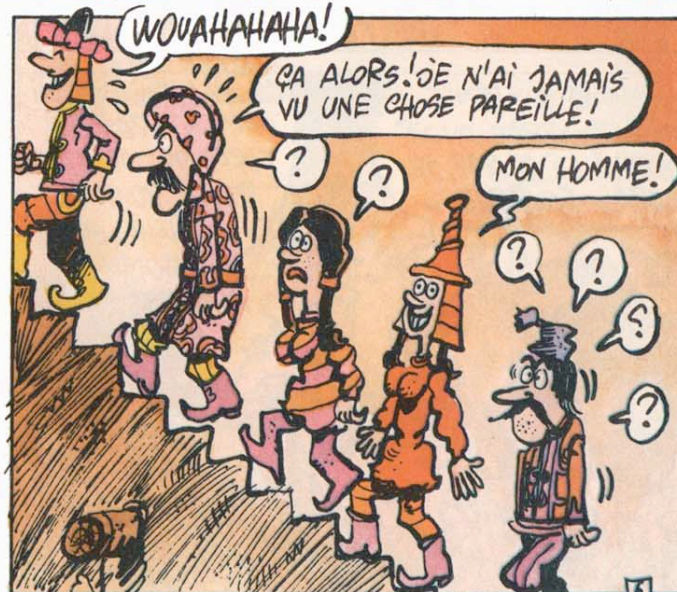
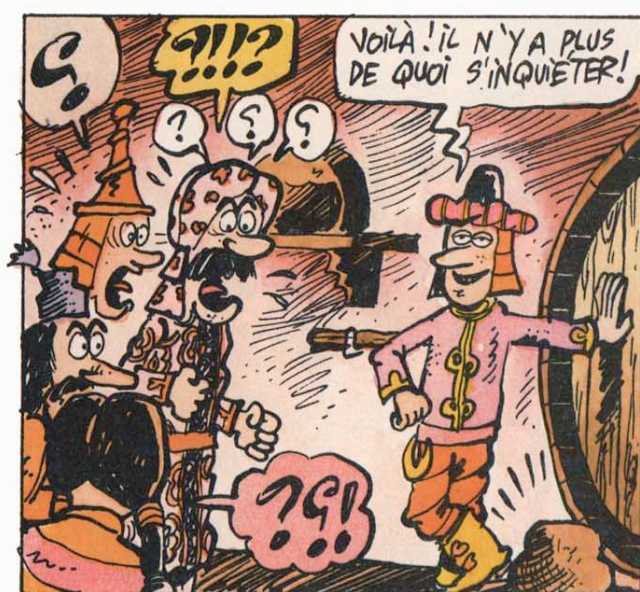




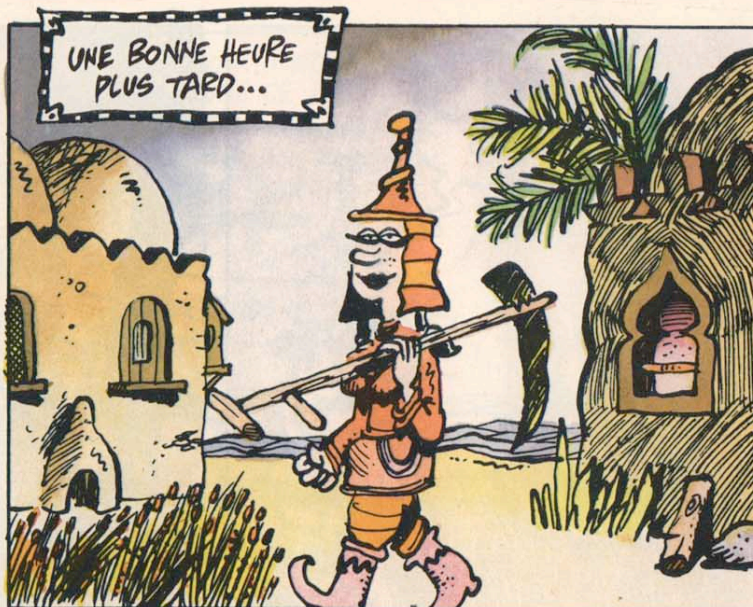


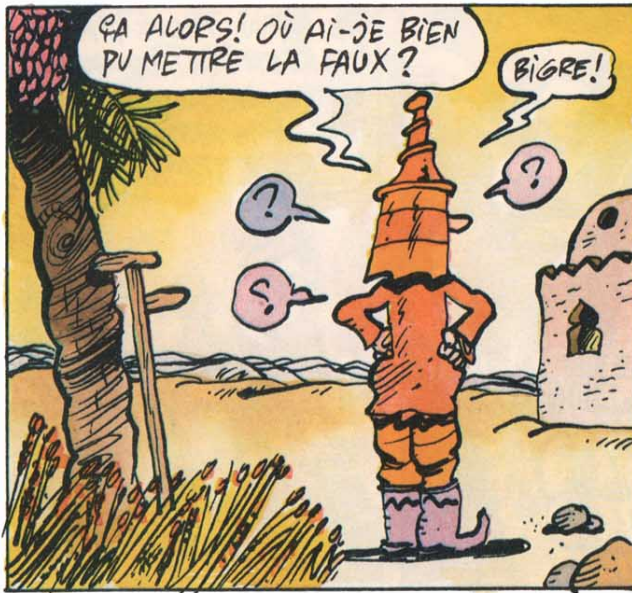
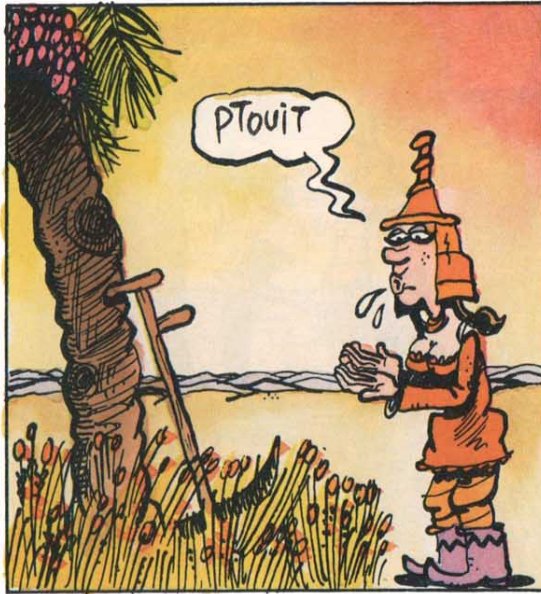


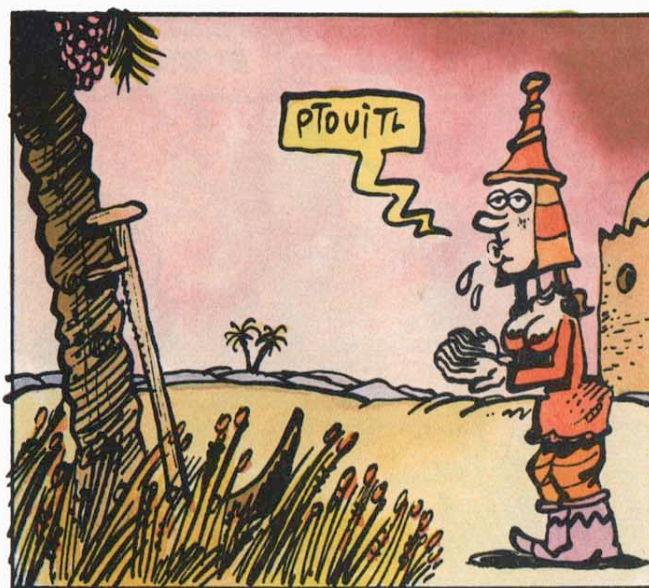


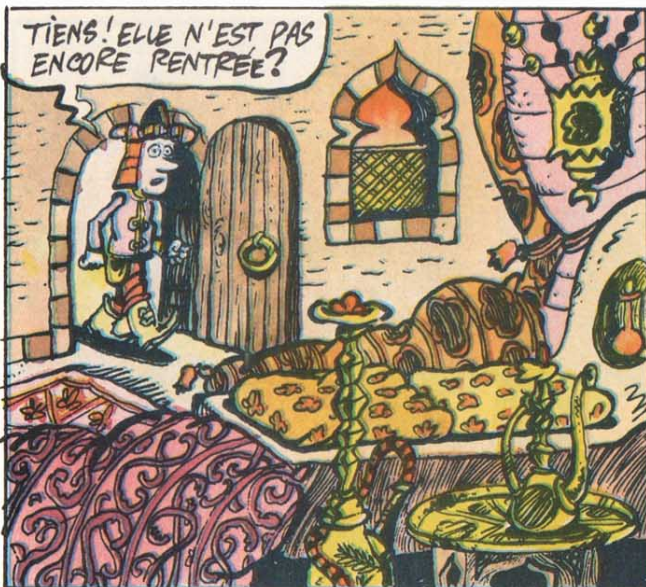
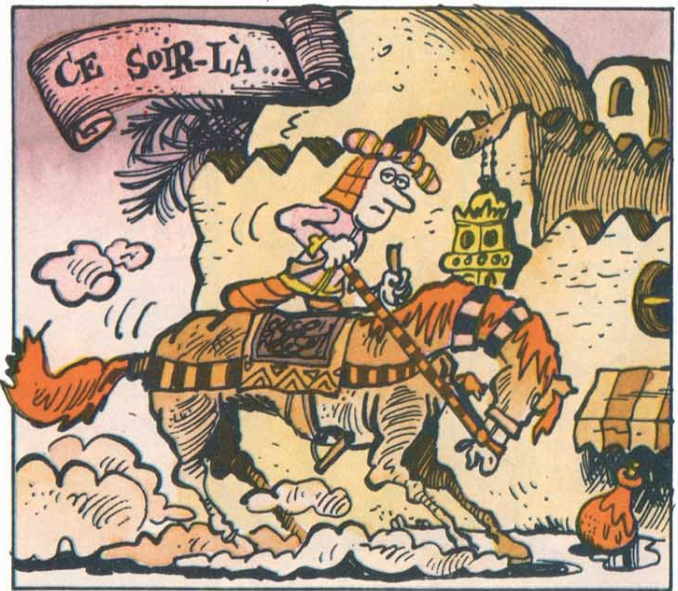




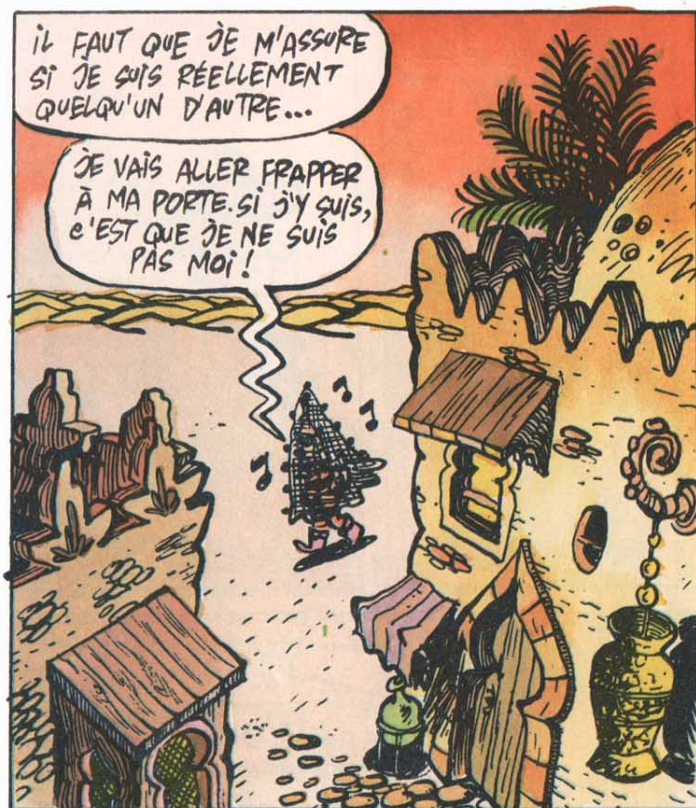












★ POLAR ★

DROIT DE SUITE

PN envierait presque ceux qui ont lu très peu de polars : que de découvertes il leur reste à faire ! Mais pour les autres aussi il y a beaucoup de découvertes à faire ; sans parler (pour l'instant) des Français, des tas de nouveaux auteurs américains nous arrivent, surtout par le truchement de la Série Noire. Qui diable sont John Gill (*Une fiancée un peu gonflée*), Ned Crabb (*La bouffe est chouette à Fatchakulla*), Peter Heath Fine (*Les trains ne siffleront plus*) ? Des mecs intéressants, des auteurs à suivre, c'est sûr, et on ne sait rien de plus pour le moment.

De même qu'on ne sait rien de

Tim Sullivan, Jim McCormick ni Dennis Smith, les intéressants petits nouveaux de la tranche 1797-1809 de la SN.

Le McCormick, *Terminus Berlin* (SN 1807), est le moins attrayant des trois, qui raconte avec une méticulosité noirâtre, couleur de crasse, une enquête de police allemande. Mais on aurait tort de le lâcher en route, comme j'ai failli faire au bout de quelques chapitres, après une scène de débauche germanique qui semblait inutile, et donc complaisante. En fait, tout est utile, dans ce bouquin. Brique après brique, maçonnant d'un air soigneux et borné, l'auteur part d'un petit assassinat minable pour aboutir, saperlotte ! à une conspiration contre la paix mondiale et à quelques consi-

dérations métaphysiques (houba ! houba !) de bon aloi. Le thème général a beau être éculé, le style – justement cette méticulosité noirâtre et bornée – finit par servir les ambitions du romancier. Auteur à suivre.

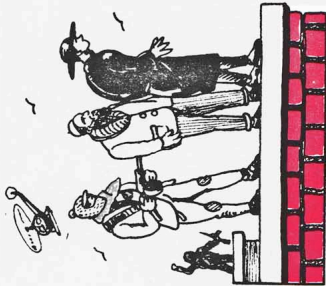
De Tim Sullivan, *La ballade des diamants perdus* (SN 1798) est au contraire une espèce de « super-thriller », qui joue sur l'énormité dans chacune de ses séquences. Ainsi le hold-up avec prise d'otages, par quoi ça commence, intéresse-t-il la totalité d'une rue, des dizaines de diamantaires juifs, et un commando militaire de faux Palestiniens, dont on découvre aussitôt que c'est un gang de Noirs commandé par des officiers de l'IRA. De même verra-t-on des Bérêts Noirs intervenir avec une arme quasiment de science-fiction, ce qui donne lieu à un gag fort meurtrier,



A ROULER



DOUWE EGBERTS. HOLLAND.



voire massacrant. Une semblable excentricité gouverne les personnages et leurs rapports – on vous recommande par exemple l'aberrant *super-intendant* dépeché par Scotland Yard pour prêter main-forte aux flics new-yorkais, lesquels, sous saugement irlandais, sont très convulsés d'avoir à pourchasser l'IRA. Traitant ces excentricités d'une manière non pas burlesque, mais « réaliste », Tim Sullivan a inventé l'humour lui-même new-yorkais irlandais. Auteur à suivre, derechef.

Enfin Dennis Smith, avec *La cendre et le clinquant* (SN 1805), a réalisé un très agréable polar néo-classique, schématiquement comparable à ces films néo-hollywoodiens d'intervention civique dont l'acteur Al Pacino, en particulier, s'est fait une spécialité. Sauf que le bouquin de Dennis Smith est plus subtil que la plupart des films de Pacino. L'intrigue a un intérêt documentaire original, puisque le héros est un enquêteur du corps des pompiers de New York, cherchant à éclaircir une affaire d'incendie volontaire très meurtrier. Plus profondément, le sujet touche aux oppositions sociales dans la ville. Les politiciens magouilleurs et leur gestion de la cité – qu'ils livrent quasiment aux risques d'incendie afin de s'emparer des poches – deviennent les véritables ennemis du héros, bien davantage que l'incendiaire flippé qu'il traque. Le thème social est partout repris en contrepoint : dans le personnage du père du héros, vieil organisateur syndical, porté sur la bouteille et quelque peu raciste quoique frotté au marxisme, pestant indéfiniment contre l'exploitation générale et la lente destruction de New York par les puissants ; et dans le personnage de la maîtresse de

l'enquêteur, fille émancipée de la haute bourgeoisie, et qui nous fait penser à la Grace Kelly de *Fenêtre sur cour*, bien avant que l'auteur nous signale justement, une ressemblance entre Grace Kelly et la mère de l'héroïne. Une écriture tout à fait fine ne cesse de tresser ainsi des réseaux d'allusions thématiques. Par exemple, deux scènes dans des boîtes à la mode, genre *Palace*, évoquent l'extrême corruption des mœurs de l'élite, et d'autre part, dans une telle boîte, après qu'elle a été incendiée, l'auteur signale une mosaïque, et un couple carbonisé enlacé : l'allusion à Pompéi n'est pas explicite, elle est, pourtant, certaine, et il n'en faut pas plus pour suggérer à l'inconscient du lecteur un parallèle entre l'agonie de New York et la décadence de Rome. De tels détails, très nombreux et toujours très discrets, enchanteront ceux pour qui un texte, même polar, ne vaut pas seulement comme « narration » mais comme enlacs de significations chambrées d'échos, tapisserie. Cet auteur aussi est désormais à suivre. Ce Dennis Smith a du talent.

Parfois aussi, et c'est bien agréable, on découvre un type qui avait déjà publié sans qu'on le remarque. Aussitôt on part à la pêche de ses ouvrages précédents. Puisque *La rue devient folle* de Malcolm Braly (SN 1792) est très intéressant, on se rappelle, comme l'écrit la revue *Polar*, « chez les bouquinistes pour trouver ses deux précédentes Série Noire, tout aussi implacables (*Un temps était sale* – n° 937 ; *Un temps de chien* – n° 1148) ». Pour l'instant j'ai seulement mis la main sur le premier. Je ne sais si « implacable » est le qualificatif qui convient, c'est en tout cas une chose très originale, et moins un « roman policier » de caractères, dans le milieu des musiciens de jazz *beatniks*, de *fraine-patin* et *camés*, à San Francisco au début des années 60 : c'est finalement la question de la « pureté » de la création artistique, dans un monde entièrement pénétré par les rapports marchands, qui est le centre de l'ouvrage, et quant au flic obsédé par la chasse aux camés, n'est-il pas, plus essentiellement, un chasseur d'artistes ? (Soit dit en passant,

le bouquin ne souffre que très légèrement d'être daté – la fumée y est un délit grave ; il souffre un peu davantage d'une traduction qui connaît mal le jazz, confond un moment trompette et saxophone, et parle de « quatre » tout court, là où il s'agit d'échanges de quatre mesures, c'est-à-dire de quatre- quatre. Ce que j'en dis, c'est par cuistrerie, certes.)

UN P'TIT GAMAY, LEON !

Ce calembour affreux, on s'étonnera de ne pas le trouver dans le nouvel ADG. Pour venger *pépère* (SN 1806), polar tourangeau plein de gamay et de rats, ose écrire l'auteur, *Bravo, souris-le à l'amateur*. Voilà un roman très cohérent, très abouti, excellent. Au fait, même les calembours ont leur place dans sa cohérence. Autre nationaliste et réactionnaire, ADG maintient et renouvelle, au milieu d'un néopolar, souvent entraîné par le gaulois, la tradition d'Albert Simonin et de San Antonio. On exalte le territoire (non pas Pigeon ni Montmartre, ici, mais le Val-de-Loire), que dégradent, ignominieusement, le modernisme, les politiciens pourris de vices

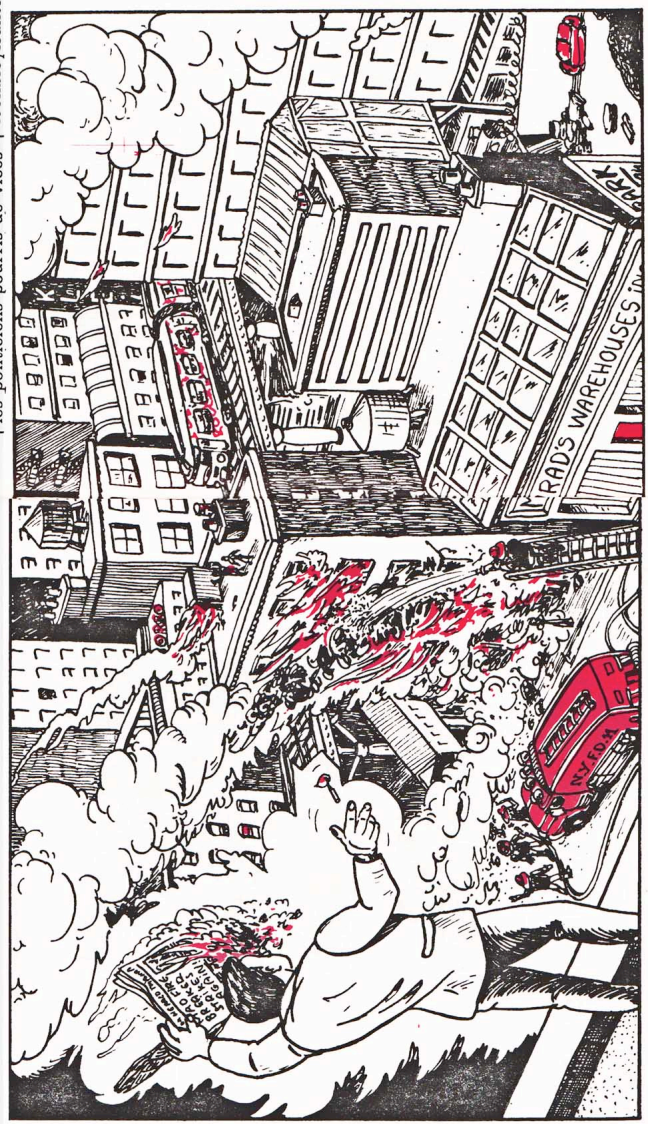
et de crimes, les « achélèmes » hantés par des bougnouls misérables et salaces, et les rotards communs prêts à se changer en braqueurs enragés. On aime ce qui ne change pas, ce qui se maintient contre la dégradation moderniste : les vieux bistrots, les boutiquiers finauds et patoisants, les vins de la Loire, le chignon parfait – ordonné comme un jardin à la française – d'une jeune fille au regard clair et aux manières excellentes, et puis le droit de tirer vengeance soi-même, inflexiblement du petit salopard qui a buté bestialement votre grand-père inoffensif et aimé. Enfin, on aime et on exalte la langue nationale, celle de Rabelais et des classiques, celle des grands pamphlétaires de droite et de Louis-Ferdinand Céline, celle enfin de la verve populaire d'où les calembours, à côté de l'argot, des néologismes cocasses, et des graphiques *franciscains* : « chorte », « soultour », « dline », « out-qué », et même « coule » (pour cool).

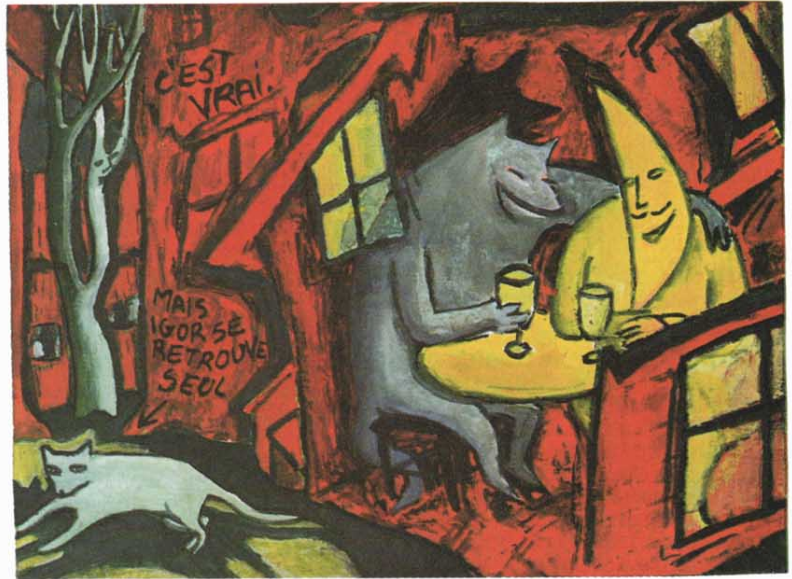
Dans le flot d'allusions et de gags, tout n'est pas toujours de la meilleure eau (une ou deux envolées, « céliniennes » – ou leubloyisantes – contre la ré-

publique des voleurs tombent dans le Rebattet rebattu), mais peu importe : puisque c'est un flot, il est normal qu'il charrie (bouffre ! voilà-t-y pas que je m'y mets aussi ?). Et l'aversion que j'ai pour les opinions d'ADG m'empêchera toujours, j'y compte bien, de tirer de ses romans un plaisir entier. Mais voici un auteur qui évolue fort bien, de mieux en mieux maître de ce qu'il fait. Ses thèmes et ses tons, épars et variés dans ses neuf ou dix premiers ouvrages, se sont joliment réunis ensuite. *Le grand môme* (SN 1717), *Juste un rigolo* (SN 1721), et à présent ce *Pour venger pépère*, sont les trois premiers épisodes d'une saga cohérente dont j'attends la suite avec appétit.

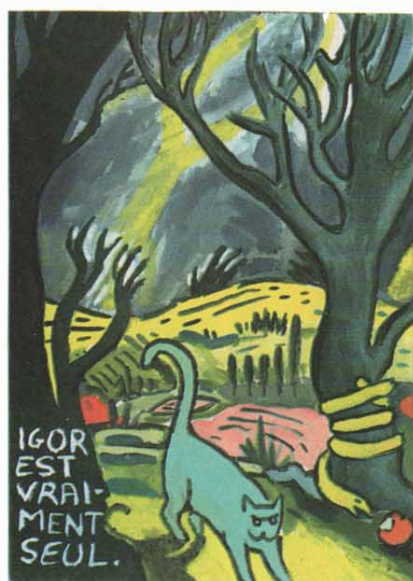
Manchette

PS. Puisqu'on en est à parler de ces patriarches du nouveau polar-français qui osent encore s'accrocher au cocotier après trente-cinq ans, n'oubliez pas la réédition, chez Néo, de l'introuvable *Monsieur Cauchemar* de Pierre Siniaï, livre pré-historique (1960 !). On y verra que cet auteur, enfin fêté de toutes parts à présent, était déjà capable des pires extravagances. Loué soit-il !











What's up Doc?

RIVOIRE GAGNE UN CÉSAR

Paris, le 8 février 1980.

Mon cher Carret,

Si tu avais regardé la télévision au soir du samedi 31 janvier, tu aurais eu la surprise de me voir grimper sur la scène du Palais des Congrès, devant 3 000 spectateurs, filmé en Eurovision et accueilli par Romy Schneider et Roman Polanski, pour y aller chercher le César du « meilleur court-métrage d'animation de l'année »...

Cette phrase, certes quelque peu pompeuse, était gravée sur une plaquette de métal que j'ai malheureusement perdue en l'empoignant pour soulever le César, afin de vérifier qu'il pesait bien les 4 kg annoncés.

Certaines personnes ont tendance à mettre en doute la beauté de cette sculpture, due à l'immense talent du grand artiste César. Ces personnes ont vraiment tort. Ça oui, vraiment tort. Ce magnifique objet d'art est une statue qui a été compressée, un peu comme les automobiles usagées à la casse. D'après moi, en examinant attentivement l'œuvre, je pense que la sculpture avant compression pouvait être :

- Une nature morte composée de fleurs et de gâteaux ;
- La tenue d'apparat d'un grand général ;

- Ou encore un tableau en volume représentant Al Pacino dans « le Parrain n° 2 », se jetant sous le lit pour éviter les balles.

De plus, cet objet, contrairement à ce qu'on pourrait penser, est d'une grande utilité. Par exemple, le week-end dernier, j'ai ramené une cuisinière à gaz de Bry-sur-Marne dans ma 4L ex-PTT rachetée aux Domaines ; eh bien le Cé-

sar qui se trouvait là s'est révélé épatant pour caler la cuisinière. Alors, tu vois...

Cela dit, si tu avais regardé l'émission, tu ne m'aurais peut-être pas reconnu, dans mon costume sombre et avec ma cravate... Le costume m'avait été prêté par Gilles, qui en possédait également un second qui avait appartenu à Emmanuel de la Taille. Malheureusement, celui-ci étant plutôt du genre colibri anémique, le costume aurait certainement convenu davantage à toi qu'à moi. La chemise appartenait à Luc, les chaussures au père de Laure, et c'est le charcutier du coin de ma rue qui m'a fait le nœud de cravate. Avant l'annonce des Césars, j'avais prudemment reboutonné mon pantalon, au risque de périr, et j'ai bien fait, tu me vois en Eurovision, le futsal béant... Le lendemain, ma concierge m'a alpagué : « Oh, ça oui, c'était une belle soirée ! » Comme je lui expliquais que le costume et la cravate m'avait été prêtés par un ami, elle me répondit : « Allez, vous en faites pas, je sais ce que c'est, moi aussi j'ai connu la misère... » Jean-Christophe Villard, autre « nominé », pour son dessin animé le Réveuil avait loué un costard à 180 F. Par contre, il portait ses godasses en plastique de l'armée... Avec ma copine Laure, qui avait enfilé le faux vison de sa mère, on est descendu dans la 4L jaune fourgonnette. Comme on a emmené Jean-Christophe, forcément, il est monté à l'arrière dans la caisse. Ça avait l'air de surprendre les gens. Surtout quand nous avons redescendu les Champs-Élysées avec le César pour aller au Fouquet's. Parce que nous étions invités à manger au Fouquet's. Avec les stars. Enfin, presque. En arrivant, on était

canalisés, les vraies stars au milieu, les moins stars et les pas stars du tout (cette catégorie comprenant les courts métragistes) sur les ailes. Ce qui fait que nous avons dîné pendant trois heures sous les regards d'ahuris collés aux vitres pour tenter d'apercevoir Catherine Deneuve ou Gérard Depardieu. On se serait cru dans Le petit théâtre de Jean Renoir. Pour Villard, l'événement le plus marquant de la soirée restera Paul Préboist pissant à n'en plus finir dans les pissotières du Fouquet's, à la fin du repas...

Enfin, tout ça n'est que brouille. L'important, c'est le César. Quand Polanski a annoncé les films d'animation nominés, il a lu « le ménage » au lieu du « Manège ». Ça commençait bien... Il a parlé du court-métrage, comme quoi il est un cinéma idéal pour les débutants. Tu parles, entre le documentaire et le film de fiction, la moyenne d'âge tournait autour de 50 balais...

Après la remise des machins, on nous a fait descendre, nous autres courts-métragistes, dans une salle de réception où une nuée de photographes se sont rués sur nous pour nous mitrailler de leurs flashes... Puis ils se sont rendu compte que nous étions et se sont relativement vite calmés. Ne restait plus que le ringard de la bande qui n'avait pas encore réussi à faire le point. Pendant cette séance, le producteur Paul de Roubaix, César pour le documentaire, qui est borgne comme les grands d'Hollywood Raoul Walsh, Nicholas Ray ou Tex Avery, me dit : « S'ils continuent, j'enlève mon bandeau... »

Enfin, nous sommes remontés sur la scène pour la grande finale, comme au cirque. On m'a

fourqué un immense bouquet de fleurs, que j'ai heureusement réussi à refiler à la petite nana qui toute la soirée apportait les enveloppes...

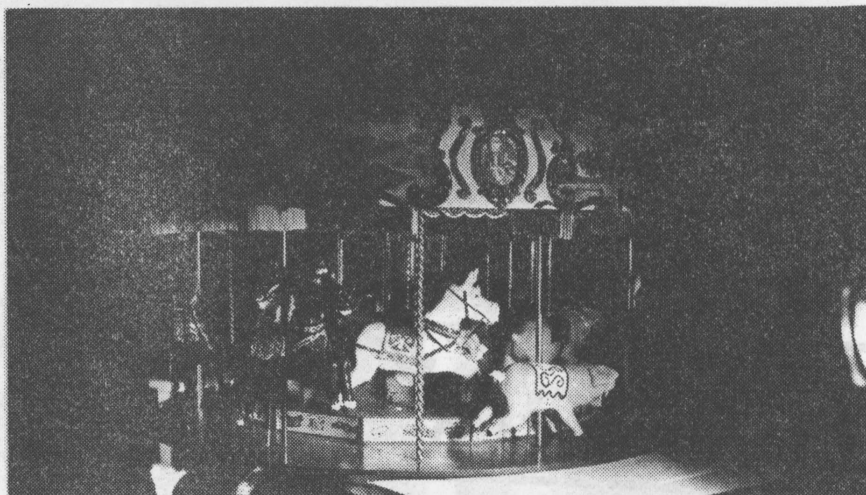
Sur la scène, près de moi, il y avait Alain Resnais. Il avait l'air du bon élève sage et poli, tout en étant complètement absent et détaché. Ça doit quand même être dur, quand on s'appelle Resnais, de participer à la « Soirée des Césars » !

LE MANÈGE

LE MANÈGE, comme *l'Evasion*, est un film de marionnettes animées. C'est Marc Caro, l'illustrissime dessinateur de BD, qui a modelé les têtes des personnages. Pour *l'Evasion*, elles étaient simples, teintées au cirage avec des orbites très enfoncées, obligeant à utiliser des éclairages expressionnistes. Pour *le Manège*, les personnages possèdent des yeux (pour animaux empaillés), ils sont gouachés, et portent parfois lunettes et moustaches.

L'Evasion raconte l'histoire d'un taulard qui tente chaque soir de se frayer un chemin au travers des couloirs, des souterrains, des égouts, sciant des barreaux, forçant des cadenas, pour finalement arriver jusqu'au dernier soupirail avant la rue. A ce moment, on s'aperçoit que toutes ses manœuvres ont été filmées en vidéo par les gardiens. Comme les personnages étaient constitués de fil de fer recouvert de mousse, par conséquent difficiles à animer, je me suis efforcé de centrer l'intérêt davantage sur le découpage, montrant par de courts plans les diverses périodes de la journée et des nuits qui se suivent et se ressemblent.

Le Manège est un film aussi gai. C'est un mélange de quelques éléments que depuis longtemps j'avais envie de mettre en film. Paris la nuit, sous la pluie, avec l'eau tombant en contre-jour face aux réverbères, les pavés luisants, les lumières orangées des anciennes entrées de métro, les poubelles qui roulent, les journaux qui volent sur les trottoirs, les parapluies qui se retournent, les écharpes qui claquent au vent, l'eau qui ricoche sur le toit des vieilles pissotières, les colonnes Morice détrempées, de grandes silhouettes noires qui se glissent le long des murs de crépis à l'éclairage rasant. Et puis, curieux contraste, dans cette ambiance glauque, une image que j'ai vue un soir d'hiver près



Le manège

d'Enghien-les-Bains, un manège de chevaux de bois dans la nuit, tout rutilant, avec ses lumières, ses reflets miroitants, ses scintillements, les rires niais des chevaux et des cochons aux dents féroces (modèles par Caro...), ses peintures naïves, fanfreluches colorées, bâches délavées, colonnes dorées et torsadées, tout cela tournoyant au son de l'orgue de foire.

L'histoire-prétexte à ce film d'ambiance montre des parents qui traînent leurs gosses aux crânes rasés, avec pèlerines et bérets, jusqu'au manège où personne n'a vraiment l'air de s'amuser. Sous les yeux d'un « joueur de flûte de Hamelin matiné de docteur Mabuse », comme dirait Carret, les moutlets tentent d'attraper le pompon. Ceux qui n'ont pas réussi sont condamnés à suivre le vieux dans les souterrains pour aller faire tourner les rouages du manège.

Toutes les images de Paris sous la pluie, ou des engrenages et mécanismes du manège, sont rythmées sur une musique de Philippe Sarde, qu'il avait composée pour le film de Granier-Deferre : *le Train*.

L'avantage du film de marionnettes animées, pour moi, est d'être proche du cinéma de prise de vue réelle (cadrages, lumières, jeux des « acteurs ») tout en possédant un fabuleux décalage poétique et plastique que ne peut atteindre la prise de vue réelle. De plus, le réalisateur peut être intégralement l'auteur du film, dans la mesure où il contrôle chaque élément, chaque détail, la couleur des yeux des personnages, la matière composant les vêtements, le reflet des parapluies mouillés, le moindre rayon de lumière, la synchronisation, la musique, et bien sûr le mouvement lui-même, puisque l'animateur, en artisan, touche l'essence même du cinéma, en fabriquant, en créant le mouvement, à raison de 24 images par seconde, c'est-à-dire 24 phases de travail complètement contrôlées, qui peuvent demander jusqu'à une heure de labeur pour une seconde de film.

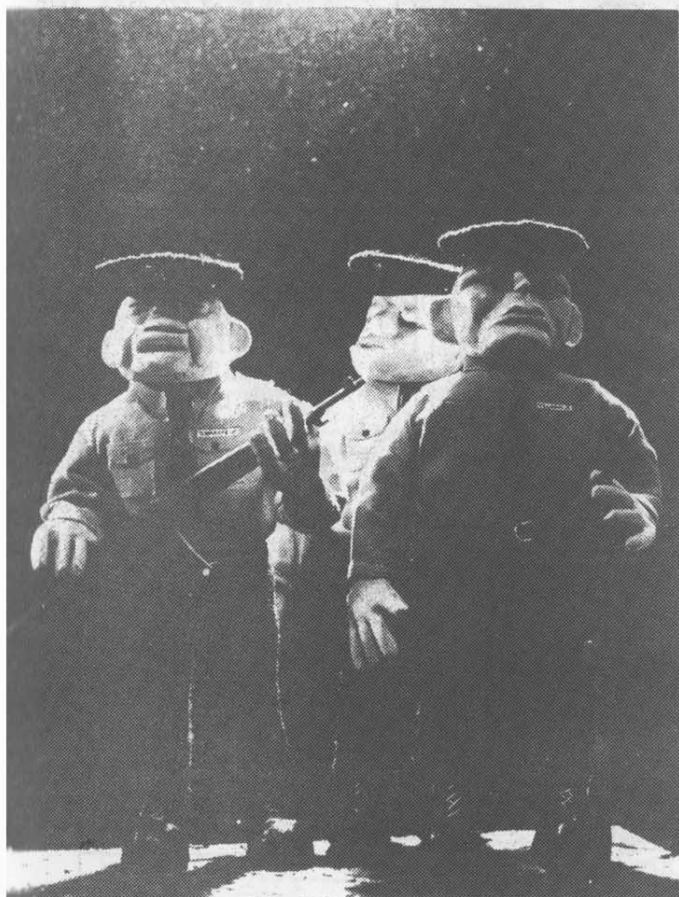
Bien sûr, l'envers de la médaille est qu'il faut une année pour réaliser un film de 10 minutes. Quel film de 10 minutes mérite une année de sa vie ? Une année à être obnubilé à

chaque instant par tous les détails à synthétiser. De plus, au bout d'un an, il faut toujours avoir autant envie de travailler sur la même idée, rejeter les nouvelles qui affluent et qui donnent envie de se lancer dans quelque chose de neuf...

Mais, en fait, je crois que l'animateur, et peut-être plus particulièrement le réalisateur de films en trois dimensions, est comme un gamin qui ne pense qu'à jouer, à prendre son pied. Un copain qui me voyait un jour construire le manège m'avait dit : « Moi, j'aurais l'impression que le père Noël vient de passer, que je n'ai plus qu'à me lever et à jouer au meccano. » Il y a beaucoup de ça dans l'animation. Le plaisir de bricoler, d'inventer, de résoudre de petits problèmes, faire pleuvoir avec un vaporisateur, créer des égouts dans une baignoire, surimpressionner de vraies flammes de bougies avec des personnages modelés, recréer le défaut des écrans vidéo refilmés en cinéma, en dessinant sur cellulo la barre horizontale qui défile de bas en haut...

That all, folks !

Rivoire et Carret



(1 volume : 384 pages,
format 150x220, relié)
Collection ESPACES

35 SIECLES DE POÉSIE AMOUREUSE



Anthologie réalisée
par Pierre HAÏAT
Préface de
Max-Pol FOUCHET

Réalisée avec patience et clarté par un amoureux de la poésie, cette anthologie présente une triple originalité :

- elle couvre une très large période de l'histoire littéraire (de 1500 av. J.C. à nos jours) ;
- elle concerne à peu près tous les pays du monde ;
- elle adopte une classification thématique.

Quinze thèmes — d'où autant de « chapitres » — se sont imposés à l'auteur.

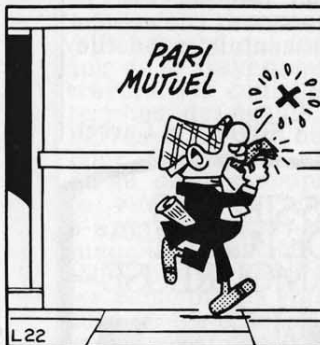
Oeuvre ambitieuse par son ampleur et originale par sa présentation, 35 siècles de poésie amoureuse montre avec éclat l'universalité et la permanence de cet événement plein de mystère qui se cache sous le verbe aimer. Malgré les mutations des sociétés, les ruptures des idéologies, voici l'étrange miroir où hommes et femmes s'identifient, se reconnaissent et vivent leur part d'éternité.

Le cherche midi éditeur
DIFFUSION GARNIER

En vente chez votre Libraire habituel

ANDY CAPP

smythe





FOSDYKE

SAGA

bill tidy

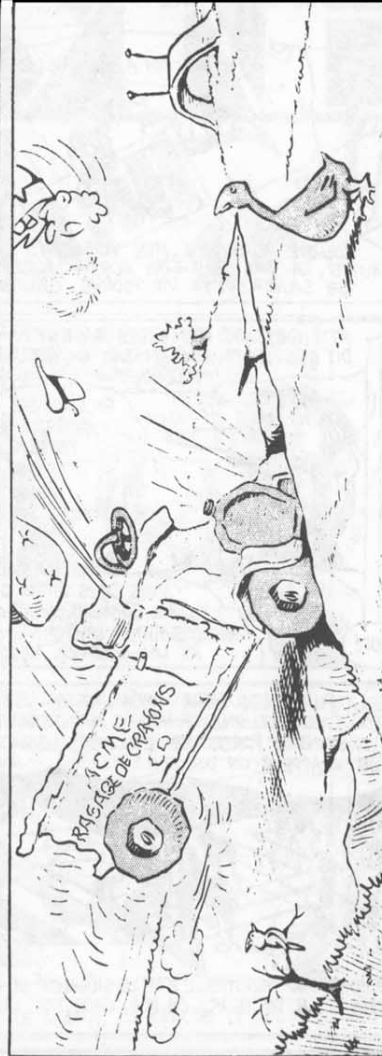
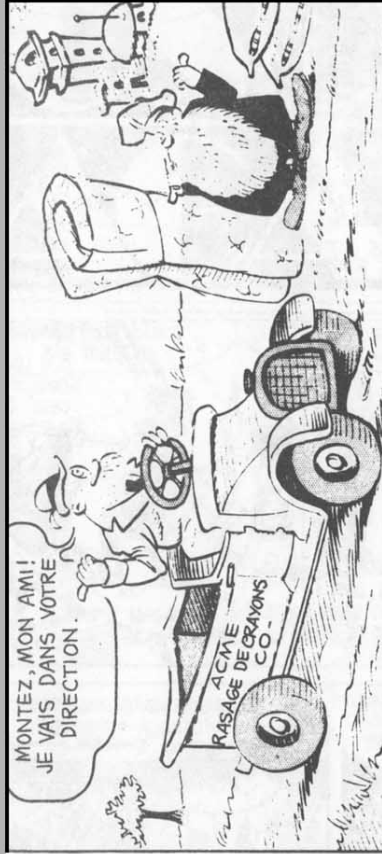
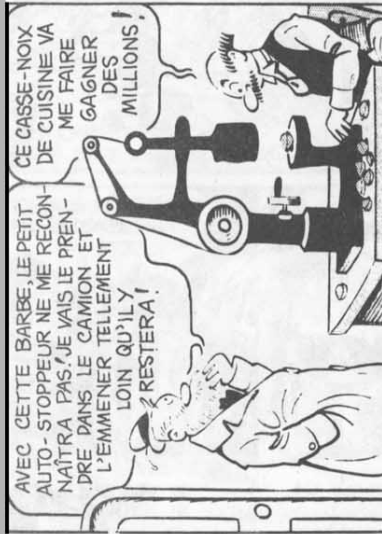




(à suivre)

'THE SQUIRREL CAGE'

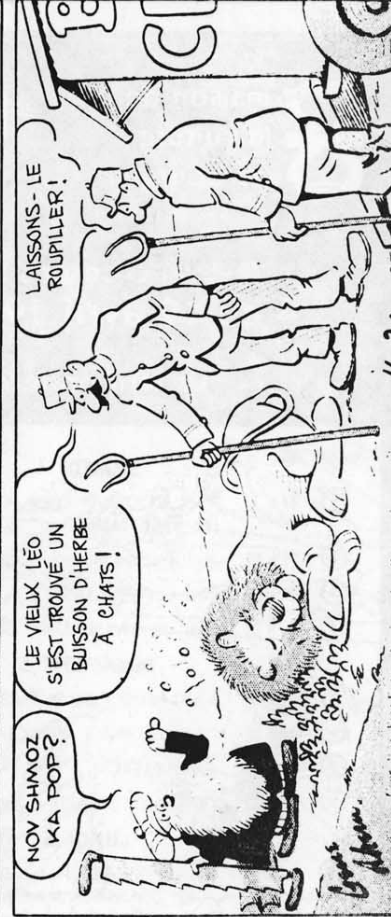
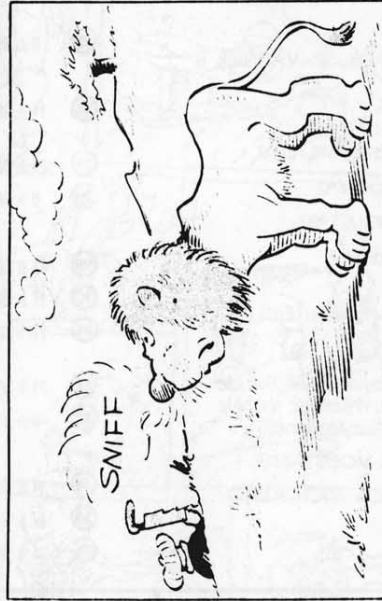
By Gene Allen.



THE SQUIRREL CAGE

By Garth Mow.

Reprinted by U.S. Patent Office.



ADHEREZ

au Printemps de Bourges 81

festival chansons 5
4 au 12 avril 1981

ACHAT DE PLACES PAR CORRESPONDANCE
A TARIF PREFERENTIEL

Le tarif préférentiel nécessite d'adhérer au Printemps de Bourges (45 F)

SAMEDI 4

- ① 17 h 30 Yves RIOU et Philippe POUCHAIN
Les MIRABELLES
- ② 21 h 00 Agrupacion Musica - Golden Gate Quartet
- ③ 21 h 00 Bernard LAVILLIERS
- ④ 0 h 30 Juan José MOSALINI - Gilles LANGOUREAU

DIMANCHE 5

- ⑤ 14 h 00 « BALADAR » par le Théâtre du Galion
- ⑥ 17 h 00 Pierre ELIANE - Pierre RAPSAT - Mimi LORCA
- ⑦ 21 h 00 Julien CLERC
- ⑧ 0 h 30 Christian FERRARI - Jean-Claude VANNIER

LUNDI 6

- ⑨ 14 h 30 Cyril LEFEBVRE - Pierre BENSUSAN
Alain GIROUX + Jean-Jacques MILTEAU
- ⑩ 17 h 30 Dominique BAILLY - Philippe VAL
- ⑪ 21 h 00 Talip OZKAN - Georges MOUSTAKI
- ⑫ 21 h 00 Bill DERAIME - Sonny TERRY
Brownie MAC GHEE
- ⑬ 0 h 30 Jacques FLORENCIE - Claude MONTEILS

MARDI 7

- ⑭ 17 h 30 « Le Temps des Crises » création collective de
la Maison de la Culture (Henri Barbier, Michèle
Bernard, Michel Grange, Alain Meilland)
- ⑮ 21 h 00 Scharif ALAOUI - Georges MOUSTAKI
- ⑯ 21 h 00 « Rockabilly » - JEZEBEL ROCK - VICTOR LEED -
ALLIGATORS
- ⑰ 0 h 30 RUFUS

MERCREDI 8

- ⑱ 17 h 30 « Le Temps des Crises »
- ⑲ 21 h 00 André BURTON - Marie-Paule BELLE
- ⑳ 21 h 00 Plume LATRAVERSE - Hubert- Félix THIEFAINE
- ㉑ 0 h 30 RUFUS

JEUDI 9

- ㉒ 17 h 30 « Le Temps des Crises »
- ㉓ 21 h 00 Wasaburo FUKUDA - Marie-Paule BELLE
- ㉔ 21 h 00 Rock - JUNGLE à FERRAILLE - Jo LEMAIRE +
FLOUZE - EDITH NYLON
- ㉕ 0 h 30 RUFUS

VENDREDI 10

- ㉖ 14 h 30 Edith BUTLER - Richard SEGUIN
Raoul DUGUAY
- ㉗ 21 h 00 ZAKA PERCUSSION - Robert CHARLEBOIS
- ㉘ 0 h 30 Bernard CAPO - Claude LEVEILLE

SAMEDI 11

- ㉙ 14 h 00 Philippe CAUVIN - Claude BARTHELEMY
- ㉚ 17 h 00 Giovanna MARINI
- ㉛ 21 h 00 Ensemble Vocal GUILLAUME DUFAY
Chœurs SIPAN KOMITAS
- ㉜ 21 h 00 Murray HEAD
- ㉝ 0 h 30 « ANATOLE » par la Cie de la Grande Cuillère

DIMANCHE 12

- ㉞ 14 h 00 Claudine DAILLY - Jean GUIDONI
- ㉟ 17 h 00 Anne VANDERLOVE - Patricia LAI - MANNICK
- ㊱ 21 h 00 Jean-Patrick CAPDEVIELLE

Nom
Prénom
Adresse

Code Postal
Ville

Adhésion P. de Bourges

45 F

Billets d'entrée

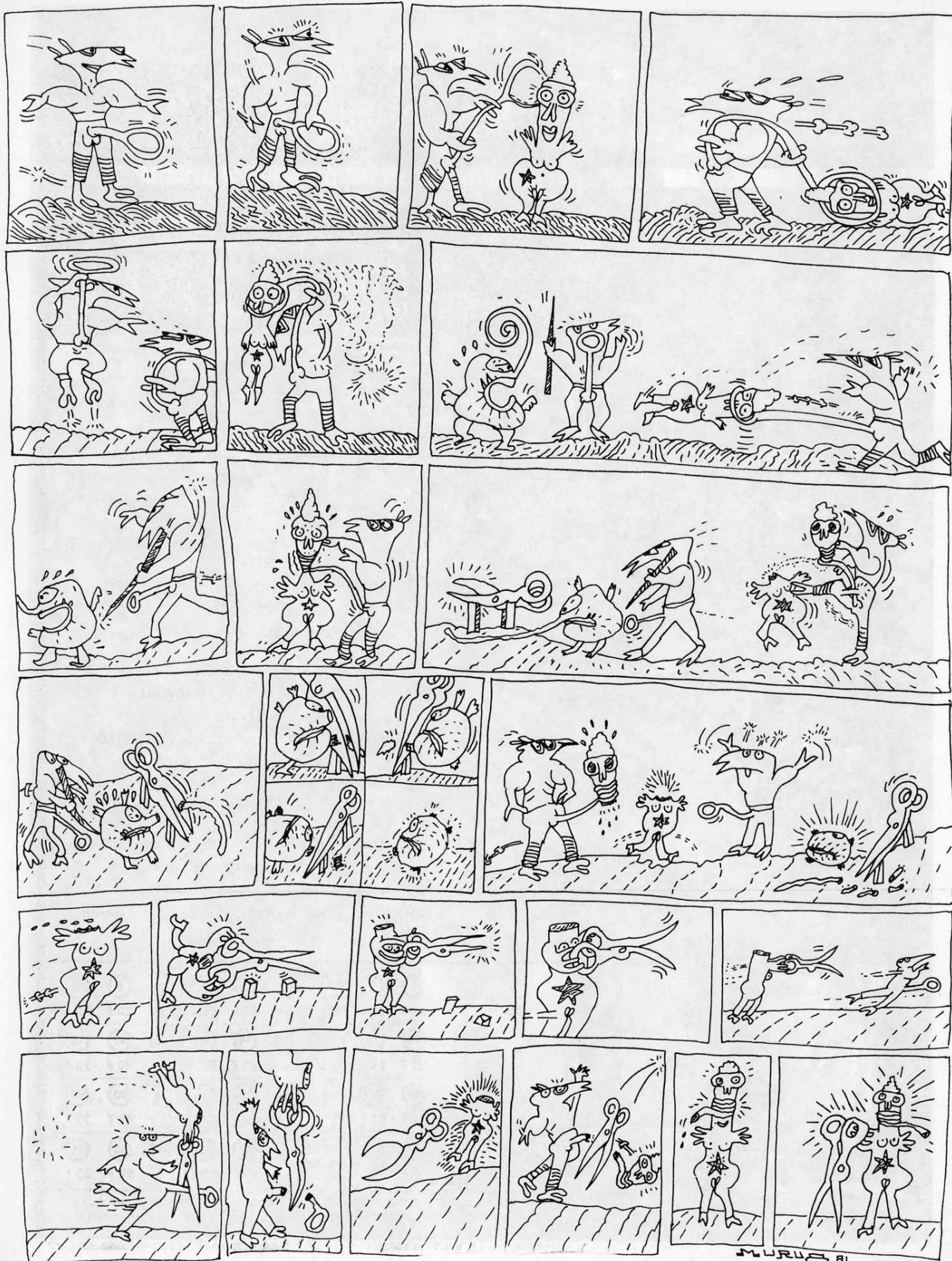
F

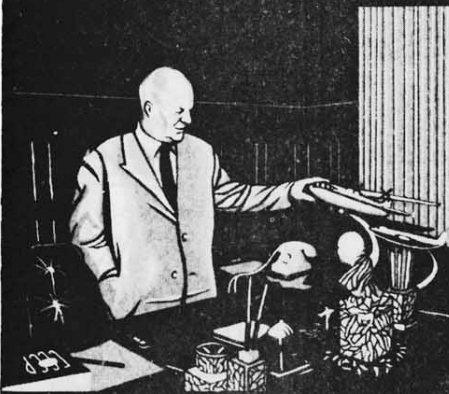
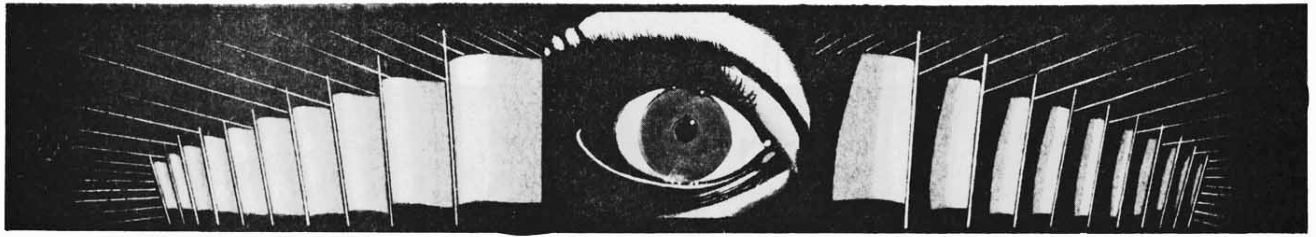
Somme versée

F

①	②	③	④	⑤	⑥	⑦	⑧	⑨
22 F	25 F	33 F	20 F	20 F	22 F	33 F	20 F	22 F
⑩	⑪	⑫	⑬	⑭	⑮	⑯	⑰	⑱
20 F	22 F	33 F	20 F	20 F	22 F	25 F	20 F	20 F
⑲	⑳	㉑	㉒	㉓	㉔	㉕	㉖	㉗
22 F	25 F	20 F	20 F	22 F	25 F	20 F	22 F	33 F
㉘	㉙	㉚	㉛	㉜	㉝	㉞	㉟	㊱
20 F	20 F	22 F	25 F	33 F	20 F	20 F	22 F	33 F

Cocher les numéros des spectacles choisis. Additionner les tarifs correspondant + 45 F d'adhésion. Le chèque bancaire ou postal correspondant est à adresser avec le coupon réponse à la Maison de la Culture de Bourges place André-Malraux 18021 BOURGES, ainsi qu'une enveloppe timbrée.





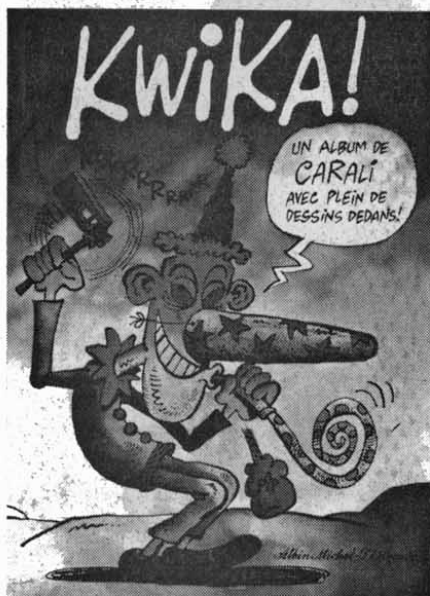
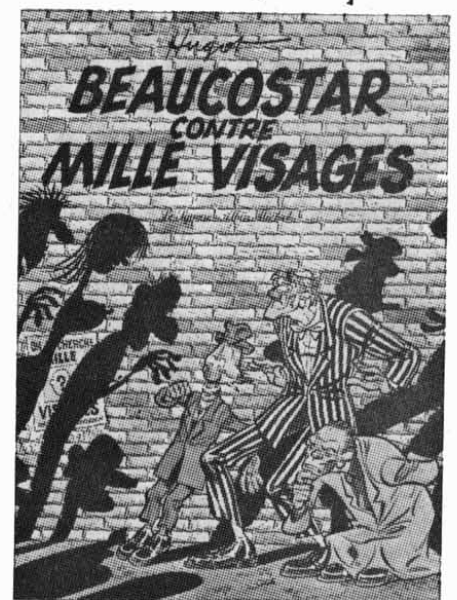
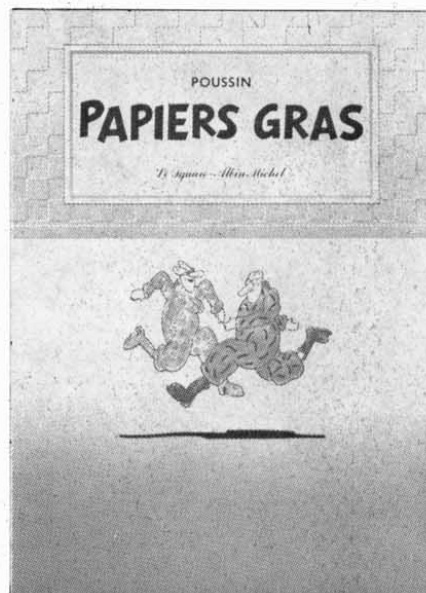
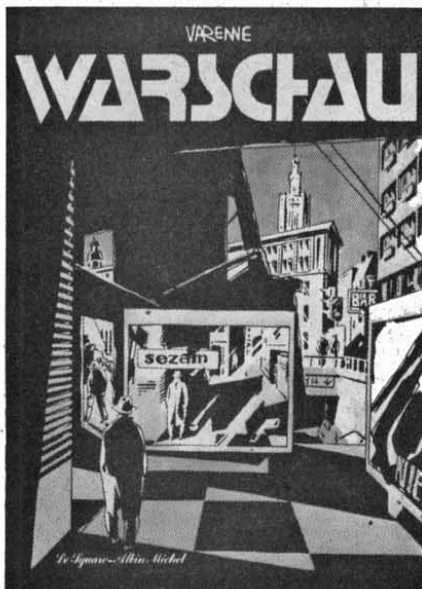




MENSUEL
POLITIQUE - EN VENTE
CHEZ LES MARCHANDS DE
JOURNAUX - 12F

N°1 ENTIEREMENT
CONSACRÉ À GISCARD;
LE N°2 ENTIEREMENT
CONSACRÉ À GEORGES
MARCHAIS ET LE PC, LE N°3
À COLUCHE

DERNIERS ALBUMS
PARUS AUX EDITIONS
ALBIN MICHEL -
LE SQUARE



Les Carnets Français de la Vraie Beauté Artistique.



VOYEURISME

DANS sa réponse à la récipiendaire, mademoiselle de Crayencourt alias Marguerite Yourcenar, monsieur Jean d'Ormesson nous apprend que, comme quelques autres substantifs de la langue française, « écrivain » ne connaît pas de distinction de genre. Et de citer à l'appui : ministre, mannequin, etc. en omettant photographe (1) ! Je ne dirai donc pas une photographe (Sophie Ristelhubert) et un photographe (François Hers) nous donnent... Mais deux photographes nous donnent à Beaubourg une exposition fort intéressante et intitulée « Intérieurs » (2).

De quoi s'agit-il ? Il s'agit, au départ, de l'étrange commande d'un ministère soucieux d'inventaire : photographier le logement social, en Wallonie, de 1945 à nos jours ; extérieurement, et aussi intérieurement. Fascinant !

Pour le malheur des cols blancs, mais pour notre bonheur, la commande dérape, dérape, quitte la ligne jaune et sort de l'autoroute des archives pour emprunter des chemins buissonniers... Ceux d'une exposition et d'un livre (3). C'est que, de par sa densité, ce travail dépasse et abandonne le vecteur régional pour mettre à feu des fusées politico-socio-culturelles à programmation européenne. Inhérentes aux classes occidentales, les notions de consommation, d'accession, d'évolution sociale et d'assimilation esthétique-décorative se lisent en effet et en filigrane de leur constat apparemment glacé et soigneusement divisé en deux parties égales. En couleurs, François Hers photographie des intérieurs post-neutronnés, intacts, où seraient encore sensibles les restes de la vie ; Sophie Ristelhubert les reprend en privilégiant leurs usagers tels des défunts, en noir et blanc (4). Le tout, sans préjudice pour la vérité, sans basse complaisance pour les modèles. Rare, très rare !

Ma première belle-mère se plaisait à répéter que lorsqu'en Flandre un douteux paternalisme se mit en tête d'équiper les maisons ouvrières de baignoires, les infortunés occupants s'en servirent pour y stocker leur charbon, qui

leurs pommes de terre ; et de finement en sourire... Révélés par Sophie Ristelhubert et François Hers, lits et placards Louis XVI, capitonnages et courtepintes Directoire, monogrammes de poche brodés, prince de Galles léger 100 %



Voyeurisme

polyester, vaisselier quasi-retour d'Égypte, cuisines suréquipées (ma première belle-mère risque de grimacer...), nous forcent à reconnaître l'évolution du goût et du look ouvrier !

Aaaah ! Le joug avilissant du machinisme universel dont l'âme est blême comme l'argent (5) !

(1) On croit rêver ! Toutefois, comme Jean d'Ormesson à propos du mot « écrivain », j'ajouterai, mais à propos du mot « photographe », que si ce mot ne connaît pas de distinction de genre, il ne connaît, hélas ou peut-être heureusement, que des différences de force, de talent et de style.

(2) Au C.C.I., du 1^{er} avril au 15 mai.

(3) Edité par les Archives d'Architecture Moderne sous la direction de Maurice Culot. Maurice Culot, qui vient d'être nommé responsable de la mission archives à l'Institut français d'architecture. Félicitera-t-on jamais assez son directeur, Francis Dollfus, de l'excellence de son choix... ?

(4) Cette impression m'est personnelle, une sorte de phantasme. Au vu de ces photos, d'autres en connaissons d'autres... Et c'est là tout l'intérêt de ces documents flagellant (à coup sûr diversement) nos imaginations.

(5) Richard Wagner, « Die Revolution gebe ihm die Starke, die Kunst die Schönheit ! » Œuvres III, p. 40. He ! Oui... Le bougre écrivait aussi.

BANC D'ESSAI

VROUM ! Vroum ! Le masque 10' de Yves Saint-Laurent. Après une nuit passée à boire, voire à satisfaire ses instincts gènesiques les plus effrénés...

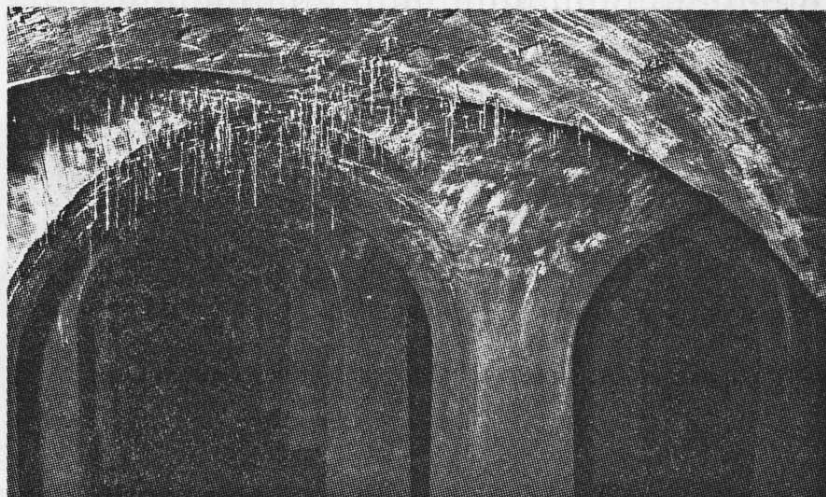
- Ah ! Bittô, quel désir mène tes pieds distraits

Aux dangereux sentiers de la campagne ardente ?

D'invisibles Erôs habitent les forêts,

Et des poisons subtils montent du cœur des plantes (1).

...Il n'est pas rare que de lourdes valoches pendent sous vos yeux, cependant que, s'affaisant, vos joues vous permettraient, à la rigueur, la fantaisie contre nature d'un très personnel nœud papillon. Si un tel matin, votre agenda vous révèle l'urgence de quelque rendez-vous responsable, un bref coup d'œil à votre psyché vous paralysera au point de vous le faire manquer. Eh bien, non ! Grâce à Yves Saint-Laurent, vous y serez ! En moins de dix minutes comme son nom l'indique, le masque 10' de Yves Saint-Laurent à effets légèrement liftants va vous ravalier, miraculeusement. O stupeur ! Stupeur profonde, m'écriai-je lors d'une première application devant la glace de ma salle de bains, cette fois, car il importe de se débarrasser du masque à l'eau tiède, est-ce donc toi, mon ami ?... C'était bien moi, mais avec dix, quinze, vingt, trente, quarante



Reservoir inferieur

ans de moins... J'étais redevenu un bébé. Je me mis aussitôt à sangloter... Chers lecteurs, ces sanglots, ces larmes que je ne pouvais plus retenir, ne disent-ils pas assez les bienfaits de ce secourable cosmétique ?

(1) « Bittô »,..., poème d'Anna de Noailles.

SOUTERRAINS

CRYPTES, catacombes (1), tunnels secrets reliant châteaux ou abbayes à la rase campagne, galeries de la Ligne Maginot ou de bunkers appartiennent à la mystique émotionnelle des souterrains... Comment oublier l'angoissant « signe de piste » de l'Affaire du Collier d'Edgard P. Jacobs qui nous laissait subodorer un mystérieux Paris sous terre ? Avec les exceptionnelles photos d'Alain Bali et de Gilles Cappé, de ce Paris souterrain nous n'ignorons plus rien (2). Anciennement carrières devenues catacombes, égouts, tunnels de métro, lacs-réservoirs, canal enterré, labyrinthes de galeries, foisonnement de rues inversées, au ciel définitivement bas, sans étoilles (3), machineries insoupçonnées, évocatrices du grand bond de la seconde révolution industrielle, l'inventaire est complet. Rien n'y manque... Pas même une préface du maire de Paris ! Jacques Chirac la rédige dans un style « Intourist » cher aux démocraties populaires, c'est-à-dire cucul-propagande. Sur une belle grande page, il parvient à dissenter sur tout et de tout (les dessertes autoroutières, ferroviaires et aériennes – excellentes, autoroute du Nord, 7 km de bouchon... –, du nombre annuel de touristes, des restaurants, des kilomètres

de vitrines du commerce de luxe, des spectacles, des fêtes populaires – on croule de rire), pour en arriver à quatre lignes sur le sujet : *Un passionnant voyage au centre du sous-sol parisien nous est offert et gnia-gnia-gni et gnia-gnia-gna...* Paraît qu'il n'accepte jamais de préfacer. Peut-être n'a-t-il pas tort... N'empêche qu'avant de signer, il ferait bien de relire ses négres.

(1) A propos de catacombes, le Chêne vient de publier un excellent livre, sur celles du couvent des capucins à Palerme. D'hallucinantes photos en parcimonieuse lumière naturelle de Jesse Fernandez.

(2) « Paris sous terre » aux Editions de Nesle.

(3) Le texte d'Yves Mamou est tout à la fois passionnant et documenté.

RAPPELS !

GAINSBOROUGH au Grand Palais, le plus grand peintre anglais du XVIII^e siècle... Si vous vous en foutez, sachez toutefois, lecteurs non conformistes, libertaires et anarchisants, qu'en 1774, Gainsborough refusa de présenter ses portraits à la hauteur que souhaitait la Royal Academy qui les exposait ! C'est peut-être, je vous l'accorde, peu de chose, mais c'est tout de même assez significatif...

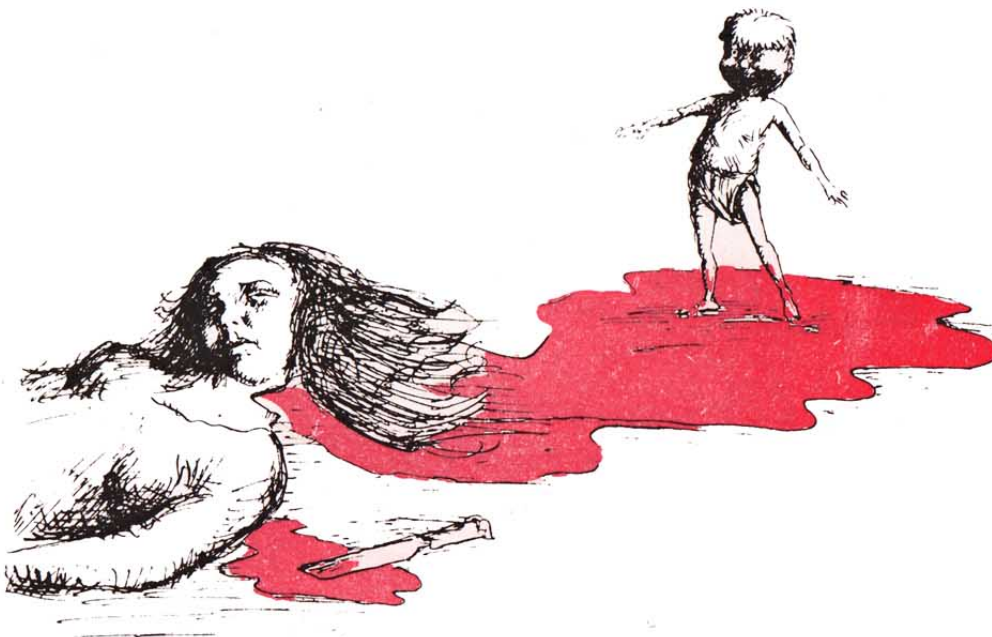
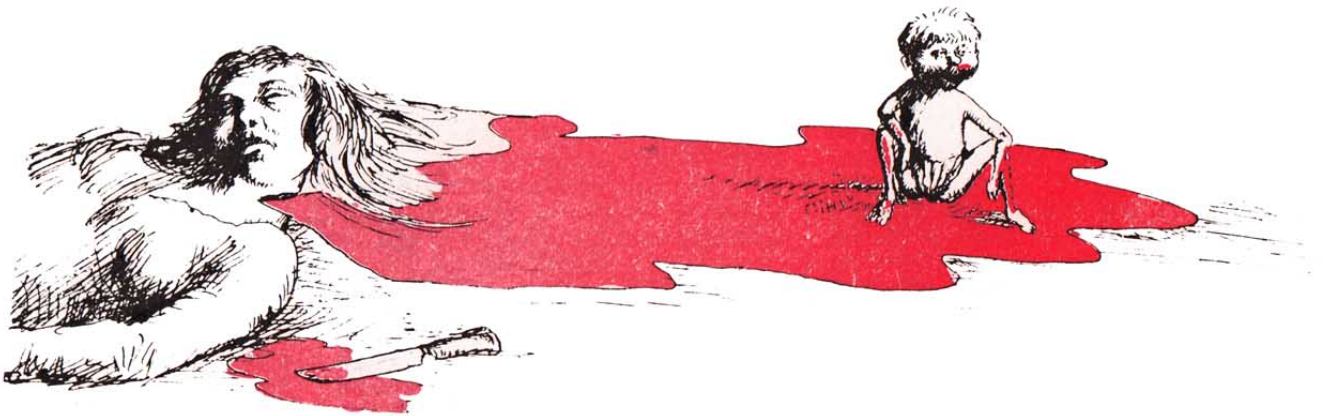
PISSARRO à l'Orangerie, une énorme exposition de celui que Cézanne appelait « l'humble et colossal Pissarro »... Si je vous dis qu'Emile Zola en 1868 (déjà) me confiait : « Il n'est ni poète, ni philosophe, mais simplement naturaliste, faiseur de cieux et de terrains, rêves si vous voulez, voilà ce qu'il a vu... », que voulez-vous que je vous dise de plus ?

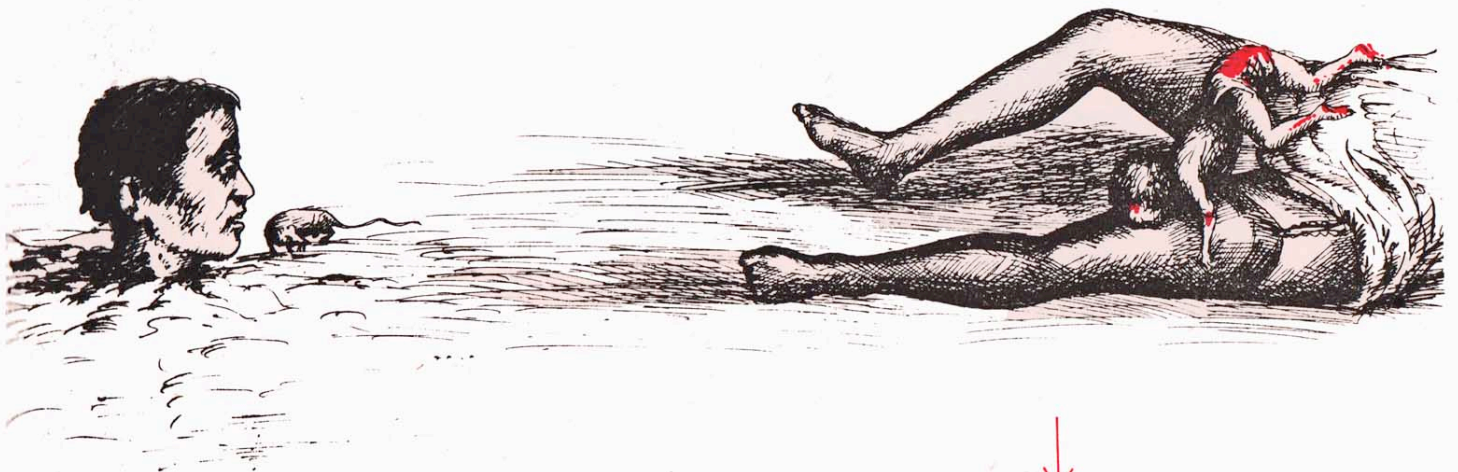
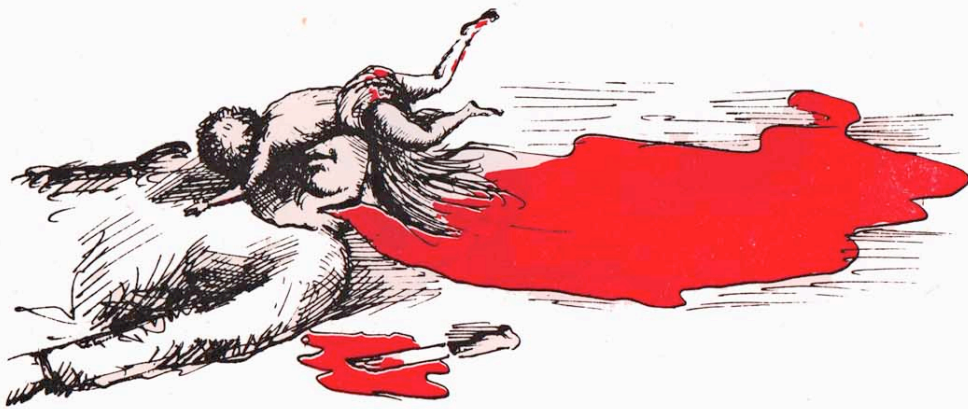
Jean-Marie de Busscher

ERIK

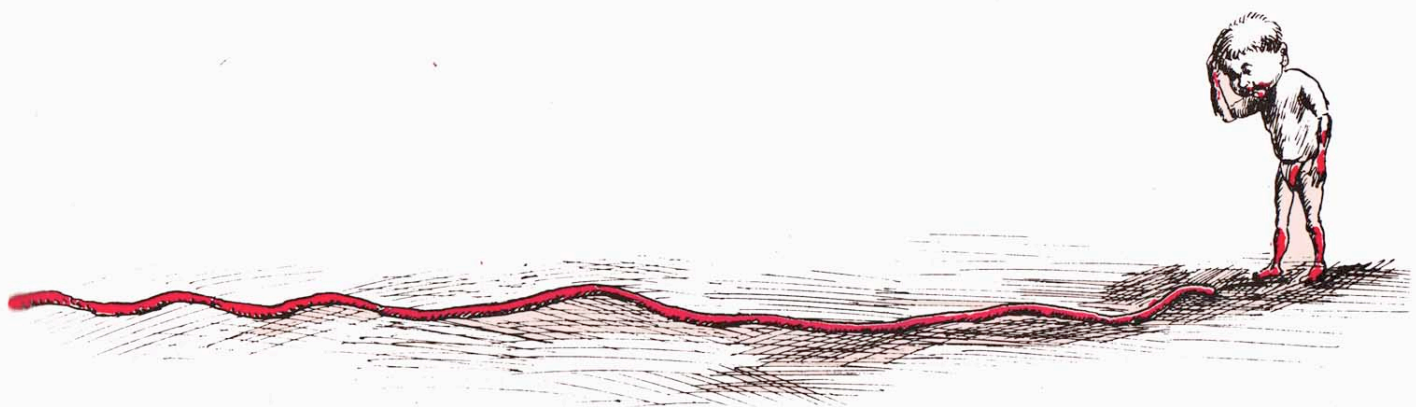
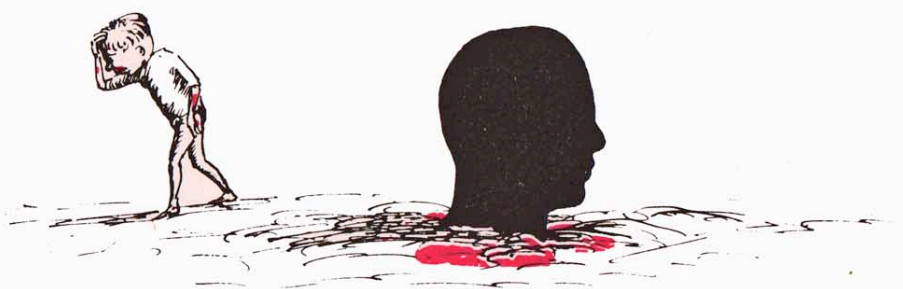
UNE HISTOIRE DE ROLAND TOPOR

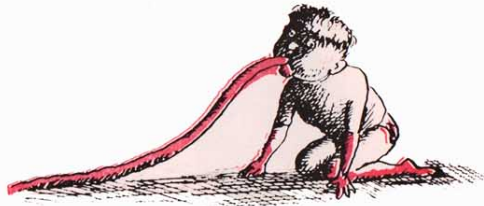
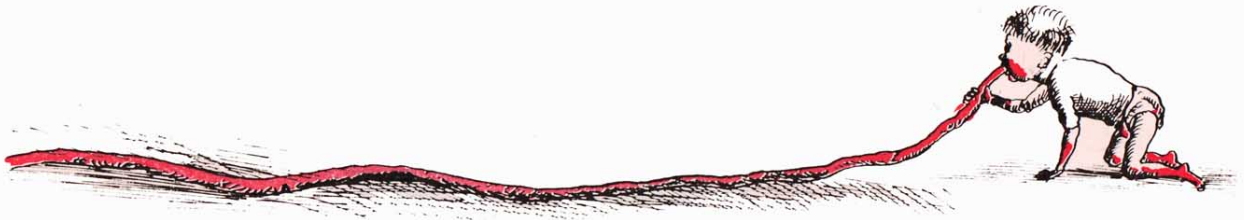


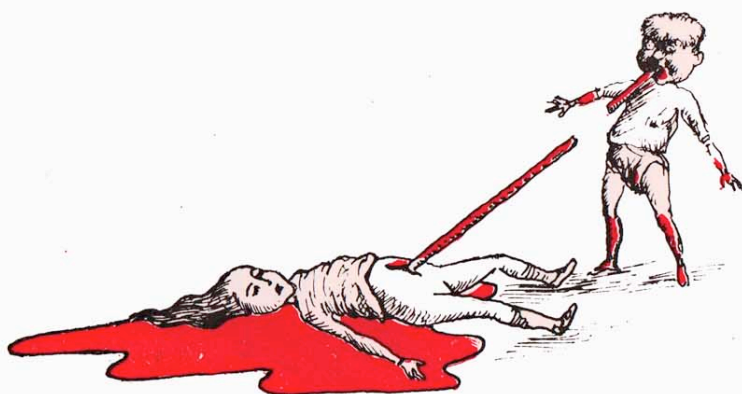
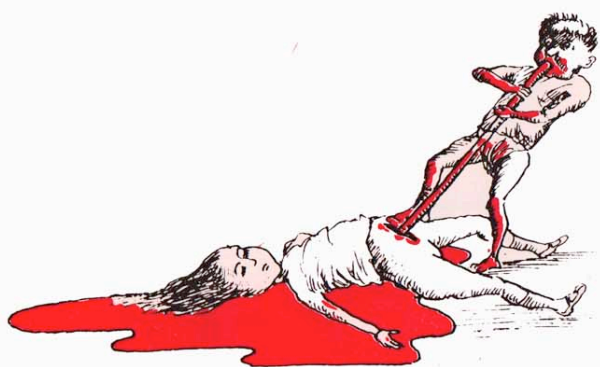






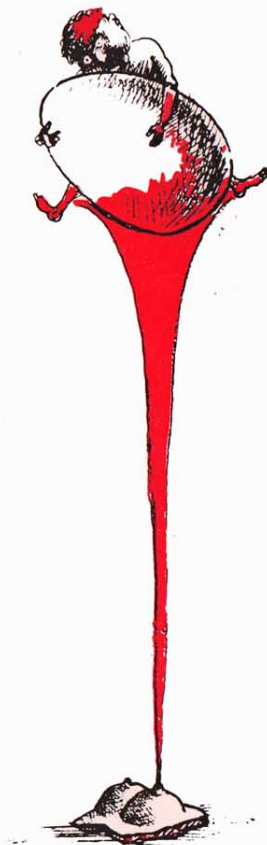
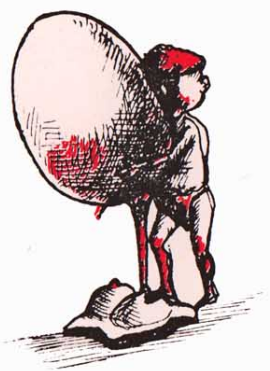
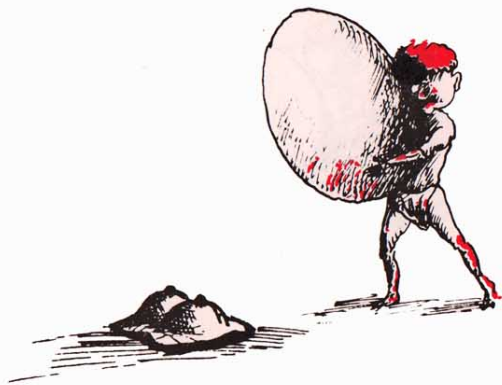


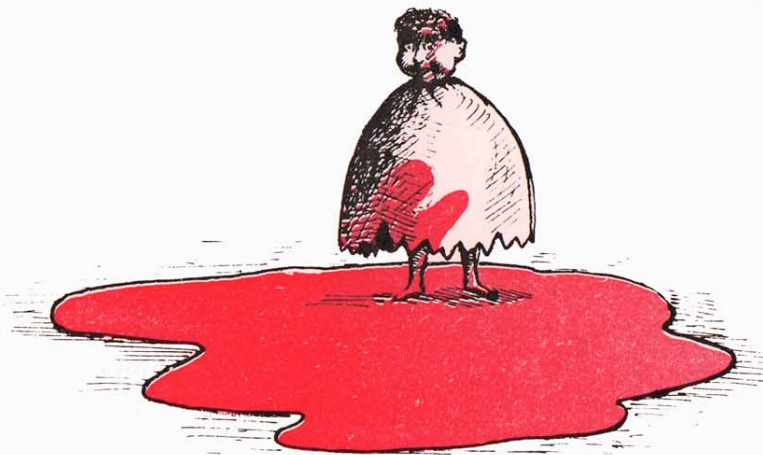
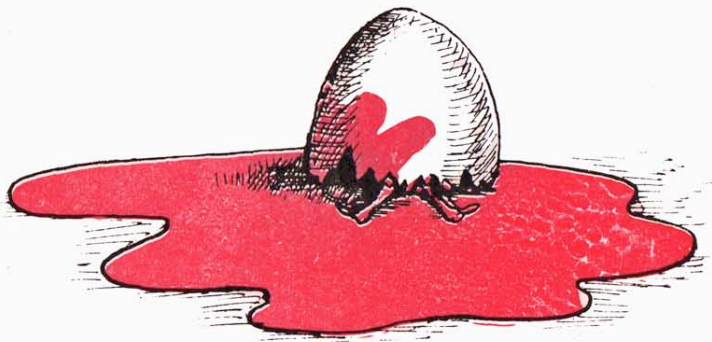


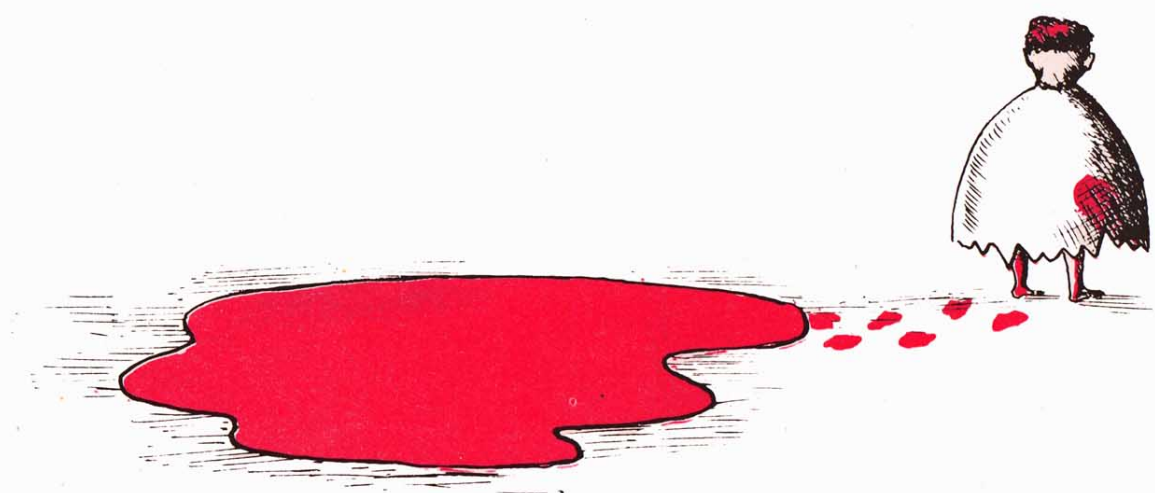


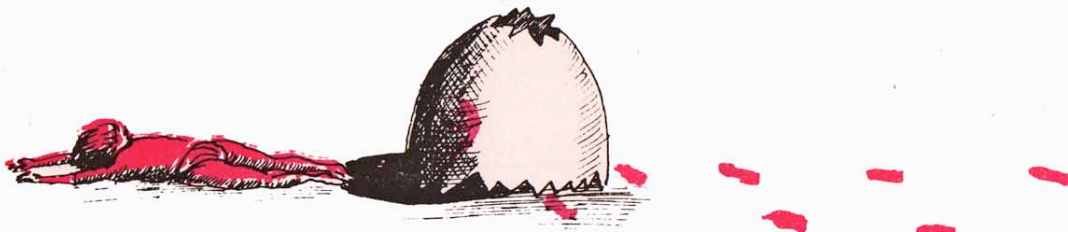


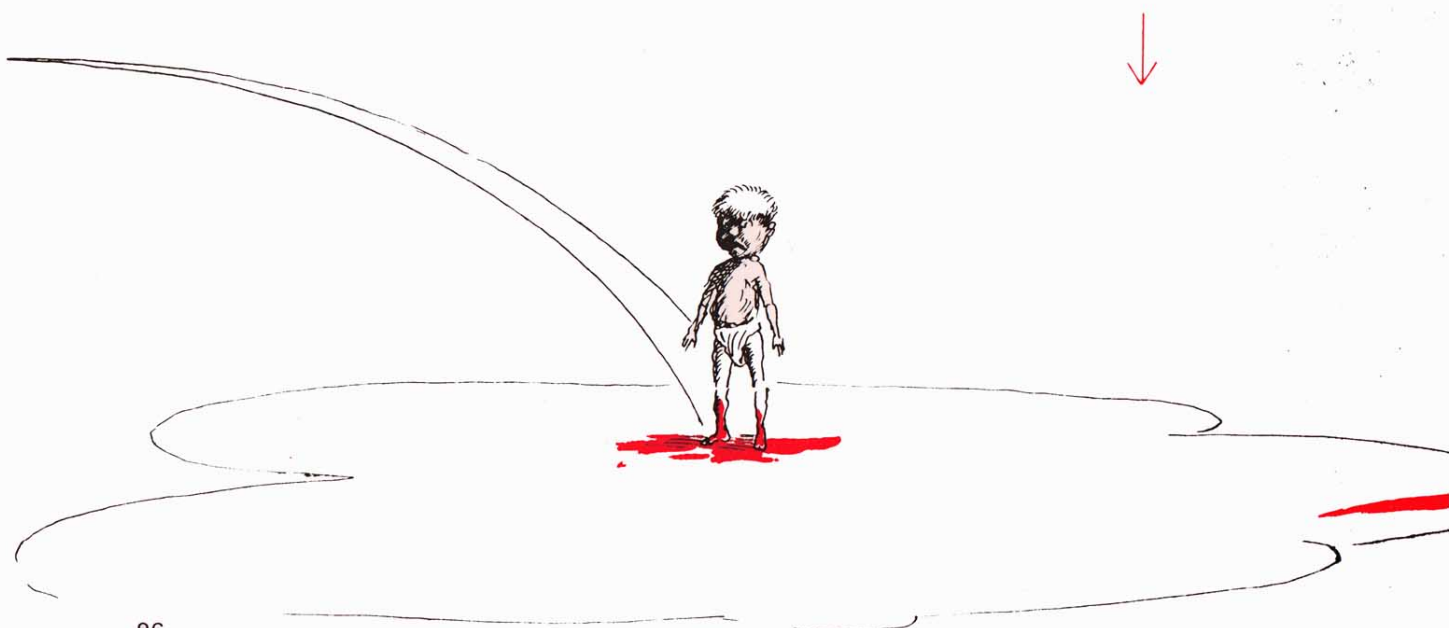
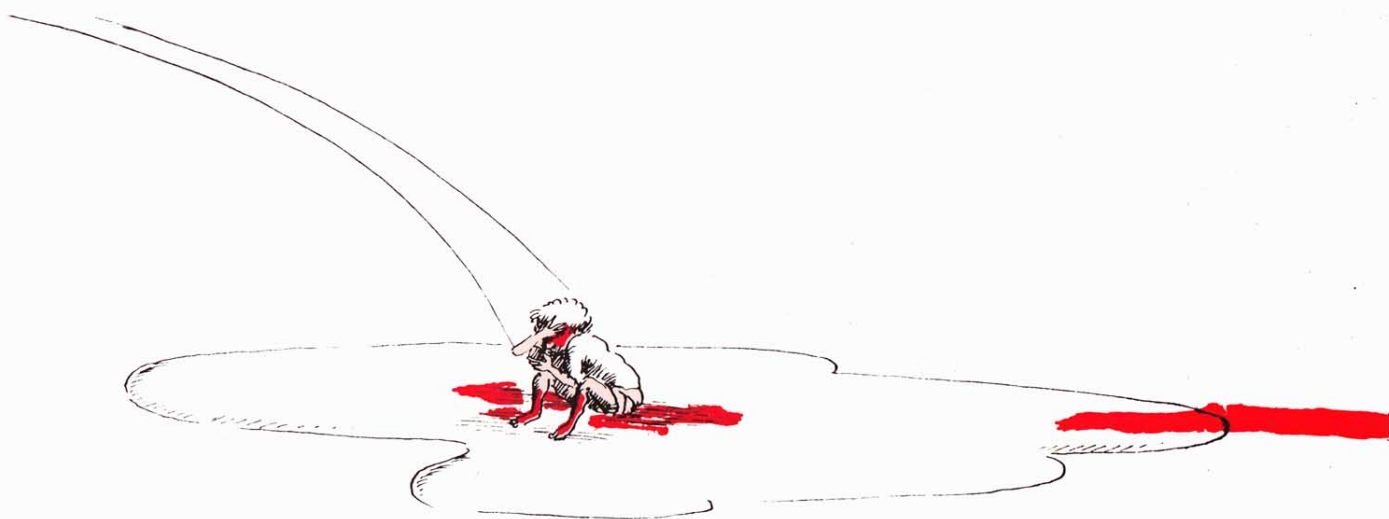


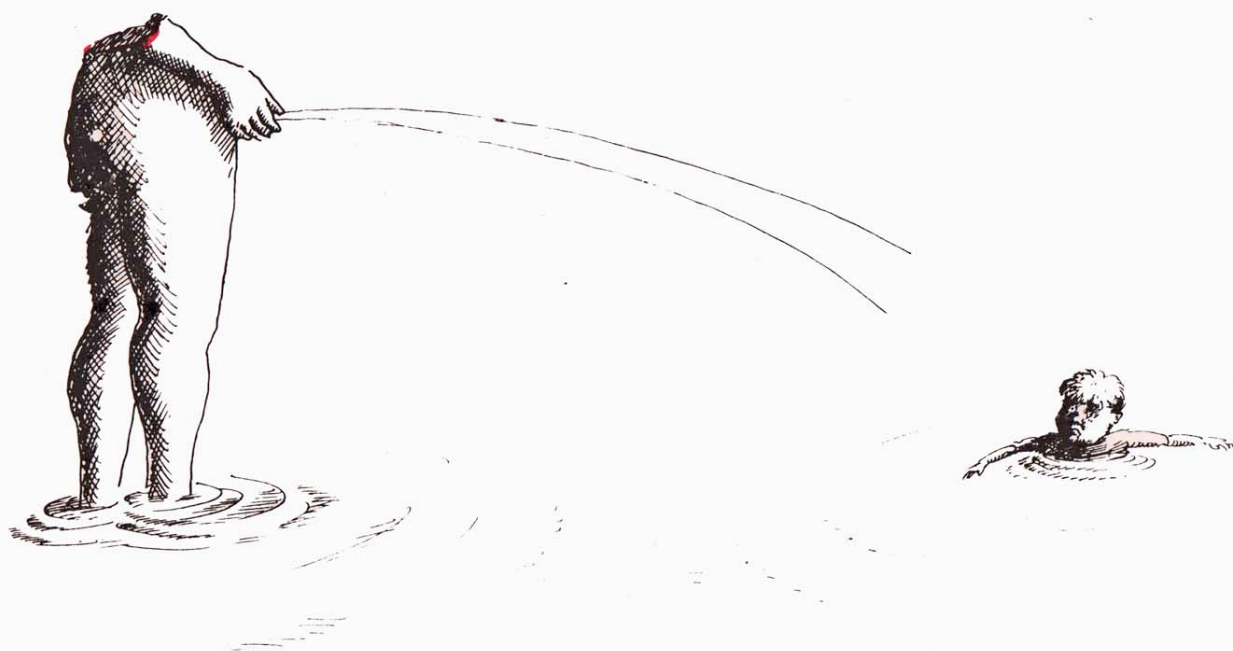












tu. per

DOMMAGES DE GUERRE



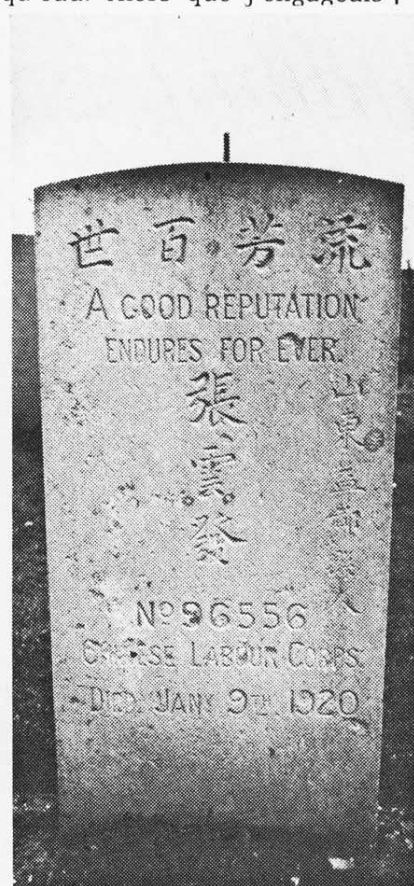
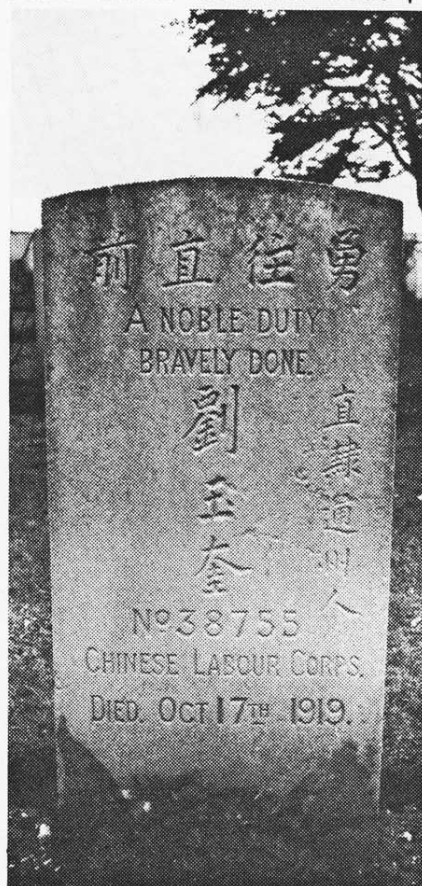
USTE avant les fêtes, la Société immobilière d'investissements, conventionnée au capital de 616 832 400 francs (1), avait décidé de métamorphoser un de ses immeubles. Le mien. Celui où elle me donne en location un appartement vitré partout, de bas en haut. Quelle était l'ambition de cette métamorphose ? Elle était à la hauteur du clapier (17 étages)... Elle était de transformer tout le mur-rideau de simple en double vitrage. La dunette de mes écrits allait se muer en passerelle offerte à tous vents, mon appartement étant d'angle. Peu désireux de voir voler huit jours durant ma pauvre paperasse, je décidai d'emmener ma chère famille à la mer ; je hais la campagne et la montagne, ses remontepentes, tire-fesses et autres télesièges.

Le Crotoy, dans la baie de Somme, fut distingué pour quelques admirables bunkers et la variété de ses oiseaux (coui-coui) - plus de 300 espèces. Nous descendîmes à l'hôtel de Paris. L'entrée de l'hôtel était condamnée - j'imagine pour cause d'économies d'énergie -, et il fallait pénétrer par le bar (minable). Métallique, le transistor de la caissière (très « twist ») hurlait R.T.L. Elle, elle tricotait en cadence. Sans quitter des yeux son ouvrage, elle me tendit la clef du 16 à l'énoncé de mon nom. Julio Iglésias, maintenant, chantait dans son petit poste (2). Elle planait tout à fait. « C'est par là », parvint-elle à éructer. Comme sa tête décolorée balançait en tous sens et que nous hésitions sur la direction à prendre, elle nous consentit un rapide geste indicatif. Après de longs détours chargés de valises (3), et d'escaliers dérobés en interminables couloirs, nous parvîmes, enfin ! à la 16-120-balles-bains-WC-vue-sur-la-baie...

La chasse d'eau fuyait dans un bruit spéléologique, la baignoire était assise. Nous descendîmes déjeuner au bar dans la partie réservée à cet effet car la salle de restaurant, elle aussi, était condamnée. Le pe-

tit personnel bouffait en silence. Non loin d'un couple tout droit sorti d'un club Léo Lagrange. Sobrement, nous nous assîmes dans la contemplation des menus. A présent, R.T.L. gueulait quelques pubs. Entre Conforama et « choisissez bien, choisissez BUT ! », nous choisîmes, du jour, le poisson-selon-arrivage... C'était du hareng ce jour-là, frais et frit - non ! il n'y avait pas de menus pour enfants (4). Baignants dans un beurre noirâtre, les charmants clupéidés (5) (fort heureusement pas par bancs immenses mais au nombre de trois) se frayèrent un chemin vers nos assiettes. Le temps avait dû leur manquer pour frayer avant que d'être pêchés car, des yeux à la queue, les infortunés étaient bardés de laitances (6). J'eus, comme souvent, de la chance ! Mon hareng était femelle, et donc œuvé. Ecrasés avec

beaucoup de citron, ses longs appendices pouvaient, à la limite, s'apparenter à un lumpen-caviar sous-allemand. Ma femme et notre petite chérie en avaient eu moins... Elles pignochaient parmi arêtes et chairs molles noyées d'un liquide lacto-sémino-pâteux : les leurs étaient des mâles. Elles faisaient peine à voir. Une glace-vanille quartzeuse et un café-tasse tiédasse n'arrangèrent pas vraiment les choses. Dans la pénombre du 16, en un pesant sommeil, elles s'effondrèrent. Quant à moi, l'estomac tordu par un Gros-Plant mis en bouteille à Roubaix, j'optai pour une promenade assortie d'un calmant. Une main crispée sur le flasque de mauvais cognac (COOP), l'autre sur le volant, je roulai aux hasards d'une campagne hallucinée de brouillard où mer, bras, marais, canaux, tout n'était qu'eau. Alors que j'engageais



profondément, mais réducteur engagé, la Lada 4 x 4 dans une traverse-digue détrempee et bordée d'arundo donax de bonne taille (7), j'aperçus soudain, fantomatique, le portique évident d'une pagode. La Lada fit une embardée, mais le différentiel en option jouait pleinement, et sans effort elle remonta sur la digue.

J'avalai rapidement un gorgéon de mon trois étoiles, coopérateur et, raide, coupai les gaz. Shangai ! Changhai Lily, le péril jaune, Fu-Manchu, l'empereur Ming à Noyelles-sur-Yang-Tsé !!! Malgré mon hébétude, je décidai d'abandonner ma canonnière et de poursuivre à pied. Il me fallait toucher le jade confucianisant de cette porte. Flash Gordon tubant dans mes bottes qui, succées, s'embourbaient, je descendis péniblement vers elle. Je n'avais pas rêvé, l'issue existait. Simplement, et plutôt qu'un temple, elle débouchait sur un cimetière. Un cimetière de Chinois... Huit cent soixante-dix Chinois morts de la Grande Guerre ! Ils reposaient depuis au milieu des mollières.

Coolies des tranchées de l'Empire (8), ces Fils du Ciel étaient venus là mourir bêtement, un

an après la fin des hostilités... d'une épidémie (9) ! Intaillées sur les dalles funéraires, de déliantes épitaphes dédicatoires l'attestaient, perdues dans les brumes sablonneuses d'un marais marin. Peu à peu, celles-ci se levaient, découvrant dans sa totalité l'immensité des tombes... Néo Ming, le portique qui les desservait devait, encore et toujours, paraître incongru aux indigènes. Pourtant, et pour insolite qu'il puisse être, il ne dépareillait pas le ciel picard ! Surtout lorsque venait à passer un vol laqué et rasant de canards (10)...

Jean-Marie de Busscher

(1) Impressionnant ! Quoique pas tellement... si l'on songe aux milliers de cautions capitalisées indéfiniment.

(2) Julio Iglésias... Un avion, un taxi, une chambre, un regard qui ne sera qu'une aventure... C'est sa vie, ce millier de femmes fragiles qui s'envolent... C'est sa vie, avec ses joies, ses peines. Sacré Julio !

(3) On ne sort plus les valises du coffre de votre voiture dans l'hôtellerie française. On les porte encore moins dans votre chambre. Chambre dans laquelle, par ailleurs, on ne sert plus ni consommations, ni collations... A ce propos, un conseil : emportez votre camping gaz, quand bien même ce serait rigoureusement interdit. Emportez en même deux, voire trois, et cuisinez vous des turbots somptueux, liez-vous des sauces hollandaises ou des beurrés blancs savoureux... Puisqu'on n'est plus servi, autant se servir soi-même !

(4) Dur, dur...

(5) Je dis charmant parce que en 1942 ils

nous sauvèrent des affres de la faim. Nous les mangeâmes de mille manières : au vin blanc, grillés, au court-bouillon, en roll-mops, en pâtés, saurs, frais, à peine salés... Ils nous sortaient par les trous de nez, mais nous vivions ! Et n'est-ce pas là l'essentiel, bande de petits cons ?

(6) Aaaaah ! Marins-pêcheurs assassins qui négligez l'interdiction de pêche durant la période du frai... et qui au printemps vous étonnez hypocritement de voir moins de harengs !

(7) L'arundo donax est un roseau immense et superbement empanaché.

(8) L'Empire... britannique, bien sûr ! Les Anglais, durant la guerre de 14-18, avaient importés de leurs « comptoirs » quelques centaines de Chinois afin que ceux-ci puissent creuser leurs tranchées. Après l'Armistice de novembre 1918, ils devaient sur le petit port de St Valéry-sur-Somme, servir de dockers pour le réembarquement des matériels divers de l'armée impériale en campagne. Nos pères ne devaient pas agir autrement avec leurs Nords-Africains, leurs Sénégalais et leurs Vietnamiens. Mais, n'ayant rien à réembarquer – tout, et même le superflu, restant sur place –, ils les employèrent au relèvement des ruines avec les prisonniers allemands... Ah ! ah !

(9) ... de fièvre jaune, plus que certainement.

(10) Colverts et halbrans foisonnent dans cette baie largement découverte à marée basse. Montés à bord de pinasses ou masqués par des buttes percées de volets de tir, à la « botte » ou à la « hutte », les par-chasseurs y chassent de façon continue et les massacrent avec un bel entrain. Je craignais fort d'avoir à les rencontrer plus tard au bar de l'hôtel de Paris. Sans doute charrieraient-ils la caissière-barmaid-tricoteuse avec sa queue ingrate de petite pute à la Maxence Van Der Meersch modèle Sardou 80 pour charbonnages dont les sirènes se sont tues... Je me pris à frémir, mon flasque Coop était vide.



FILTER CIGARETTES



Marlboro

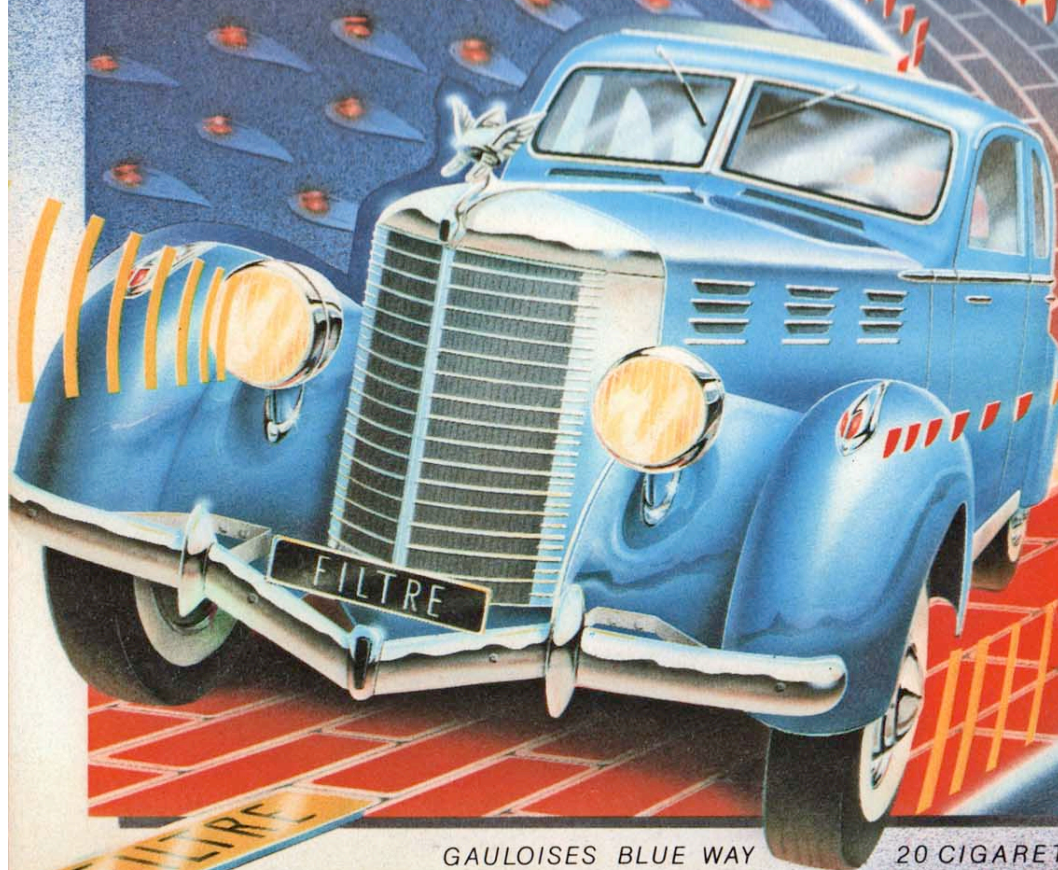
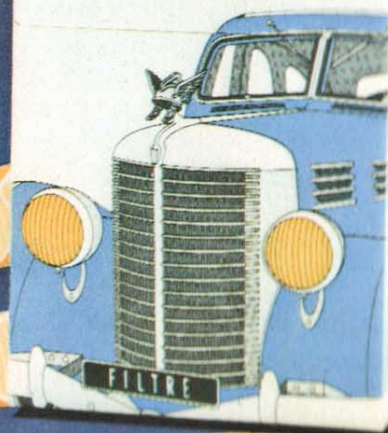
20 CLASS A CIGARETTES

Léo Burnett

GAULOISES

Blue Way

GAULOISES
BLUE WAY



P. COULON

GAULOISES BLUE WAY

20 CIGARETTES FILTRE